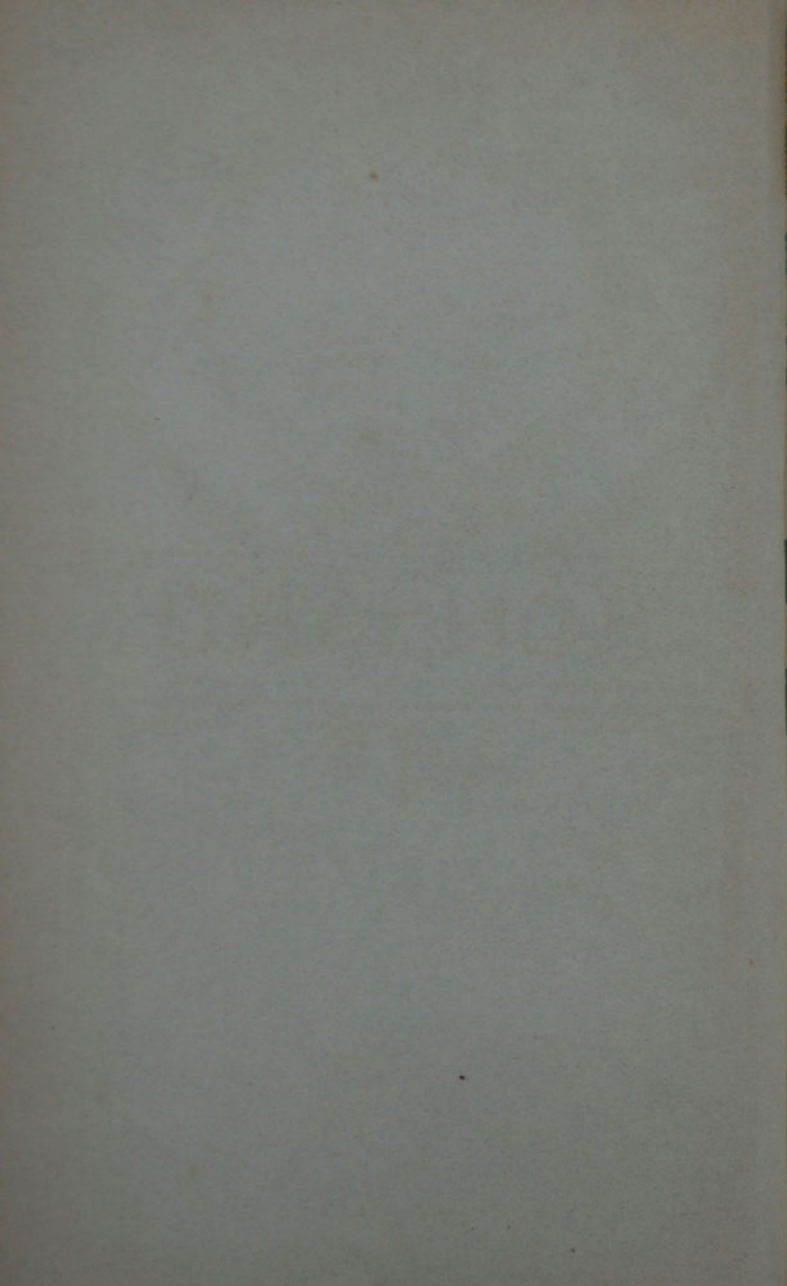




RONSARD

LOUIS-MICHAUD
ÉDITEUR
168, B^{IS} ST GERMAIN, PARIS





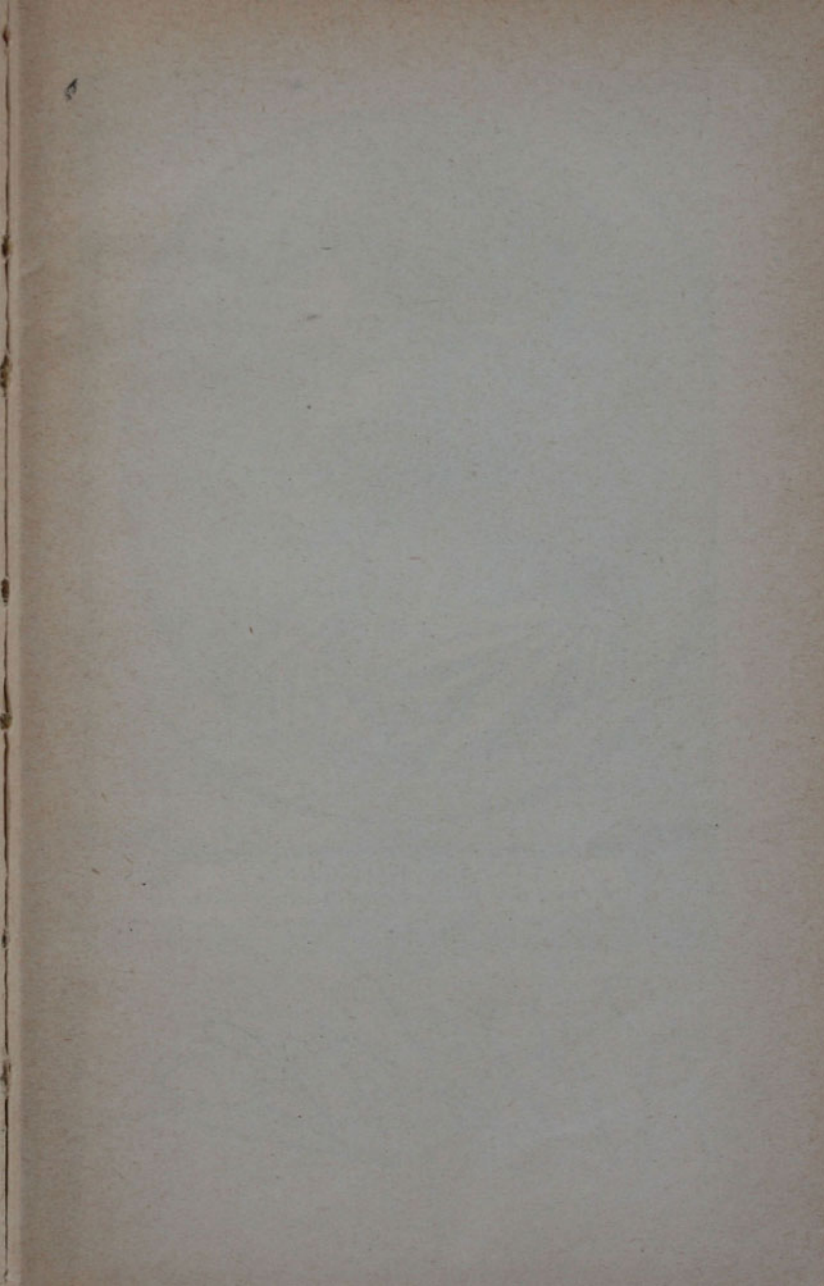
RONSARD

PRIX :

1 franc.

LOUIS MICHAUD
ÉDITEUR

Pierre de RONSARD





F. Pine

D. Sculp.

PIERRE RONSARD

Prince des Poetes François, du 16.^e Siecle.

Né en Vendomois le 11. Sept. 1524 Mort en Tourainé le 27. Dec. 1585.

Ronsard

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

RONSARD

AMOURS DE CASSANDRE. — AMOURS DE MARIE.
— AMOURS D'ASTRÉE. — POÉSIES POUR HÉLÈNE.
— AMOURS DIVERSES. — ODES. — FOLATRIES. —
ODES BACHIQUES ET SATIRIQUES. — LE BOCAGE
ROYAL. — ÉLÉGIES. — GAÏETÉS. — POÉSIES DIVERSES.

Choix, Notice Biographique et Bibliographique

PAR

ALPHONSE SÉCHÉ

Avec deux Portraits de P. de RONSARD et un Dessin.



LOUIS-MICHAUD

ÉDITEUR

168, Boulevard Saint-Germain

PARIS



PIERRE DE RONSARD

SUR PIERRE DE RONSARD

DEUX critiques auront influé diversement sur la destinée de Ronsard. Le premier qui avait nom Boileau contribua plus que quiconque à prévenir le goût public contre lui ; le second, deux siècles plus tard, en lui rendant justice l'aida à reprendre la place à laquelle il avait droit de prétendre dans les lettres françaises, — celui-là s'appelait Sainte-Beuve.

Boileau ne fait guère commencer notre littérature qu'à Malherbe, — du moins notre littérature classique et pour lui, on le sait, celle-là seule compte vraiment. Mais comment Boileau ne démêla-t-il pas l'inspiration toute classique de Ronsard ? Comment n'aperçut-il point dans l'œuvre du poète l'influence des poètes latins et surtout des poètes grecs ? Ronsard « parlait français en grec, malgré les Français même » — a dit Fénelon. Eh bien, n'est-ce point-là une marque de classicisme. Malherbe, il est certain, a puissamment contribué par son génie, et aussi par le goût qu'il mit à corriger l'œuvre de ses devanciers, à donner à notre langue sa forme définitive. Mais, enfin, ces devanciers avaient posé les

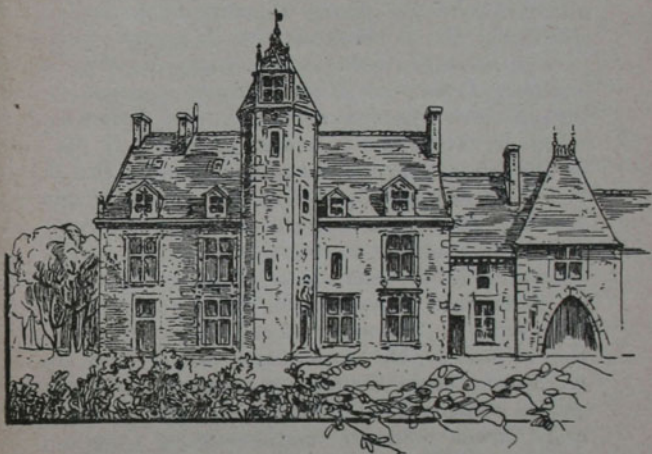
bases de l'édifice. Ronsard, Du Bellay, Baïf et leurs amis de la Pléiade n'avaient pas été les moins actifs de ces premiers ouvriers.

Aussi bien, il est curieux que certains critiques modernes aient reproché à Ronsard d'avoir négligé la poésie du moyen âge, la poésie des romans de Chevalerie et des chansons de geste. N'est-ce pas lui reprocher d'avoir ouvert la voie à Malherbe et à Boileau? Voilà certes une déduction qui n'aurait pas manqué de surprendre ce dernier!

Lorsque Sainte Beuve publia, en 1828, son Tableau historique de la poésie française et du théâtre français au XVI^e siècle, on peut dire que l'œuvre de Ronsard était inconnue. Il faut entendre par là qu'on ne la lisait pas. Le jugement de Boileau avait prévalu et personne ne se préoccupait d'aller voir s'il avait bien ou mal jugé. Au reste qui aurait songé à mettre Boileau en doute? — Mais, en 1828, il y avait de jeunes hommes qui ne prétendaient à rien moins qu'à réformer, à rajeunir la poésie française. La littérature classique leur paraissait avoir fait son temps, elle était descendue si bas qu'il était plus aisé, semblait-il, d'en créer une nouvelle que de relever l'ancienne. Racine s'entendit traiter de perruque et l'on retira les rameaux de son front pour en couronner Shakespeare. Faut-il s'étonner, dès lors, que les écrivains de l'école naissante aient été pris de méfiance pour Boileau. N'y avait-il pas quelques chances pour que ce qu'il avait sacrifié à son goût personnel fût digne d'intérêt. Et n'allait-on pas trouver là d'heureux modèles capables d'aider au renouveau poétique?.....

L'Académie française ayant précisément mis au concours, comme sujet du prix d'éloquence, un Discours sur l'histoire de la langue et de la littérature françaises depuis le commencement du XVI^e siècle jusqu'en 1610, ce fut l'occasion pour Sainte-Beuve d'entreprendre l'étude des vieux poètes du XVI^e siècle. Il y prit un plaisir si vif qu'il renonça au discours pour écrire son Tableau du XVI^e siècle. Connaissant les aspirations de ses amis, n'avait-il point escompté le succès pour son travail?

Cela est fort probable, toujours est-il que son ouvrage dont le second tome était entièrement consacré à Ronsard et à un choix de ses poésies, fut accueilli avec enthousiasme par les jeunes écrivains romantiques. C'était une révélation. Et il suffit de jeter les yeux sur certaines pièces des Odes et Ballades pour juger de l'impression



CHATEAU DE LA POISSONNIÈRE (Dessin de JACQUES POHIER).

produite par les poètes de la Pléiade sur l'esprit de Victor Hugo.

Depuis lors, on peut dire que Ronsard a définitivement conquis la place à laquelle il avait légitimement droit.

Pierre de Ronsard naquit le 11 septembre 1524, au château de la Poissonnière, dans le Vendômois. Sa famille était originaire de Hongrie. Au XIV^e siècle un de Ronsard, ayant réuni une bande de cadets hongrois, vint offrir ses services à Philippe de Valois alors en guerre avec les Anglais. Le poète a dit lui-même de cet ancêtre :

*Il s'employa si bien au service de la France,
Que le Roi lui donna des biens à suffisance
Sur les rives du Loir : puis du tout oublian.*

Frères, père et pays, François se mariant,
Engendra les aïeux dont est sorti le père
Par qui premier je vis cette belle lumière.

A neuf ans, il fut mis au collège de Navarre, mais, s'étant dégoûté des études, il entra au service du duc d'Orléans, fils de François I^{er}. Il passa ensuite en Angleterre, où il resta trois ans, auprès du duc Jacques d'Ecosse. Revenu au duc d'Orléans, il suivit diverses ambassades à l'étranger notamment avec Lazare de Baïf, envoyé en Allemagne à la diète de Spire. Il fut aussi en Piémont avec le célèbre capitaine Langey Du Bellay, l'oncle de Joachim Du Bellay. Il avait seize ans. « A le voir, écrit Sainte-Beuve, on le croirait tout destiné au monde et aux armes, voué au service des princes. Il est de belle taille, de mise élégante, alerte et adroit aux exercices du corps, le front ouvert, l'air noble et généreux ; il a la conversation agréable et facile. Une surdité qui lui survient lui est un premier temps d'arrêt, un premier rappel intérieur qui le sollicite à la retraite. » — Notons aussi qu'il allait bientôt connaître les passions de l'amour. C'est pendant un séjour à Blois, en avril 1545, qu'il vit la belle Cassandre Salviati dont il devint amoureux fou et qu'il devait illustrer par ses vers. N'est-on pas en droit de penser que cet amour eut sur lui une influence décisive, qu'il fut un second « rappel intérieur », un nouveau « temps d'arrêt » qui le poussa à quitter la carrière des armes pour celle des lettres. Quoi qu'il en soit, Ronsard s'était pris d'une juvénile ardeur pour le travail, il avait hâte de rattraper le temps perdu. Il lit tous les poètes anciens, surtout les grecs et, s'il faut en croire Claude Binet — qui avait reçu ses confidences — « il ne laissait, non plus, d'avoir toujours en main quelque poète français qu'il lisait avec jugement et principalement un Jean Le Maire des Belges, un Roman de la Rose et les œuvres de Clément Marot ». Entre temps il suivait les leçons du maître helléniste Jean Dorat, et, lorsque celui-ci succéda, en 1547, à Lazare de Baïf comme Direc-

neur du petit collège Coqueret, Ronsard continua d'aller entendre son enseignement. Ce petit collège qui fut le berceau de la Pléiade, était situé sur l'ancienne paroisse Saint-Hilaire, en bordure de la rue des Sept Voies, aujourd'hui rue Chartière. Là, Ronsard se trouva avec Joachim Du Bellay, Jodelle, Remi Belleau et quelques autres poètes. Le premier acte littéraire du groupe fut la publication de la Défense et illustration de la langue française, de Du Bellay. Quelques mois après, en 1550, Ronsard faisait imprimer les Quatre premiers livres des odes qui furent violemment pris à parti par Mellin de Saint-Gelais et ses amis, tous rimeurs bien en cour. Mais victoire devait finalement rester aux créateurs de la nouvelle école. Au surplus, ainsi que l'a fort judicieusement observé un érudit de talent, M. Ad. Van Bever, il ne faut pas prendre à la lettre ce mot d'école. Ronsard, Du Bellay et leur camarade du collège Coqueret ne formaient, en vérité, qu'une réunion d'écoliers épris de littérature, bataillant de la plume pour des idées communes, mais qui ne craignaient point les amusements gaillards : le temps du pontificat n'était pas encore venu ! Le fameux Livret de folastries, de Ronsard, paru en 1553, nous est un plaisant témoin que pour cultiver les muses, les disciples de la Pléiade ne dédaignaient ni le vin, ni les ribaudes.

Tels furent les débuts de Pierre de Ronsard. Par la suite, il vécut tantôt à Paris, tantôt en province. Sous Charles IX, ce prince ne pouvant se passer de sa compagnie, il quittait peu la cour. Mais à l'avènement de Henri III, il se retira à son abbaye de Croix-Val, en Vendômois. S'il nous plaît de connaître comment il employait son temps, écoutons-le, il a tenu à nous renseigner lui-même :

M'éveillant au matin, avant que faire rien
 J'invoque l'éternel, le père de tout bien,
 Le priant humblement de me donner sa grâce,
 Et que le jour naissant sans l'offenser se passe.
 Qu'il chasse toute secte et toute erreur de moi,

Qu'il me veuille garder en ma première foi
Sans entreprendre rien qui blesse ma province,
Très-humble observateur des loix et de mon prince.
Après je sors du lit, et quand je suis vêtu
Je me range à l'étude et apprends la vertu,
Composant et lisant, suivant ma destinée,
Qui s'est dès mon enfance aux muses inclinée :
Quatre ou cinq heures seul je m'arrête enfermé :
Puis sentant mon esprit de trop lire assommé,
J'abandonne le livre et m'en vais à l'Eglise.
Au retour pour plaisir une heure je devise :
De là je viens dîner faisant sobre repas,
Je rends grâces à Dieu : au reste je m'ébats.
Car si l'après-dînée est plaisante et sereine,
Je m'en vais promener tantôt parmi la plaine
Tantôt en un village, et tantôt en un bois,
Et tantôt par les lieux solitaires et cois.
J'aime fort les jardins qui sentent le sauvage,
J'aime le flot de l'eau qui gazouille au rivage.
Là, devisant sur l'herbe avec un mien ami,
Je me suis par les fleurs bien souvent endormi
A l'ombrage d'un saule, ou lisant dans un livre ;
J'ai cherché le moyen de me faire revivre,
Tout pur d'ambition et des soucis cuisants,
Misérables bourreaux d'un tas de médisants,
Qui font (comme ravis) les prophètes en France,
Pipants les grands seigneurs d'une belle apparence.
Mais quand le ciel est triste et tout noir d'épaisseur,
Et qu'il ne fait au champs ni plaisant ni bien seur,
Je cherche compagnie, ou je joue à la Prime ;
Je voltige, ou je saute, ou je lutte, ou j'escrime,
Je dis le mot pour rire, et à la vérité
Je ne loge chez moi trop de sévérité.
Puis quand la nuit brunette a rangé les étoiles,
Encourtinant le ciel et la terre de voiles,
Sans souci je me couche, et là, levant les yeux
Et la bouche et le cœur vers la voute des cieux,
Je fais mon oraison, priant la bonté haute

De vouloir pardonner doucement à ma faute.
 Au reste je ne suis ni mutin ni méchant,
 Qui fais croire ma loi par le glaive tranchant.
 Voilà comme je vis : si ta vie est meilleure,
 Je n'en suis envieux, et soit à la bonne heure.

L'œuvre de Ronsard est le pur miroir de cette existence simple et saine. C'est Sainte-Beuve qui a écrit : « Ronsard a le souffle généreux et une certaine force inhérente à son talent : c'en est un trait distinctif ! mais cette force insuffisante, et qui le trahit dans les grands sujets, réussit mieux et le sert quand il se rabat aux moindres. C'est ainsi qu'il y a quelquefois du nerf et de la netteté brillante dans la grâce ». Oui, Ronsard a le souffle court, il manque d'invention, aussi lorsqu'il veut s'élever son vers sent l'effort, il devient lourd, il se perd dans une sorte de phraséologie grecque qui vise à la grandeur et qui n'est souvent qu'inintelligible. Mais avec quelle aisance et quel charme il rime la chanson. Il ne réussit pas moins bien dans le sonnet et dans l'ode — qu'il introduisit en France — lorsqu'il sait se borner à de familiers et menus sujets. Personne n'a mieux chanté les baisers et les plaisirs de l'amour ! Et que d'heureux mots, d'expressions fraîches, de jolies images il trouve pour peindre la nature. Là vraiment il excelle : aux lèvres des femmes il a rencontré son inspiration la plus ingénieusement gracieuse, comme à vivre au milieu des prairies et des bois, sa poésie a gagné ses couleurs les plus claires, ses plus rares beautés.

Bien que retiré du monde, de temps en temps, Ronsard, délaissant les ombrages de la forêt de Gastine, qu'il a tant célébrée, venait à Paris visiter ses amis. Cependant, ces déplacements devenaient de moins en moins fréquents. Il vieillissait. D'ailleurs la vieillesse chez lui semble être venue tôt, dès cinquante ans il en ressentit déjà toutes les rigueurs. A la fatigue du corps s'était jointe la fatigue de l'esprit ; il travaille avec peine, il n'a plus que de courts moments d'inspiration, souvent, l'expression trahit sa pensée..... Les dernières années de sa vie furent peu productives. Au mois d'octobre 1585, il tomba sérieu-

sement malade, il dut prendre le lit. « Quelques jours après — écrit Claude Binet — comme la douleur lui augmentait et que ses forces diminuaient, ne pouvant dormir pour l'indigestion et grandes douleurs d'estomac qu'il sentait, il envoya quérir avec un notaire le curé de Ternay pour déposer le secret de sa volonté, ouït la messe en grande dévotion, et, s'étant fait habiller premièrement, reçut la chrétienne communion, ne voulant tant à son aise recevoir celui qui avait tant enduré pour nous, regrettant sa vie passée et en prévoyant une meilleure. Ce fait, il se fit dévêtir et remettre au lit, disant : « Me voilà au lit, attendant la mort, terme et passage commun d'une meilleure vie ; quand il plaira à Dieu m'appeler, je suis tout prêt de partir. » — Il mourut le 27 décembre, en son prieuré de Saint-Cosme, près de Tours, où il s'était fait porter.

* * *

On a reproché à Ronsard sa manière ardue et recueillieuse ; point n'est besoin de dire que pour la présente édition, nous avons, autant que possible, choisi en dehors de cette manière. De la Franciade, nous n'avons rien retenu, ce poème sans couleur, sans vraie inspiration, interminable et interminé et — à franchement parler — fort ennuyeux, nous a paru devoir être écarté au profit de fraîches et jolies pièces comme il y en a tant dans l'œuvre de Ronsard.

Au moment d'imprimer ce choix de poésies, une importante question se posa : quelle orthographe allions-nous adopter ? Au XVI^e siècle, l'orthographe n'était pas définitivement fixée, on écrivait au petit bonheur et chacun selon ses préférences. Ronsard suit l'exemple général ; il est surtout préoccupé par la rime. C'est ainsi qu'il écrit garson afin de donner un écho à chanson ; il écrira encore trope, au lieu de troupe, pour rimer tant bien que mal, avec Europe.

Notre recueil ne visant point à être rangé parmi les éditions savantes, nous avons cru devoir adopter l'orthographe moderne. A la suppression d's, comme dans pescheur, d'y, comme dans amy, de z, comme dans

beautez, il nous a semblé que les vers du poète n'y perdraient rien. Partout donc où les exigences de la rime ou du mètre nous l'ont permis, nous avons substitué l'orthographe actuelle à l'ancienne. Mais là s'est bornée notre hardiesse. Vouloir moderniser tel mot tombé en désuétude, remplacer par une expression plus facilement compréhensible telle expression d'un sens un peu obscur, cela aurait été dénaturer et enlever à l'œuvre du poète une bonne partie de son charme.

A. S.

BIBLIOGRAPHIE

DES PRINCIPALES ŒUVRES DE P. DE RONSARD

EDITIONS ORIGINALES

Les quatre premiers livres des odes, Paris, 1550, 1553 et 1555, in-8°. — *Les Amours*, Paris, 1552 et 1553, et 1557, in-8° — *Le cinquième livre des odes*, Paris, 1553, in-8°. — *Livret de Folastries*, Paris 1553, in-8°. — *Le Bocage*, Paris 1554 et 1555, in-8°. — *Les mélanges*, Paris 1555, in-8°. — *Continuation des Amours et Nouvelle continuation des Amours*, Paris 1555, 1556 et 1557. — *Les Hymnes et le Second livre des*, Paris, 1555 et 1556, in-8°. — *Elégies, Mascarades et Bergerie*, Paris 1565, in-8°. — *Les quatre premiers livres de la Franciade*, Paris 1572, 1573 et 1574.

EDITIONS COLLECTIVES

Œuvres de Pierre de Ronsard, Paris, 1560, 4 vol. in-16; Paris, 1567, 6 vol. in-4°; Paris 1572, 6 vol. in-8°; Paris 1578, 7 vol. in-16; Paris 1584, in-fol.; Paris 1587 et 1592, dix parties in-12; Paris, 1609 in-fol.; Paris 1617, onze parties in-12; Paris 1623, 2 vol. in-fol.; Paris 1629, 1630, 2 vol. in-12. — *Œuvres complètes de Pierre de Ronsard*, publiées par

PROSPER BLANCHEMAIN, Paris 1857, 8 vol. in-12. — *Œuvres de P. de Ronsard* publiées par MARTY LAVEAUX, Paris 1872, 4 vol. in-8°.

PRINCIPAUX OUVRAGES

A CONSULTER SUR LA VIE ET L'ŒUVRE DE RONSARD

Vie de Ronsard, par CLAUDE BINET, textes de 1586 et 1587, réimpression par Hélène M. Evers, Philadelphie, John C. Winston, ed. 1905. — *Vie de P. de Ronsard*, par GUILLAUME COLLETET publiée par PROSPER BLANCHEMAIN, Paris 1855, in-8°. — ABBÉ GOUGET : *Bibliothèque française*, Paris 1748, t. 12. — SAINTE-BEUVE : *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVI^e siècle*, Paris 1828. — ABBÉ L. FROGER : *Les premières poésies de Ronsard*, Mamers 1892, in-8°. — L. MELLORIO : *Lexique de Ronsard*, Paris 1895, in-16. — PAUL BONNEFON : *Ronsard ecclésiastique* (*Revue d'Histoire littéraire de la France*) 1895. — P. DE NALHAC : *Documents nouveaux sur la Pléiade* (*Revue d'Histoire littéraire de la France*) 1899. — HENRI LONGNON : *La Cassandre de Ronsard*, BESANÇON, 1902, in-8°. — PIERRE PERDRIZET : *Ronsard et la Réforme*, Paris 1902, in-8°. — PAUL LOMONIER : *Vie de Ronsard* (*Revue de la Renaissance*) 1901 ; *Chronologie et variantes des poésies de Ronsard*, (*Revue de la Renaissance*), 1903 et (*Revue d'Histoire littéraire de la France*) 1902, 1904. — E. FAGUET : *Seizième siècle* (Études littéraires) Paris 1889, in-18. — FERDINAND BRUNETIÈRE : *Histoire de la littérature française*, Paris, 1904, in-8° car. — FRÉDÉRIC LACHÈVRE : *Bibliographie des recueils collectifs*, Paris, 1901 à 1905, 4 vol. gr. in-4°. — AD. VAN BEVER, édition du *Livret de Folastries*, etc., Paris 1907, in-18.

POESIES CHOISIES

AMOURS DE CASSANDRE

Qui voudra voir comme Amour me surmonte,
Comme il m'assaut, comme il se fait vainqueur,
Comme il renflamme et renglace mon cœur,
Comme il reçoit un honneur de ma honte.

Qui voudra voir une jeunesse prompte,
A suivre en vain l'objet de son malheur,
Me vienne lire, il verra ma douleur,
Dont ma Déesse et mon Dieu ne font compte.

Il connaîtra qu'Amour est sans raison,
Un doux abus, une belle prison,
Un vain espoir qui de vent nous vient paitre :

Il connaîtra que l'homme se déçoit,
Quand plein d'erreur un aveugle il reçoit
Pour sa conduite, un enfant pour son maître

« Avant le temps tes tempes fleuriront,
« De peu de jours ta fin sera bornée,
« Avant le soir se clora ta journée,
« Trahis d'espoir tes pensers périront :

« Sans me fléchir tes écrits flétriront
« En ton désastre ira ma destinée,
« Pour abuser les poètes je suis née,
« De tes soupirs nos neveux se riront :

« Tu seras fait du vulgaire la fable,
 « Tu bâtiras sur l'incertain du sable,
 « Et vainement tu peindras dans les cieux. »

— Ainsi disait la Nymphé qui m'affole,
 Lorsque le ciel, témoin de sa parole,
 D'un dextre éclair fut présage à mes yeux.

Si je trépasse entre tes bras, ma Dame,
 Je suis content : aussi ne veux-je avoir
 Plus grand honneur au monde, que me voir
 En te baisant, dans ton sein rendre l'âme.

Celui dont Mars la poitrine renflamme,
 Aille à la guerre : et d'ans et de pouvoir
 Tout furieux, s'ébâte à recevoir
 En sa poitrine une espagnole lame :

Moi plus couard, je ne requiers sinon,
 Après cept ans, sans gloire et sans renom,
 Mourir oisif en ton giron, Cassandre :

Car je me trompe, ou c'est plus de bonheur
 D'ainsi mourir, que d'avoir tout l'honneur
 D'un grand C'sar ou d'un foudre Alexandre.

STANCES

Quand au temple nous serons
 Agenouillés, nous ferons
 Les dévots, selon la guise
 De ceux qui pour louer Dieu
 Humbles se courbent au lieu
 Le plus secret de l'église.

Mais quand au lit nous serons
 Entrelacés, nous ferons
 Les lascifs, selon les guises
 Des amants, qui librement

Pratiquent follement
Dans les draps cent mignardises.

Pourquoi doncques quand je veux
Ou mordre tes beaux cheveux,
Ou baiser ta bouche aimée,
Ou toucher à ton beau sein,
Contrefais-tu la nonnain
Dedans un cloître enfermée ?

Pour qui gardes-tu tes yeux
Et ton sein délicieux,
Ton front, ta lèvre jumelle ?
En veux-tu baiser Pluton
Là bas, après que Charon
T'aura mise en sa nacelle ?

Après ton dernier trépas,
Gresle, tu n'auras là bas
Qu'une bouchette blémie :
Et quand, mort, je te verrais,
Aux ombres je n'avou'rais
Que jadis tu fus ma mie.

Ton test n'aura plus de peau,
Ni ton visage si beau
N'aura veines ni artères :
Tu n'auras plus que des dents
Telles qu'on les voit dedans
Les têtes des cimetières.

Doncques tandis que tu vis,
Change, maîtresse, d'avis,
Et ne m'épargne ta bouche.
Incontinent tu mourras :
Lors tu te repentiras
De m'avoir été farouche.

Ah je meurs ! ah baise-moi !
Ah, Maitresse, approche-toi !
Tu fuis comme un fan qui tremble :

Au moins souffre que ma main
S'élate un peu dans ton sein,
Ou plus bas, si bon te semble.

Quand je te vois discourant à part toi,
Toute amusée avecques ta pensée,
Un peu la tête en contre-bas baissée,
Te retirant du vulgaire et de moi :

Je veux souvent, pour rompre ton émoi
Te saluer : mais ma voix offensée,
De trop de peur se retient amassée
Dedans la bouche et me laisse tout coi.

Mon œil confus ne peut souffrir ta vue :
De ses rayons mon âme tremble émue :
Langue ni voix ne font leur action.

Seuls mes soupirs, seul mon triste visage
Parlent pour moi, et telle passion
De mon amour donne assez témoignage.

AMOURS DE MARIE

Marie, levez-vous, vous êtes paresseuse,
Ja la gaie alouette au ciel a fredonné,
Et ja le rossignol doucement jargoné,
Dessus l'épine assis, sa complainte amoureuse.

Sus debout, allons voir l'herbelette perleuse,
Et votre beau rosier de boutons couronné,
Et vos œillets mignons auxquels aviez donné
Hier au soir de l'eau d'une main si soigneuse.

Harsoir (1) en vous couchant vous jurâtes vos yeux,
D'être plutôt que moi ce matin éveillée ;
Mais le dormir de l'aube, aux filles gracieux,

(1) Pour hier soir.

Vous tient d'un doux sommeil encor les yeux sillés.
 Ça ça que je les baise et vôtre beau tétin
 Cent fois pour vous apprendre à vous lever matin.

Amour est charmeur ; si je suis une année
 Avecques ma maîtresse à babiller toujours,
 Et à lui raconter quelles sont mes amours,
 L'an me semble plus court qu'une courte journée.

Si quelque tiers survient, j'en ai l'âme gênée
 Ou je deviens muet, ou mes propos sont lourds :
 Au milieu du devis s'égarant mes discours,
 Et tout ainsi que moi ma langue est étonnée.

Mais quand je suis tout seul auprès de mon plaisir
 Ma langue interprétant le plus de mon désir,
 Alors de caqueter mon ardeur ne fait cesse :

Je ne fais qu'inventer, que conter, que parler ;
 Car pour être cent ans auprès de ma maîtresse,
 Cent ans me sont trop courts, et ne m'en puis aller.

Cache pour cette nuit ta corne, bonne Lune :
 Ainsi Endymion soit toujours ton ami,
 Ainsi soit-il toujours en ton sein endormi,
 Ainsi nul enchanteur jamais ne t'importune.

Le jour m'est odieux, la nuit m'est opportune
 Je crains de jour l'aguet d'un voisin ennemi :
 De nuit plus courageux je traverse parmi
 Les espions, couvert de la courtine brune.

Tu sais, Lune, que peut l'amoureuse poison :
 Le dieu Pan pour le prix d'une blanche toison
 Put bien fléchir ton cœur. Et vous, astres insignes,

Favorisez au feu qui me tient allumé,
 Car, s'il vous en souvient, la plupart de vous, Signes,
 N'a place dans le ciel que pour avoir aimé.

CHANSON

Fleur angevine de quinze ans,
 Ton front montre assez de simplesse :
 Mais ton cœur ne cache au dedans
 Sinon que malice et finesse,
 C'lant, sous ombre d'amitié,
 Une jeunette mauvaistié.

Rends-moi (si tu as quelque honte)
 Mon cœur que je t'avais donné,
 Dont tu ne fais non plus de compte
 Que d'un esclave emprisonné,
 T'éjouissant de sa misère,
 Et te plaisant de lui déplaire.

Une autre moins belle que toi,
 Mais bien de meilleure nature,
 Le voudrait bien avoir de moi,
 Elle l'aura, je te le jure :
 Elle l'aura, puis qu'autrement
 Il n'a de toi bon traitement,

Mais non, j'aime trop mieux qu'il meure
 Sans espérance en ta prison :
 J'aime trop mieux qu'il y demeure
 Mort de douleur contre raison,
 Qu'en te changeant jouir de celle
 Qui m'est plus douce et non si belle.

Vous méprisez nature : êtes-vous si cruelle
 De ne vouloir aimer ? Voyez les passereaux,
 Qui dém nent l'amour, voyez les colombeaux,
 Regardez le ramier, voyez la tourterelle ;

Voyez deçà delà d'une frétilante aile
 Voleter par les bois les amoureux oiseaux,
 Voyez la jeune vigne embrasser les ormeaux,
 Et toute chose rire en la saison nouvelle.

Ici, la bergerette en tournant son fuseau,
 Dégoise ses amours, et là le pastoureau
 Répond à sa chanson : ici toute chose aime,

Tout parle de l'amour, tout s'en veut enflammer :
 Seulement votre cœur, froid d'une glace extrême
 Demeure opiniâtre et ne veut point aimer.

LE VOYAGE DE TOURS OU LES AMOUREUX ¹

THOINET ET PERROT

C'était en la saison que l'amoureuse Flore
 Faisait pour son ami les fleurettes éclore
 Par les prés bigarrés d'autant d'émail de fleurs,
 Que le grand arc du ciel s'émaille de couleurs ;
 Lorsque les papillons et les blondes avettes,
 Les uns chargés au bec, les autres aux cuissettes,
 Errent par les jardins, et les petits oiseaux
 Voletant par les bois de rameaux en rameaux
 Amassent la becquée, et parmi la verdure
 Ont souci comme nous de leur race future.
 Thoinet au mois d'avril passant par Vendomois
 Me mena voir à Tours Ma ion que j'aim is,
 Qui aux noces était d'une sienne cousine :
 Et ce Thoinet aussi allait voir sa Francine,
 Qu'Amour en se jouant, d'un trait plein de rigueur,
 Lui avait près le Clain (2) écrite dans le cœur.

Nous partîmes tous deux du hameau de Coustures (3)
 Nous passâmes Gastine et ses hautes verdure,
 Nous passâmes Marré, et vîmes à mi-jour

(1) Cette idylle fut composée en souvenir d'un voyage que A. de Baif et Ronsard firent à Tours pour voir leurs maîtresses. La maîtresse de Baif s'appelait *Francine*. La *Marie* de Ronsard a ici le nom rustique de *Marion*. *Thoinet*, c'est *Antoine de Baif*, et *Perrot*, *Pierre de Ronsard*.

(2) Rivière qui passe par Poitiers.

(3) Patrie de Ronsard.

Du pasteur Phelippot s'élever la grand'tour,
 Qui de Beaumont-la-Ronce honore le village,
 Comme un pin fait honneur aux arbres d'un bocage.

Ce pasteur qu'on nommait Phelippot, tout gaillard,
 Chez lui nous festoya jusques au soir bien tard.
 De là vinmes coucher au gué de Lengenie,
 Sous des saules plantés le long d'une prairie :
 Puis, dès le point du jour redoublant le marcher,
 Nous vîmes en un bois s'élever le clocher
 De saint Cosme près Tours, où la noce gentille
 Dans un pré se faisait au beau milieu de l'île.

Là Francine dansait, de Thoinet le souci,
 Là Marion ballait qui fut le mien aussi :
 Puis nous mettant tous deux en l'ordre de la danse
 Thoinet tout le premier cette plainte commence :

Ma Francine, mon cœur, qu'oublier je ne puis,
 Bien que pour ton amour oublié je me suis ;
 Quand dure en cruauté tu passerais les ourses,
 Et les torrents d'hiver débordés de leurs courses,
 Et quand tu porterais en lieu d'humaine chair
 Au fond de l'estomac pour un cœur un rocher ;
 Quand tu aurais sucé le lait d'une lionne,
 Quand tu serais, cruelle, une bête félonne,
 Ton cœur serait pourtant de mes pleurs adouci,
 Et ce pauvre Thoinet tu prendrais à merci.

Je suis, s'il t'en souvient, Thoinet qui dès jeunesse
 Te voyant sur le Clain, t'appela sa maîtresse.
 Qui musette et flageol à ses lèvres usa
 Pour te donner plaisir, mais cela m'abusa :
 Car te pensant fléchir comme une femme humaine,
 Je trouvai ta poitrine et ton oreille pleine,
 Hélas, qui l'eût pensé ! de cent mille glaçons
 Lesquels ne t'ont permis d'écouter mes chansons :
 Et toutefois le temps, qui les prés de leurs herbes
 Dépouille d'an en an, et les champs de leurs gerbes,

Ne m'a point dépouillé le souvenir du jour
 Ni du mois, où je mis en tes yeux mon amour ;
 Ni ne fera jamais, voir eussé-je avalée
 L'onde qui court là bas sous l'obscurcure vallée.

C'était au mois d'avril, Francine, il m'en souvient,
 Quand tout arbre fleurit, quand la terre devient
 De vieillesse en jouvence, et l'étrange hirondelle
 Fait contre un soliveau sa maison naturelle ;
 Quand la limace, au dos qui porte sa maison,
 Laisse un trac sur les fleurs ; quand la blonde toison
 Va couvrant la chenille, et quand parmi les prés
 Volent les papillons aux ailes diaprées,
 Lors que fol je te vis et depuis je n'ai pu
 Rien voir après tes yeux que tout ne m'ait déplu.
 Six ans sont ja passés, toutefois dans l'oreille,
 J'entends encore le son de ta voix non pareille,
 Qui me gagna le cœur, et me souvient encore
 De ta vermeille bouche et de tes cheveux d'or,
 De ta main, de tes yeux, et si le temps qui passe
 A depuis dérobé quelque peu de leur grâce,
 Hélas ! je ne suis moins de leurs grâces ravis
 Que je fus sur le Clain, le jour que je te vis
 Surpasser en beauté toutes les pastourelles
 Que les jeunes pasteurs estimaient les plus belles .
 Car je n'ai pas égard à cela que tu es,
 Mais à ce que tu fus, tant les amoureux traits,
 Te gravèrent en moi, voire de telle sorte
 Que telle que tu fus telle au sang je te porte.

Dès l'heure que le cœur de l'œil tu me perças,
 Pour en savoir la fin je fis tourner le sas (1)
 Par une Janeton, qui, au bourg de Crotelles,
 Soit du bien du mal disait toutes nouvelles.

Après qu'elle eût trois fois craché dedans son sein,
 Trois fois éternué, elle prit du levain,

(1) sas, sachet

Le retête en ses doigts, et en fit une image,
 Qui te semblait de port, de taille et de visage :
 Puis tournoyant trois fois et trois fois marmonnant,
 De sa jartière alla tout mon col entourant,
 Et me dis : Je ne tiens si fort de ma jartière
 Ton col, que ta vie est, de malheur héritière,
 Captive de Francine, et seulement la mort
 Dénouera le lien qui te serre si fort :
 Et n'espère jamais de vouloir entreprendre
 D'échauffer un glaçon qui te doit mettre en cendre.
 Las ! je ne la crus pas, et pour vouloir adonc
 En être plus certain, je fis couper le jonc,
 La veille de saint Jean ; mais je vis sur la place
 Le mien, signe d'amour, croître plus d'une brasse,
 Le tien demeurer court, signe que tu n'avais
 Souci de ma langueur, et que tu ne m'aimais,
 Et que ton amitié qui n'est point assurée,
 Ainsi que le jonc court est courte demeurée.
 Je mis, pour t'essayer encore devant-hier,
 Dans le creux de ma main des feuilles de coudrier ;
 Mais en tapant dessus, nul son ne me rendirent,
 Et flasques sans sonner sur la main me fanirent ;
 Vrai signe que je suis en ton amour moqué,
 Puis q'en fra pant dessus elles n'ont point craqué,
 Pour montrer par effet que ton cœur ne craquette
 Ainsi que fait le mien d'une flamme secrète.

O ma bell : Francine ! ô ma fière, et pourquoi
 En dansant, de tes mains ne me prends-tu le doigt ?
 Pourquoi, lasse du bal, entre ces fleurs couchée,
 N'ai-je sur ton giron ou la tête penchée,
 Ou mes yeux sur les tiens, ou ma bouche dessus
 Tes deux tétins, de neige et d'ivoire conçus ?
 Te semblai-je trop vieil ? encor la barbe tendre
 Ne fait que commencer sur ma joue à s'étendre,
 Et ta bouche qui passe en beauté le coral.
 S'elle veut me baiser, ne se fera point mal :
 Mais ainsi qu'un lézard se cache sous l'herbette,

Sous ma blonde toison cacheras ta languette,
 Puis en la retirant, tu tireras à toi
 Mon cœur, pour te baiser, qui sortira de moi.

Hélas, prends donc mon cœur avecque cette paire
 De ramiers que je t'offre ; ils sont venus de l'aire
 De ce gentil ramier dont je t'avais parlé :
 Margot m'en a tenu plus d'une heure accollé,
 Les pensant emporter pour les mettre en sa cage :
 Mais ce n'est pas pour elle, et demain davantage
 Je t'en rapporterai, avec un pinson
 Qui déjà sait par cœur une belle chanson
 Que je fis l'autre jour dessous une aubépine,
 Dont le commencement est Thoinet et Francine.
 Hà, cruelle, demeure ; et tes yeux amoureux
 Ne détourne de moi : hà je suis malheureux !
 Car je connais mon mal, et si connais encore
 La puissance d'Amour, qui le sang me dévore ;
 Sa puissance est cruelle, et n'a point d'autre jeu,
 Sinon de rebrûler nos cœurs à petit feu,
 Ou de les englacer, comme ayant pris son être
 D'une glace ou d'un feu ou d'un rocher champêtre.
 Hà ! que ne suis-je abeille, ou papillon, j'irais
 Malgré toi te baiser, et puis je m'assirais
 Sur tes tétins, afin de sucer de ma bouche
 Cette humeur qui te fait contre moi si farouche.

O belle au doux regard, Francine au beau sourcil.
 Baise-moi je te prie, et m'embrasses ainsi
 Qu'un arbre est embrassé d'une vigne bien forte :
 Souvent un vain baiser quelque plaisir apporte.
 Je meurs ! tu me feras déposer ce bouquet,
 Que j'ai cueilli pour toi, de thym et de muguet,
 Et de la rouge fleur qu'on nomme Cassandrete,
 Et de la blanche fleur qu'on appelle Olivette,
 A qui Bellot donna et la vie et le nom,
 Et de celle qui prend de ton nom son surnom.
 Las ! où fuis-tu de moi ? hà ma fière ennemie,
 Je m'en vais dépouiller jaquette et souquenille,

Et m'en courrais tout nu au haut de ce rocher,
 Où tu vois ce garçon à la ligne pêcher,
 A'n de me lancer à corps perdu dans Loire,
 Pour laver mon souci, ou afin de tant boire,
 D'écumes et de flots, que la flamme d'aimer
 Par l'eau contraire au feu se puisse consumer.

Ainsi disait Thoinet, qui se pâme sur l'herbe,
 Presque transi de voir sa dame si superbe,
 Qui riait de son mal, sans daigner seulement
 D'un seul petit clin d'œil apaiser son tourment.

J'ouvrai déjà la lèvre après Thoinet, pour dire
 De combien Marion était encore pire,
 Quand j'avise sa mère en hâte gagner l'eau,
 Et sa fille emmener avec elle au bateau,
 Qui se jouant sur l'onde attendait cette charge,
 Lié contre le tronc d'un saule au faite large ;
 Ja les rames tiraient le bateau bien pansu,
 Et la voile en enfant son grand repli bossu
 Emportait le plaisir qui mon cœur tient en peine,
 Quand je m'assis au bord de la première arène :
 Et voyant le bateau qui s'enfuyait de moi
 Parlant à Marion, je chantai ce convoi :
 Bateau qui par les flots ma chère vie emportes,
 Des vents en ta faveur les haleines soient mortes :
 Et le banc périlleux, qui se trouve parmi
 Les eaux, ne t'enveloppe en son sable endormi
 Que l'air, le vent, et l'eau favorisent ma Dame,
 Et que nul flot bossu ne détourne sa rame :
 En guise d'un étang, sans vagues, paresseux
 Aille le cours de Loire, et son limon crasseux
 Pour ce jourd'hui se change en gravelle menue.
 Pleine de maint rubis et mainte perle élue.

Que les bords soient semés de mille belles fleurs
 Représentant sur l'eau mille belles couleurs,
 Et le troupeau nymphal des gentilles Naïades
 A l'entour du vaisseau fasse mille gambades :

Les unes balayant des paumes de leurs mains
 Les flots devant la barque, et les autres leurs seins
 Découvrent à fleur d'eau, et d'une main ouvrière
 Conduisent le bateau du long de la rivière.
 L'azuré martine. puisse voler devant
 Avec la mouette; et le plongeon, suivant
 Son malheureux destin, pour le jourd'hui ne songe
 En sa belle Hespérie (1), et dans l'eau ne se plonge:
 Et le héron criard, qui la tempête fuit,
 Haut pendu dedans l'air ne fasse point de bruit:
 Mais tout gentil oiseau, qui va cherchant sa proie
 Par les flots poissonneux, bien-heureux te convoie,
 Pour seulement venir avec ta charge au port,
 Où Marion verra peut-être sur le bord
 Une orme des longs bras d'une vigne enlassée,
 Et la voyant ainsi doucement embrassée,
 De son pauvre Perrot se pourra souvenir,
 Et voudra sur le bord embrassé le tenir.

On dit au temps passé que quelques-uns changèrent
 En rivière leur forme, et eux-mêmes nagèrent
 Au flot qui leur sang goutte à goutte saillait,
 Quand leur corps transformé en eau se distillait,
 Que ne puis-je muer ma ressemblance humaine
 En la forme de l'eau qui cette barque enmeine?
 J'irais en murmurant sous le fond du vaisseau,
 J'irais tout alentour, et mon amoureuse eau
 Baiserait or sa main, ore sa bouche franche,
 La suivant jusqu'au port de la Chapelle blanche (2);
 Puis laissant mon canal pour jouir de mon veuil,
 Par le trac de ses pas j'irais jusqu'à Bourgueil,
 Et là dessous un pin couché sur la verdure,
 Je voudrais revêtir ma première figure.

Si trouve point quelque herbe en ce rivage ici
 Qui ait le goût si fort, qu'elle me puisse ainsi

(1) Esacus, fils de Priam, fut changé en plongeon pour l'amour de sa maîtresse Hespérie.

(2) Où Marie était née et demeurait.

Muer comme fut Glauque en aquatique monstre,
 Qui, homme ni poisson, homme et poisson se montre ?
 Je voudrais être Glauque, et avoir dans mon sein
 Les pommes qu'Hippomène élançait de sa main
 Pour gagner Atalante : à fin de te surprendre,
 Je les rurais sur l'eau, et te ferais apprendre
 Que l'or n'a seulement sur la terre pouvoir,
 Mais qu'il peut dessus l'eau les femmes décevoir.
 Or cela ne peut être, et ce qui se peut faire,
 Je le veux achever afin de te complaire.
 Je veux roigneusement ce coudrier arroser,
 Et des chapeaux de fleurs sur ses feuilles poser :
 Et avec un poinçon je veux dessus l'écorce
 Engraver de ton nom les six lettres à force,
 Afin que les passants en lisant, Marion,
 Fassent honneur à l'arbre entaillé de ton nom.

Je veux faire un beau lit d'une verte jonchée
 De pervenche feuillue en contre-bas couchée,
 De thym qui fleure bon, et d'aspic porte-épi,
 D'odorant poliot contre terre tapi,
 De neufard (1) toujours-vert, qui la froideur incite
 Et de jonc qui les bords des rivières habite.

Je veux jusqu'au coude avoir l'herbe, et je veux
 De roses et de lyz couronner mes cheveux.
 Je veux qu'on me défonce une pipe angevine,
 Et en me souvenant de ma toute divine,
 De toi, mon doux souci, épuiser jusqu'au fond
 Mille fois aujourd'hui mon gobelet profond,
 Et ne partir d'ici jusqu'à tant qu'à la lie
 De ce bon vin d'Anjou la liqueur soit faillie.

Melchior Champenois, et Guillaume Manceau,
 L'un d'un petit rebec (2), l'autre d'un chalumeau,

(1) Nénufar.

(2) Ancien violon à trois cordes.

Me chanteront comment j'eus l'âme dépourvue
De sens et de raison sitôt que je t'eus vue :
Puis chanteront comment pour fléchir ta rigueur
Je t'appelai ma vie, et te nommai mon cœur,
Mon œil, mon sang, mon tout : mais ta haute pensée
N'a voulu regarder chose tant abaissée :
Mais en me dédaignant tu aimas autre part
Un qui son amitié chichement te départ
Voilà comme il te prend pour mépriser ma peine
Et le rustique son de mon tuyau d'aveine.

Ils diront que mon teint vermeil auparavant,
Se perd comme une fleur qui se fanit au vent :
Que mon poil devient blanc, et que la jeune grâce
De mon nouveau printemps de jour en jour s'efface :
Et que depuis le mois que l'amour me fit tien,
De jour en jour plus triste et plus vieil je deviens.

Puis ils diront comment les garçons du village
Disent que ta beauté tire déjà sur l'âge,
Et qu'au matin le coq dès la pointe du jour
N'aura plus à ton huys ceux qui te font l'amour :
Bien fole est qui se fie en sa belle jeunesse.
Qui sitôt se dérobe, et sitôt nous délaisse.
La rose à la parfin devient un gratte-cul
Et tout avec le temps par le temps est vaincu.

Quel passe-temps prends-tu d'habiter la vallée
De Bourgueil où jamais la Muse n'est allée ?
Quitte moi ton Anjou, et viens en Vendomois :
Là s'élèvent au ciel les sommets de nos bois,
Là sont mille taillis et mille belles plaines,
Là gargouillent les eaux de cent mille fontaines,
Là sont mille rochers, où Echon à l'entour,
En résonnant mes vers, ne parle que d'amour.

Ou bien si tu ne veux, il me plaît de me rendre
Angevin, pour te voir et ton langage apprendre :
Et pour mieux te fléchir, les hauts vers que j'avais

En ma langue traduit du Pindare Grégeois,
 Humble je veux redire en un chant plus facile.
 Sur le doux chalumeau du Pasteur de Sicile.

Là parmi tes sablons Angevin devenu,
 Je veux vivre sans nom comme un pauvre inconnu
 Et dès l'aube du jour avec toi mener paître
 Auprès du port Guyet notre troupeau champêtre.
 Puis sur le chaud du jour je veux en ton giron
 Me coucher sous un chêne, où l'herbe à l'environ
 Un beau lit nous fera de mainte fleur diverse
 Pour nous coucher tous deux sous l'ombre à la renverse ;
 Puis, au soleil penchant, nous conduirons nos bœufs
 Boire le haut des ruisselets herbeux,
 Et les reconduirons au son de la musette ;
 Puis nous endormirons dessus l'herbe mollette.

Là sans ambition de plus grands biens avoir,
 Contenté seulement de t'aimer et te voir,
 Je passerai mon âge, et sur ma sépulture
 Les Angevins mettraient cette brève écriture :

Celui qui git ici, touché de l'aiguillon
 Qu'Amour nous laisse au cœur, garda comme Apollon
 Les troupeaux de sa Dame, et en cette prairie
 Mourut en bien aimant une belle Marie :
 Et elle après sa mort mourut ainsi d'ennui,
 Et sous ce vert tombeau repose avec lui.

A peine avais-je dit, quand Thoinet se dépême,
 Et à soi revenu allait après sa Dame :
 Mais je le retirerai le menant d'autre part
 Pour chercher à loger, car il était bien tard.
 Nous avons déjà passé la sablonneuse rive,
 Et le flot qui bruyant contre le pont arrive,
 Et déjà dessus le pont nous étions parvenus,
 Et nous apparaissait le tombeau de Turnus (1),
 Quand le pasteur Janot tout gaillard nous emmène
 Dedans son toit couvert de javelles d'aveine.

(1) Turnus, fondateur de Tours

Ha ! que je porte et de haine et d'envie (1)
 Au médecin qui vient, soir et matin,
 Sans nul propos tâtonner le tétin,
 Le sein, le ventre et les flancs de ma mie.

Las ! il n'est pas si soigneux de sa vie
 Comme elle pense, il est méchant et fin.
 Cent fois le jour il la visite, afin
 De voir son sein qui d'aimer le convie.

Vous qui avez de sa fièvre le soin,
 Parents, chassez ce médecin bien loin,
 Ce médecin amoureux de Marie,

Qui fait semblant de la venir panser.
 Que pleut à Dieu, pour le récompenser,
 Qu'il eût mon mal, et qu'elle fût guérie !

J'ai l'âme pour un lit de regrets si touchée,
 Que nul homme jamais ne fera que j'approuche
 De la chambre amoureuse, encore moins de la couche
 Où je vis ma Maîtresse au mois de mai couchée

Un somme languissant la tenait mi-penchée
 Dessus le coude droit, fermant sa belle bouche
 Et ses yeux dans lesquels l'archer Amour se couche,
 Ayant toujours la flèche à la corde encochée :

Sa tête en ce beau mois sans plus était couverte
 D'un riche escofion ouvré de soie verte,
 Où les Grâces venaient à l'envi se nicher ;

Puis en ses beaux cheveux choisissaient leur demeure.
 J'en ai tel souvenir que je voudrais qu'à l'heure
 Mon cœur pour n'y penser fût devenu rocher.

(1) Imité d'Ovide.

CHANSON

Quand j'étais libre, ains (1) qu'une amour nouvelle
Ne se fût prise en ma tendre mouelle,

Je vivais bien heureux :

Comme à l'envi les plus accortes filles
Se travaillaient par leurs flammes gentilles
De me rendre amoureux.

Mais tout ainsi qu'un beau poulain farouche,
Qui n'a mâché le frein dedans la bouche,
Va seulet écarté,

N'ayant souci sinon d'un pied superbe
A mille bonds fouler les fleurs et l'herbe,
Vivant en liberté,

Ores il court le long d'un beau rivage,
Ores il erre quelque bois sauvage,

Fuyant de sault en sault (2) :

De toutes parts les poutres (3) hennissantes
Lui font l'amour, pour néant blandissantes
A lui qui ne s'er chaut.

Ainsi j'allais dédaignant les pucelles
Qu'on estimait en beauté les plus belles
Sans répondre à leur vœuil :

Lors je vivais amoureux de moi-même,
Content et gai, sans porter couleur blême
Ni les larmes à l'œil.

J'avais écrit au plus haut de la face,
Avec l'honneur, une agréable audace
Pleine d'un franc désir :

Avec le pied marchait ma fantaisie
Où je voulais, sans peur ni jalousie,
Seigneur de mon plaisir :

(1) Avant.

(2) *Sault. saltus*, bois.

(3) *Poutre*, jument.

Mais aussitôt que par mauvais désastre
Je vis ton sein blanchissant comme albâtre
Et tes yeux, deux soleils,
Tes beaux cheveux épanchés par ondées,
Et les beaux lys de tes lèvres bordées
De cent œillets vermeils,

Incontinent, j'appris que c'est service :
La liberté, de mon âme nourrice,
S'échappa loin de moi :
Dedans tes rets ma première franchise,
Pour obéir à ton bel œil, fut prise
Esclave sous ta loi.

Tu mis cruelle en signe de conquête
Comme vainqueur tes deux pieds sur ma tête,
Et du front m'as oté
L'honneur, la honte et l'audace première,
Accordant mon âme prisonnière,
Serve à ta volonté ;

Vengeant d'un coup mille fautes commises,
Et les beautés qu'à grand tort j'avais mises
Par avant à mépris,
Qui me priaient en lieu que je te prie :
Mais d'autant plus que merci je te crie,
Tu es sourde à mes cris ;

Et ne réponds non plus que la fontaine
Qui de Narcis mira la forme vaine
En vengeant à son bord
Mille beautés des Nymphes amoureuses,
Que cet enfant par mines dédaigneuses
Avait mises à mort.

AMOURETTE

Or, que l'hiver raidit la glace
 Réchauffons-nous, ma gentille Maitresse,
 Non accroupis près le foyer cendreux,
 Mais aux plaisirs des combats amoureux.

Asseyons-nous sur cette molle couche :
 Sus baisiez-moi, tendez-moi votre bouche,
 Pressez mon col de vos bras dépliés,
 Et maintenant votre mère oubliez.

Que de la dent votre tétin je morde,
 Que vos cheveux fil à fil je détorde :
 Il ne faut point en si folâtres jeux,
 Comme au dimanche arranger ses cheveux.

Approchez donc, tournez-moi votre joue ;
 Vous rougissez ? il faut que je me joue ;
 Vous souriez ? avez-vous point oui
 Quelque doux mot qui vous ait réjoui ?

Je vous disais que la main j'allais mettre
 Sur votre sein ; le voulez-vous permettre ?
 Ne fuyez pas sans parler : je vois bien
 A vos regards que vous le voulez bien.

Je vous connais en voyant votre mine.
 Je jure Amour que vous êtes si fine,
 Que pour mourir de bouche ne diriez
 Qu'on vous baisa, bien que le désiriez

Car toute fille encore qu'elle ait envie
 Du jeu d'aimer, désire être ravie :
 Témoin en est Hélène, qui suivit
 D'un franc vouloir Paris qui la ravit.

Je veux user d'une douce main-forte.
 Hà vous tombez, vous faites ja la morte

Hà quel plaisir dans le cœur je reçois !
 Sans vous baiser vous moqueriez de moi

En votre lit quand vous seriez seulette.
 Or sus c'est fait, ma gentille brunette :
 Recommençons, à fin que nos beaux ans
 Soient réchauffés en combats si plaisants.

LA QUENOUILLE

Quenouille, de Pallas la compagne et l'amie,
 Cher présent que je porte à ma chère Marie,
 Afin de soulager l'ennui qu'elle a de moi,
 Disant quelque chanson en filant dessus toi,
 Faisant pirouetter, à son huis amusée,
 Tout le jour son rouet et sa grosse fusée.

Quenouille, je te mène où je suis arrêté,
 Je voudrais racheter par toi ma liberté.
 Tu ne viendras aux mains d'une mignonne oisive
 Qui ne fait qu'attifer sa perruque lascive,
 Et qui perd tout son temps à mirer et farder
 Sa face, à seule fin qu'on l'aille regarder ;
 Mais bien entre les mains d'une disposte fille,
 Qui dévide, qui cout, qui ménage et qui file
 Avecque ses deux sœurs pour tromper ses ennuis,
 L'hiver devant le feu, l'été devant son huis.

Aussi je ne voudrais que toi, quenouille, faite
 En nôtre Vendomois (où le peuple regrette
 Le jour qui passe en vain) allasses en Anjou
 Pour demeurer oisive et te rouiller au clou.
 Je te puis assurer que sa main délicate
 Filera doucement quelque drap d'écarlate,
 Qui si fin et si soyeux en sa laine sera,
 Que pour un jour de fête un roi le vêtira.

Suis-moi donc, tu seras la plus que bien-venue,
 Quenouille, des deux bouts et grelette et menue,
 Un peu grosse au milieu où la filace tient,

Etreinte d'un ruban qui de Montoire vient,
 Aime-laine, aime fil, aime-étain, maisonnière,
 Longue, Palladienne, enflée, chansonnière ;
 Suis-moi, laisse Cousture, et allons à Bourgueil,
 Où quenouille, on te doit recevoir d'un bon ceil :
 Car le petit présent qu'un loyal ami donne,
 Passe des puissants rois le sceptre et la couronne.

CHANSON

Quand ce beau printemps je vois,
 J'aperçois
 Rajeunir la terre et l'onde
 Il me semble que le jour
 Et l'Amour,
 Comme enfants, naissent au monde.

Le jour qui plus beau se fait,
 Nous refait
 Plus belle et verte la terre :
 Et Amour, armé de traits
 Et d'attraits,
 En nos cœurs nous fait la guerre

Il répand de toutes parts
 Flus et dards,
 Et dompe sous sa puissance
 Hommes, bêtes et oiseaux,
 Et les eaux
 Lui rendent obéissance.

Venus, avec son enfant
 Triomphant
 Au haut de son coche assise,
 Laisse ses cygnes voler
 Parmi l'air.

Quelque part que ses beaux yeux
Par les cieux
Tournent leurs lumières belles,
L'air qui se montre serein
Est tout plein
D'amoureuses étincelles.

Puis en descendant à bas,
Sous ses pas
Naissent mille fleurs écloses :
Les beaux lys et les œillets
Vermeillets
Rougissent entre les roses.

Je sens en ce mois si beau
Le flambeau
D'Amour qui m'échauffe l'âme,
Y voyant de tous côtés
Les beautés
Qu'il emprunte de ma Dame.

Quand je vois tant de couleurs
Et de fleurs
Qui émaillent un rivage,
Je pense voir le beau teint
Qui est peint
Si vermeil en son visage.

Quand je vois les grands rameaux
Des ormeaux
Qui sont lacés de lierre.
Je pense être pris ès laz
De ses bras,
Et que mon col elle serre.

Quand j'entends la douce voix
Par les bois
Du gai rossignol qui chante,
D'elle je pense jouir
Et ouïr
Sa douce voix qui m'enchanté.

Quand je vois en quelque endroit
 Un pin droit,
 Ou quelque arbre qui s'élève,
 Je me laisse décevoir,
 Pensant voir
 Sa belle taille et sa grève (1).
 Quand je vois dans un jardin
 Au matin
 S'éclorre une fleur nouvelle,
 J'en compare le bouton
 Au téton
 De son beau sein qui pommelle.
 Quand le soleil tout riant
 D'orient
 Nous montre sa blonde tresse,
 Il me semble que je vois
 Devant moi
 Lever ma belle maîtresse.
 Quand je sens parmi les près
 Diaprés
 Les fleurs dont la terre est pleine,
 Lors je fais croire à mes sens
 Que je sens
 La douceur de son haleine.
 Bref, je fais comparaison
 Par raison
 Du printemps et de ma mie :
 Il donne aux fleurs la vigueur
 Et mon cœur
 D'elle prend vigueur et vie.
 Je voudrais au bruit de l'eau
 D'un ruisseau
 Déplier ses tresses blondes,
 Frisant en autant de nœuds
 Ses cheveux
 Que je verrais friser d'ondes.

(1) Signifie soit *jambe*, soit *allure*, *port*.

Je voudrais, pour la tenir,
Devenir
Dieu de ces forêts désertes,
La baisant autant de fois
Qu'en un bois
Il y a de feuilles vertes.

Hà Maitresse, mon souci,
Viens ici,
Viens contempler la verdure !
Les fleurs, de mon amitié
Ont pitié,
Et seule tu n'en as cure.

Au moins lève un peu tes yeux
Gracieux,
Et vois ces deux colombelles,
Qui font naturellement,
Doucement,
L'amour du bec et des ailes :

Et nous, sous ombre d'honneur,
Le bonheur
Trahissons par une crainte :
Les oiseaux sont plus heureux
Amoureux,
Qui font l'amour sans contrainte.

Toutefois ne perdons pas
Nos ébats
Pour ces lois tant rigoureuses :
Mais si tu m'en crois, vivons.
Et suivons
Les colombes amoureuses.

Pour effacer mon émoi
Baise-moi,
Rebaise-moi, ma Déesse :
Né laissons passer en vain
Si soudain
Les ans de notre jeunesse.

LA MORT DE MARIE

Je lamente sans réconfort,
 Me souvenant de cette mort
 Qui déroba ma douce vie ;
 Pensant à ses yeux qui savaient
 Faire de moi ce qu'ils voulaient,
 De vivre je n'ai plus d'envie.....

Ciel, que tu es malicieux !
 Qui eût pensé que ces beaux yeux
 Qui me faisaient si douce guerre,
 Ces mains, cette bouche et ce front,
 Qui prirent mon cœur, et qui l'ont,
 Ne fussent maintenant que terre ?

Hélas ! où est ce doux parler,
 Ce voir, cet ouïr, cet aller,
 Ce ris qui me faisait apprendre
 Que c'est qu'aimer ? Ha ! doux refus !
 Ha ! doux dédains, vous n'êtes plus,
 Vous n'êtes plus qu'un peu de cen dre !.....

Toutefois en moi je la sens
 Encore l'objet de mes sens,
 Comme à l'heure qu'elle était vive ;
 Ni mort ne me peut retarder,
 Ni tombeau ne me peut garder,
 Que par penser je ne la suive

Si je n'eusse eu l'esprit chargé
 De vaine erreur, prenant congé
 De sa belle et vive figure,
 Oyant sa voix, qui sonnait mieux
 Que de coutume, et ses beaux yeux,
 Qui reluisaient outre mesure,

Et son soupir, qui m'embrasait,
 J'eusse bien vu qu'elle disait :

Or, soule-toi (1) de mon visage,
 Si jamais tu en eus souci :
 Tu ne me verras plus ici,
 Je m'en vais faire un long voyage.

J'eusse amassé de ses regards
 Un magasin de toutes parts,
 Pour nourrir mon âme étonnée
 Et paître longtemps ma douleur,
 Mais jamais, mon cruel malheur
 Ne sut prévoir ma destinée.

Depuis j'ai vécu de souci
 Et de regret qui m'a transi,
 Comblé de passions étranges (2),
 Je ne déguise mes ennuis :
 Tu vois l'état auquel je suis,
 Du ciel, assise entre les anges.....

En ton âge le plus gaillard
 Tu as seul laissé ton Ronsard,
 Dans le ciel trop tôt retournée,
 Perdant beauté, grâce et couleur,
 Tout ainsi qu'une belle fleur
 Qui ne vit qu'une matinée.

En mourant tu m'as su fermer
 Si bien tout argument d'aimer
 Et toute nouvelle entreprise
 Que rien à mon gré je ne vois,
 Et tout cela qui n'est pas toi
 Me déplaît et je le méprise.....

Soit que tu vives près de Dieu
 Ou aux Champs Elysés, (3) adieu,
 Adieu cent fois, adieu Marie ;
 Jamais Ronsard ne t'oubliera
 Jamais la mort ne déliera
 Le nœud dont ta beauté me lie.

(1) Rassasie-toi ; de saouler.

(2) Pour étrangères.

(3) Si on écrivait *Élysées*, le vers aurait un pied de trop.

EPITAPHE DE MARIE

Ci reposent les os de toi, belle Marie.
 Qui me fis pour Anjou quitter mon Vendomois
 Qui m'échauffa le sang au plus vert de mes mois,
 Qui fus toute mon cœur, mon bien et mon envie.

En ta tombe repose honneur et courtoisie,
 La vertu, la beauté, qu'en l'âme je sentoïis
 La grâce et les amours qu'aux regards tu portois
 Tels qu'ils eussent d'un mort ressuscité la vie.

Tu es, belle Angevine, un bel astre des cieux :
 Les anges tous ravis se paissent de tes yeux.
 La terre te regrette, ô beauté sans seconde !

Maintenant tu es vive (1) et je suis mort d'ennui.
 Ah ! siècle malheureux ! malheureux est celui
 Qui s'abuse d'Amour et qui se fie au monde !

CHANSON

Douce Maitresse, touche,
 — Pour soulager mon mal,
 Ma bouche de ta bouche
 Plus rouge que coral :
 Que mon col soit pressé
 De ton bras enlacé.

(1) Tu es vivante au ciel.

Puis, face dessus face,
 Regarde-moi les yeux,
 Afin que ton trait passe
 En mon cœur soucieux,
 Cœur qui ne vit sinon
 D'Amour et de ton nom.

Je l'ai vu fier et brave,
 Avant que ta beauté
 Pour être son esclave
 Du sein me l'eût ôté :
 Mais son mal lui plait bien,
 Pourvu qu'il meure tien.

Belle, par qui je donne
 A mes yeux tant d'émoi
 Baise-moi, ma mignonne,
 Cent fois rebaise-moi.
 Et quoi ? faut-il en vain
 Languir dessus ton sein ?

Maitresse, je n'ai garde
 De vouloir t'éveiller :
 Heureux quand je regarde
 Tes beaux yeux sommeiller ;
 Heureux quand je les vois
 Endormis dessus moi !

Veux-tu que je les baise
 Afin de les ouvrir ?
 Hâ ! tu fais la mauvaise
 Pour me faire mourir :
 Je meurs entre tes bras,
 Et tu ne t'en chaut pas !

Hâ ! ma chère ennemie,
 Si tu veux m'apaiser,
 Redonne-moi la vie
 Par l'esprit d'un baiser.
 Hâ ! j'en sens la douceur
 Couler jusques au cœur.

J'aime la douce rage
 D'amour continuel,
 Quand d'un même courage
 Le soin est mutuel.
 Heureux sera le jour
 Que je mourrai d'amour !

Comme on voit sur la branche au mois de mai la rose
 En sa belle jeunesse, en sa première fleur,
 Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
 Quand l'aube de ses pleurs au point du jour l'arrose :

La grâce dans sa feuille, et l'amour se repose,
 Embaumant les jardins et les arbres d'odeur :
 Mais battue ou de pluie ou d'excessive ardeur,
 Languissante elle meurt feuille à feuille etéclose.

Ainsi en ta première et jeune nouveauté,
 Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,
 La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,
 Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,
 Afin que vif et mort ton corps ne soit que roses.

AMOURS D'ASTRÉE

Jamais Hector aux guerres n'était lâche
 Lors qu'il allait combattre les Grégeois ;
 Toujours sa femme attachait son harnois,
 Et sur l'armet lui plantait son panache.

Il ne craignait la Peléenne hache
 Du grand Achille, ayant deux ou trois fois
 Baisé sa femme, et tenant en ses doigts
 Une faveur de sa belle Andromache.

Heureux cent fois, toi chevalier errant,
 Que ma Déesse allait hier parant,
 Et qu'en armant baisait, comme je pense !

De sa vertu procède ton honneur :
 Que plait à Dieu pour avoir ce bonheur,
 Avoir changé mes plumes à ta lance !

A mon retour (hé, je m'en désespère !)
 Tu m'as reçu d'un baiser tout glacé,
 Froid, sans saveur, baiser d'un trépassé,
 Tel que Diane en donnait à son frère,

Tel qu'une fille en donne à sa grand'mère,
 La fiancée en donne au fiancé,
 Ni savoureux, ni moiteux, ni pressé :
 Et quoi, ma lèvre est-elle si amère ?

Hà, tu devrais imiter les pigeons,
 Qui bec en bec de baisers doux et longs
 Se font l'amour sur le haut d'une souche.

Je te supplie, Maitresse, désormais
 Ou baise-moi la saveur en la bouche
 Ou bien du tout ne me baise jamais.

ÉLÉGIE DU PRINTEMPS

ADRESSÉE A ISABEAU, SŒUR D'ASTRÉE

Printemps, fils du Soleil, que la terre, arrosée
 De la fertile humeur d'une douce rosée,
 Au milieu des œillets et des roses conçut,
 Quand Flore entre ses bras nourrice vous reçut,
 Naissez, croissez, Printemps, laissez-vous apparaître :
 En voyant Isabeau vous pourrez vous connaître.
 Elle est votre miroir, et deux lys assemblez
 Ne se ressemblent tant que vous entre-semblez :

Tous les deux n'êtes qu'un, c'est une même chose,
 La rose que voici ressemble à cette rose,
 Le diamant à l'autre, et la fleur à la fleur :
 Le Printemps est le frère, Isabeau est la sœur.

On dit que le Printemps, pompeux de sa richesse,
 Orgueilleux de ses fleurs, enflé de sa jeunesse,
 Logé comme un grand prince en ses vertes maisons,
 Se vantait le plus beau de toutes les saisons,
 Et se glorifiant le contait à Zéphire.
 Le Ciel en fut marri, qui soudain le vint dire
 A la mère Nature. Elle, pour rabaisser
 L'orgueil de cet enfant, va partout ramasser
 Les biens qu'elle serrait de mainte en mainte année.

Quand elle eut son épargne en son moule ordonnée,
 La fit fondre, et versant ce qu'elle avait de beau,
 Miracle ! nous fit naître une belle Isabeau,
 Belle Isabeau de nom, mais plus belle de face,
 De corps belle et d'esprit, des trois Grâces la grâce.
 Le Printemps étonné, qui si belle la voit,
 De vergogne la fièvre en son cœur il avait :
 Tout le sang lui bouillonne au plus creux de ses veines :
 Il fit de ses deux yeux saillir mille fontaines,
 Soupirs dessus soupirs comme feu lui sortaient,
 Ses muscles et ses nerfs en son corps lui battaient ;
 Il devint en jaunisse, et d'une obscure nue
 La face se voila pour n'être plus connu.

Et quoi ? Disait ce dieu de honte furieux,
 Ayant la honte au front, et les larmes aux yeux.
 Je ne sers plus de rien, et ma beauté première,
 D'autre beauté vaincue, a perdu sa lumière :
 Une autre tient ma place, et ses yeux en tout temps
 Font aux hommes sans moi tous les jours un Printemps
 Et même le Soleil plus longuement retarde
 Ses chevaux sur la terre, afin qu'il la regarde.
 Il ne veut qu'à grand'peine entrer dedans la mer,
 Et se faisant plus beau fait semblant de l'aimer.

Elle m'a dérobé mes grâces les plus belles,
 Mes œillets et mes lys, et mes roses nouvelles,
 Ma jeunesse, mon teint, mon fard, ma nouveauté,
 Et diriez, en voyant une telle beauté,
 Que tout son corps ressemble une belle prairie,
 De cent mille couleurs au mois d'avril fleurie.
 Bref, elle est toute belle, et rien je n'aperçois
 Qui la puisse égaler, seule semblable à soi.

Le beau trait de son œil seulement ne me touche,
 Je n'aime seulement ses cheveux et sa bouche,
 Sa main qui peut d'un coup et blesser et guérir :
 Sur toutes ces beautés son sein me fait mourir.

Cent fois ravi je pense, et si ne saurais dire
 De quelle veine fut emprunté le porphyre,
 Et le marbre poli dont l'Amour l'a bâti,
 Ni de quels beaux jardins cet œillet est sorti,
 Qui donna la couleur à sa jeune mamelle,
 Dont le bouton ressemble une fraise nouvelle,
 Verdelet, pommelé, des Grâces le séjour :
 Vénus et ses enfants volent tout à l'entour,
 La douce Mignardise, et les douces Blandices,
 Et tout cela qu'Amour inventa de délices.

Je m'en vais furieux sans raison ni conseil,
 Je ne saurais souffrir au monde mon pareil

Ainsi disait ce dieu tout rempli de vergogne.
 Voilà pourquoi de nous si longtemps il s'éloigne,
 Craignant votre beauté dont il est surpassé :
 Ayant quitté la place à l'Hiver tout glacé,
 Il n'ose retourner. Retourne, je te prie,
 Printemps, père des fleurs : il faut qu'on te marie
 A la belle Isabeau : car vous apparier,
 C'est aux mêmes beautés les beautés marier,
 Les fleurs avec les fleurs : de si belle alliance
 Na'tra de siècle en siècle un Printemps en la France
 Pour douaire certain tous deux vous promettez
 De vous entre-donner vos fleurs et vos beautés,
 Afin que vos beaux ans, en dépit de vieillesse,
 Ainsi qu'un renouveau soient toujours en jeunesse.

POÉSIES POUR HÉLÈNE

Adieu belle Cassandre, et vous belle Marie,
 Pour qui je fus trois ans en servage à Bourgueil.
 L'une vit, l'autre est morte, et ores de son œil
 Le ciel se réjouit, dont la terre est marrie.

Sur mon premier avril, d'une amoureuse envie
 J'adorais vos beautés, mais votre fier orgueil
 Ne s'amollit jamais pour larmes ni pour dueil,
 Tant d'une gauche main la Parque ourdit ma vie.

Maintenant, en automne encore malheureux,
 Je vis comme au printemps, de nature amoureux,
 Afin que tout mon âge aille au gré de la peine.

Et or' que je dusse être affranchi du harnois
 Mon Colonel m'envoie, à grands coups de carquois,
 Rassiéger Ilion pour conquérir Hélène.

Otez votre beauté, otez votre jeunesse.
 Otez ces rares dons que vous tenez des cieux,
 Otez ce docte esprit, otez-moi ces beaux yeux,
 Cet aller, ce parler digne d'une Déesse.

Je ne vous serai plus d'une importune presse,
 Fâcheux comme je suis; vos dons si précieux
 Me font en les voyant devenir furieux,
 Et par le désespoir l'âme prend hardiesse.

Pour ce, si quelquefois je vous touche la main,
 Par courroux votre teint n'en doit devenir blême:
 Je suis fou, ma raison n'obéit plus au frein,

Tant je suis agité d'une fureur extrême;
 Ne prenez, s'il vous plaît, mon offense à dédain;
 Mais douce pardonnez mes fautes à vous-même.

(1) Imité de Pétrarque.

Je plante en ta faveur cet arbre de Cybelle,
 Ce pin, où tes honneurs se liront tous les jours,
 J'ai gravé sur le tronc nos noms et nos amours,
 Qui croîtront à l'envi de l'écorce nouvelle.

Faunes, qui habitez ma terre paternelle,
 Qui menez sur le Loir vos danses et vos tours,
 Favorisez la plante et lui donnez secours,
 Que l'été ne la brûle et l'hiver ne la gèle.

Pasteur, qui conduiras en ce lieu ton troupeau,
 Flageollant une églogue en ton tuyau d'aveine,
 Attache tous les ans à cet arbre un tableau,

Qui témoigne aux passants mes amours et ma peine :
 Puis l'arrosant de lait et du sang d'un agneau,
 Dis : Ce Pin est sacré, c'est la plante d'Hélène.

Vous triomphez de moi, et pour ce je vous donne
 Ce lierre qui coule et se glisse à l'entour
 Des arbres et des murs, lesquels, tour dessus tour,
 Plis dessus plis, il serre, embrasse et environne.

A vous de ce lierre appartient la couronne !
 Je voudrais, comme il fait, et de nuit et de jour
 Me plier contre vous et languissant d'amour,
 D'un nœud ferme enlacer votre belle colonne.

Ne viendra point le temps que dessous les rameaux,
 Au matin où l'aurore éveille toutes choses,
 En un ciel bien tranquille, au caquet des oiseaux,

Je vous puisse baiser à lèvres demi-closes,
 Et vous conter mon mal, et de mes bras jumeaux,
 Embrasser à souhait votre ivoire et vos roses.

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, devisant et filant,
Direz chantant mes vers, en vous émerveillant :
Ronsard me célébraït du temps que j'étais belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant.
Qui au bruit de mon nom ne s'aïlle réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre, et, fantôme sans os,
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos :
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Qu'il me soit arraché des tétons de sa mère
Ce jeune enfant Amour, et qu'il me soit vendu :
Il ne fait que de naître et m'a déjà perdu :
Vienne quelque marchand, je le mets à l'enchère.

D'un si mauvais garçon la vente n'est pas chère,
J'en ferai bon marché. Ah ! j'ai trop attendu.
Mais voyez comme il pleure, il m'a bien entendu :
Apaïse-toi, mignon, j'ai passé ma colère,

Je ne te vendrai point : au contraire je veux
Pour gage t'envoyer à ma maîtresse Hélène,
Qui toute te ressemble et d'yeux et de cheveux,

Aussi fine que toi, de malice aussi pleine.
Comme enfants vous croîtrez, et vous jouerez tous deux :
Quand tu seras plus grand, tu me paieras ma peine.

Afin que ton renom s'étende par la plaine
 Autant qu'il monte au ciel engravé dans un pin,
 Invoquant tous les dieux, et répandant du vin,
 Je consacre à ton nom cette belle fontaine.

Pasteurs, que vos troupeaux frisés de blanche laine
 Ne paissent à ces bords ; y fleurisse le thym,
 Et tant de belles fleurs qui s'ouvrent au matin,
 Et soit dite à jamais la Fontaine d'Hélène

Le passant en été s'y puisse reposer,
 Et assis desus l'herbe à l'ombre composer
 Mille chansons d'Hélène. et de moi lui souviennne !

Quiconque en boira, qu'amoureux il devienne :
 Et puisse, en la humant, une flamme puiser
 Aussi chaude qu'au cœur je sens chaude la mienne !

AMOURS DIVERSES

AU SEIGNEUR DE VILLEROY (1)

Ja du prochain hiver je prévois la tempête,
 Ja cinquante et six ans ont neigé sur ma tête,
 Il est temps de laisser les vers et les amours,
 Et de prendre congé du plus beau de mes jours.
 J'ai vécu, Villeroy, si bien, que nulle envie
 En partant je ne porte aux plaisirs de la vie ;
 Je les ai tous goûtés, et me les suis permis
 Autant que la raison me les rendait amis,
 Sur l'échaffaut mondain jouant mon personnage
 D'un habit convenable au temps et à mon âge.

J'ai vu lever le jour, j'ai vu coucher le soir,
 J'ai vu grêler, tonner, éclairer et pleuvoir,
 J'ai vu peuples et rois, et depuis vingt années

(1) En lui envoyant un livre d'*Amours diverses*.

J'ai vu presque la France au bout de ses journées :
 J'ai vu guerres, débats, tantôt trêves et paix,
 Tantôt accords promis, redéfais et refaits,
 Puis défais et refais. J'ai vu que sous la lune
 Tout n'était que hasard, et pendait de Fortune.
 Pour néant la Prudence est guide des humains :
 L'invincible Destin lui enchaîne les mains,
 La tenant prisonnière, et tout ce qu'on propose
 Sagement, la Fortune autrement en dispose.

Je m'en vais saoul du monde, ainsi qu'un convié
 S'en va saoul du banquet de quelque marié,
 Ou du festin d'un roi, sans renfrogner sa face,
 Si un autre après lui se saisit de sa place.
 J'ai couru mon flambeau sans me donner émoi,
 Le baillant à quelqu'un, s'il recourt après moi :
 Il ne faut s'en fâcher : c'est la loi de Nature,
 Où s'engage en naissant chacune créature.

.....

Or comme un endetté, de qui proche est le terme
 De payer à son maître ou l'usure ou la ferme,
 Et n'ayant ni argent ni biens pour secourir,
 Sa misère au besoin, désire de mourir :
 Ainsi, ton obligé, ne pouvant satisfaire
 Aux biens que je te dois, le jour ne peut me plaire :
 Presque à regret je vis et à regret je vois
 Les rayons du soleil s'étendre dessus moi.
 Pour ce, je porte en l'âme une amère tristesse,
 De quoi mon pied s'avance aux faux-bourgs de vieillesse
 Et vois (quelque moyen que je puisse essayer)
 Qu'il faut que je déloge avant que te payer :
 S'il ne te plaît d'ouvrir le resort de mon coffre,
 Et prendre ce papier que pour acquit je t'offre,
 Et ma plume qui peut, écrivant vérité,
 Témoigner ta louange à la postérité.
 Reçois donc mon présent, s'il te plaît, et le garde
 En ta belle maison de Conflant, qui regarde

Paris, séjour des rois, dont le front spacieux
 Ne vois rien de pareil sous la voûte des cieux :
 Attendant qu'Apollon m'échauffe le courag :
 De chanter tes jardins, ton clos et ton bocage,
 Ton bel air, ta rivière et les champs d'alentour
 Qui sont toute l'année échauffés d'un beau jour,
 Ta forêt d'orangers, dont la perruque verte
 De cheveux éternels en tout temps est couverte,
 Et toujours son fruit d'or de ses feuilles défend,
 Comme une mère fait de ses bras son enfant.

Prends ce livre pour gage, et lui fais, je te prie,
 Ouvrir en ma faveur ta belle librairie,
 Où logent sans parler tant d'hôtes étrangers.
 Car il sent aussi bon que font tes orangers.

D'autant que l'arrogance est pire que l'humblesse.
 Que les pompes et fards sont toujours déplaissants,
 Que les riches habits d'artifice pesants
 Ne sont jamais si beaux que la pure simplesse ;

D'autant que l'innocente et peu caute jeunesse
 D'une vierge vaut mieux en la fleur de ses ans,
 Qu'une dame épousée abondante en enfants,
 D'autant j'aime ma vierge, humble et jeune maîtresse.

J'aime un bouton vermeil entr'éclos au matin,
 Non la rose du soir, qui au soleil se lâche :
 J'aime un corps de jeunesse en son printemps fleuri :

J'aime une jeune bouche, et le baiser enfantin
 Encore non souillé d'une rude moustache,
 Et qui n'a point senti le poil blanc d'un mari.

Quand l'été dans ton lit tu te couches malade,
 Couverte d'un linceul de roses tout semé,
 Amour, d'arc et de trousse et de flèches armé,
 Caché sous ton chevet se tient en embuscade.

Personne ne te voit, qui d'une couleur fade
 Ne retourne au logis ou malade ou pâmé :
 Qu'il ne sente d'Amour tout son cœur entamé,
 Ou ne soit ébloui des rais de ton œillade.

C'est un plaisir de voir tes cheveux arrangés
 Sous un scofion peint d'une soie diverse :
 Voir deçà, voir delà tes membres allongés,

Et ta main qui le lit nonchalante traverse,
 Et ta voix qui me charme, et ma raison renverse
 Si fort que tous mes sens en deviennent changés.

Que me servent mes vers et les sons de ma lyre,
 Quand nuit et jour je change et de mœurs et de peau,
 Pour aimer sotttement un visage si beau !
 Que l'homme est malheureux qui pour l'amour soupire.

Je pleure, je me deuls, je suis plein de martyre,
 Je fais mille sonnets, je me romps le cerveau,
 Et ne suis point aimé : un amoureux nouveau
 Gagne toujours ma place, et je ne l'ose dire.

Madame en toute ruse a l'esprit bien appris,
 Qui toujours cherche un autre après qu'elle m'a pris.
 Quand d'elle je brûlais, son feu devenait moindre :

Mais ores que je feins n'être plus enflammé,
 Elle brûle de moi. Pour être bien aimé
 Il faut aimer bien peu, beaucoup promettre et feindre.

VŒU A VENUS

POUR GARDER CYPRE CONTRE L'ARMÉE DU TURC

Belle Déesse, amoureuse Cyprine,
 Mère du Jeu, des Grâces et d'Amour,
 Qui fais sortir tout ce qui vit au jour,
 Comme du tout le germe et la racine !

Idalienne, Amathonte, Erycine,
Défends des Turcs Cypre ton beau séjour :
Baise ton Mars, et tes bras alentour
De son col plie, et serre sa poitrine.

Ne permets point qu'un barbare Seigneur
Perde ton ile et souille ton honneur :
De ton berceau chasse autre part la guerre.

Tu le feras : car d'un trait de tes yeux
Tu peux fléchir les hommes et les dieux,
Le ciel, la mer, les enfers et la terre.

Je faisais ces sonnets en l'autre Pieride,
Quand on vit les Français sous les armes suer,
Quand on vit tout le peuple en fureur se ruer,
Quand Bellone sanglante allait devant son guide ;

Quand en lieu de la loi, le vice, l'homicide,
L'impudence, le meurtre, et se savoir muer
En Glauque et en Protée, et l'Etat remuer,
Etaient titres d'honneur, nouvelle Thébàide.

Pour tromper les soucis d'un temps si vicieux,
J'écrivais en ces vers ma complainte inutile.
Mars aussi bien qu'Amour de larmes est joyeux.

L'autre guerre est cruelle, et la mienne est gentille.
La mienne finirait par un combat de deux,
Et l'autre ne pourrait par un camp de cent mille.

ODES

A MICHEL DE L'HOSPITAL

CHANCELIER DE FRANCE

STROPHE I

Errant par les champs de la Grâce
 Qui peint mes vers de ses couleurs,
 Sur les bords Dirceans j'amasse
 L'élite des plus belles fleurs,
 Afin qu'en pillant je façonne
 D'une laborieuse main
 La rondeur de cette couronne
 Trois fois torse d'un pli Thébain,
 Pour orner le haut de la gloire
 De L'HOSPITAL, mignon des dieux,
 Qu'ici bas ramena des cieux
 Les filles qu'enfanta Mémoire.

ANTISTROPHE

Mémoire, reine d'Eleuthère,
 Par neuf baisers qu'elle reçut
 De Jupiter qui la fit mère,
 D'un seul coup neuf filles conçut.
 Mais quand la lune vagabonde
 Eut courbé douze fois en rond
 (Pour r'enflamer l'obscur du monde)
 La double voûte de son front,
 Mémoire, de douleur outrée
 Dessous Olympe se coucha,
 En criant Lucine, accoucha
 De neuf filles d'une ventrée.

EPODE

En qui répandit le Ciel
 Une musique immortelle,
 Comblant leur bouche nouvelle

Du jus d'un attique miel :
 Et à qui vraiment aussi
 Les vers furent en souci,
 Les vers dont flattés nous sommes,
 Afin que leur doux chanter
 Pût doucement enchanter
 Le soin des dieux et des hommes.

STROPHE II

Aussi tôt que leur petitesse,
 Courant avec les pas du temps,
 Eût d'une rampante vitesse
 Touché la borne de sept ans ;
 Le sang naturel, qui commande
 De voir ses parents, vint saisir
 Le cœur de cette jeune bande
 Chatouillé d'un noble désir :
 Si qu'elles mignardant leur mère
 Neuf et neuf bras furent pliant
 Autour de son col, la priant
 De voir la face de leur père.

ANTISTROPHE

Mémoire impatiente d'aise,
 Délaçant leur petite main.
 L'une après l'autre les rebaise,
 Et les presse contre son sein.
 Hors des poumons à lente peine
 Une parole lui montait,
 De soupirs all grement plaine,
 Tant l'affection l'agitait,
 Pour avoir déjà connaissance
 Combien ses filles auraient d'heur,
 Ayant de près vu la grandeur
 Du dieu qui planta leur naissance.

EPODE

Après avoir relié
 D'un tortis de violettes
 Et d'un cerne de fleurettes
 L'or de leur chef délié ;
 Après avoir proprement
 Troussé leur accoutrement,
 Marcha loin devant sa trope (1),
 Et la hâtant jour et nuit
 D'un pied dispos la conduit
 Jusqu'au rivage Ethiope.

STROPHE III

Ces vierges encore nouvelles,
 Et mal-apprises au labeur,
 Voyant le front des mers cruelles,
 S'effrayèrent d'une grande peur ;
 Et toutes penchèrent arrièrè
 (l'ant elles s'alliaient émouvant)
 Ainsi qu'au bord d'une rivière
 Un jonc se penche sous le ven'
 Mais leur mère non étonnée
 De voir leur sein qui haletait,
 Pour les assurer les flattait
 De cette parole empennée :

ANTISTROPHE

Courage, mes filles (dit-elle),
 Et filles de ce dieu puissant,
 Qui seul en sa main immortelle
 Soutient le foudre rougissant ;
 Ne craignez point les vagues creuses
 De l'eau qui bruit profondément,
 Sur qui vos chansons doucereuses

(1) Troupe.

Auront un jour commandement :
 Mais forcez-moi ces longues rides,
 Et ne vous souffrez décevoir,
 Que votre père n'alliez voir
 Dessous ces royaumes humides.

ÉPODE

Disant ainsi, d'un plein saut
 Toutes dans les eaux s'allonge,
 Comme un cygne qui se plonge
 Quand il voit l'aigle d'en haut ;
 Ou ainsi que l'arc des cieux
 Qui d'un grand tour spacieux
 Tout d'un coup en la mer glisse,
 Quand Junon hâte ses pas
 Pour aller porter là-bas
 Un message à sa nourrice.

STROPHE IV

Elles adonc, voyant la trace
 De leur mère qui déjà sondait
 Le creux du plus humide espace
 Qu'à coup de bras elle fendait,
 A chef baissé sont dévalées,
 Penchant bas la tête et les yeux,
 Dans le sein des plaines salées :
 L'eau qui jaillit jusqu'aux cieux,
 Grondant sur elles se regorge,
 Et, frisant deçà et delà
 Mille tortis, les avala
 Dedans le gouffre de sa gorge.

ANTISTROPHE

En cent façons de mains ouvertes
 Et de pieds voutés en deux parts,
 Sillonnaient les campagnes vertes

De leurs bras vaguement épars.
 Comme le plomb, dont la secousse
 Traîne le filet jusqu'au fond,
 L'extrême désir qui les pousse,
 A valle contre-bas leur front.
 Toujours sondant ce vieil repaire,
 Jusqu'aux portes du château
 De l'Océan, qui dessous l'eau
 Donnait un festin à leur père.

ÉPODE

De ce palais éternel
 Brave en colonnes hautaines,
 Sourdaient de mille fontaines
 Le vif surgeon pérennel.
 Là pendait sous le portail
 Lambrisé d'un vert émail
 Sa charrette vagabonde,
 Qui le roule d'un grand tour,
 Soit de nuit ou soit de jour,
 Deux fois tout au rond du monde.

STROPHE V

Là sont par la Nature encloses
 Au fond de cent mille vaisseaux
 Les semences de toutes choses,
 Éternelles filles des eaux.
 Là les Tritons, chassant les fleuves,
 Sous la terre les écoulaient
 Aux canaux de leurs rives neuves,
 Puis derechef les rappelaient.
 Là cette troupe est arrivée
 Dessus le point qu'on d'aurait
 Et que déjà Portonne avait
 La première nappe levée.

ANTISTROPHE

Phébus, du milieu de la table,
 Pour réjouir le front des dieux,
 Mariait sa voix délectable
 A son archet mélodieux :
 Quand l'œil du Père qui prend garde
 Sur un chacun, se cotoyant
 A l'écart des autres, regarde
 Ce petit troupeau flamboyant,
 De qui l'honneur, le port, la grâce
 Qu'empreint sur le front il portait,
 Publiait assez qu'il sortait
 De l'heureux tige de sa race.

ÉPODE

Lui qui debout se dressa
 Et de plus près les œillade,
 Les serrant d'une accolade
 Mille fois les caressa,
 Tout égayé de voir peint
 Dedans les traits de leur teint
 Le naïf des grâces siennes :
 Puis pour son hôte réjouir,
 Les chansons voulut ouïr
 De ces neuf Musiciennes.

STROPHE XIX

Auprès du trône de leur père
 Tout à l'entour se vont asseoir,
 Chantant avec Phébus leur frère
 Du grand Jupiter le pouvoir.
 Les dieux ne faisaient rien sans elles,
 Ou soit qu'ils voulussent aller
 A quelque noces solennelles,
 Ou soit qu'ils voulussent baller (1).

(1) Danser en chantant.

Mais sitôt qu'arriva le terme
 Qui les hâta de retourner
 Au monde, pour y séjourner
 D'un pas éternellement ferme :

ANTISTROPHE

Aonc Jupiter se dévale
 De son trône, et grave conduit
 Gravement ses pas en la salle
 Des Parques filles de la Nuit.
 Leur roquet (1) pendait jusqu'aux hanches,
 Et un Dodonien vieillard
 Faisait ombrage aux tresses blanches
 De leur chef tristement vieillard :
 Elles ceintes sous les mamelles,
 Filaient assises en un rond
 Sur trois carreaux, ayant le front
 Renfrogné de grosses prunelles.

ÉPODE

Leur pezon (2) se hérissait
 D'un fer étoilé de rouille :
 Au flanc pendait leur quenouille,
 Qui d'airain se raidissait,
 Au milieu d'elles était
 Un coffre où le Temps mettait
 Les fuseaux de leur journée,
 De courts, de grands, d'allongés.
 De gros et de bien dougés (3),
 Comme il plaît aux Destinées.

STROPHES XX

Ces trois Sœurs à l'œuvre attentives
 Marmotaient un charme fatal,
 Tortillant les filaces vives

(1) Habillement de toile.

(2) Ce qui arrête au bout du fuseau la descente du fil

(3) Travaillés finement

Du corps futur de L'HOSPITAL :
 Clothon qui le filet replie,
 Ces deux vers mâcha par neuf fois :
 JE RETORS LA PLUS BELLE VIE
 QU'ONQUES RETORDIRENT MES DOIGTS,
 Mais sitôt qu'elle fut tirée
 A l'entour du fuseau humain,
 Le Destin la mit en la main
 Du fils de Saturne et de Rhée.

ANTISTROPHE

Lui tout puissant prit une masse
 De terre, et, devant tous les dieux,
 Imprima dedans une face,
 Un corps, deux jambes et deux yeux,
 Deux bras, deux flancs, une poitrine,
 Et achevant de l'imprimer,
 Souffla de sa bouche divine
 Un vif esprit pour l'animer :
 Lui donnant encore davantage
 Cent mille vertus, appela
 Les neufs Filles qui çà et là
 Entournaient la nouvelle image.

ÉPODE

Ore vous ne craindrez pas,
 Seures sous telle conduite,
 Prendre derechef la fuite
 Pour redescendre là bas.
 Suivez donc ce guide ici :
 C'est celui, filles, aussi,
 De qui la docte assurance
 Franches de peur vous fera,
 Et celui qui défera
 Les soldats de l'Ignorance (1).

(1) Nous ne ferons pas une plus longue citation de cette ode qui est interminable.

A CASSANDRE

Mignonne, allons voir si la rose,
 Qui se ce matin avait déclose
 Sa robe de pourpre au soleil,
 A point perdu cette vèprée
 Les plis de sa robe pourprée,
 Et son teint au votre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
 Mignonne, elle a dessus la place
 Las, las, ses beautés laissé choir !
 O vraiment marâtre nature,
 Puisqu'une telle fleur ne dure
 Que du matin jusqu'au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne
 Tandis que votre âge fleuronne
 En sa plus verte nouveauté,
 Cueillez, cueillez votre jeunesse :
 Comme à cette fleur, la vieillesse
 Fera ternir votre beauté.

La lune est coutumière
 De naître tous les mois :
 Mais quand notre lumière
 Est éteinte une fois,
 Sans nos yeux réveiller
 Faut long temps sommeiller.

Tandis que vivons ores
 Un baiser donnez-moi,
 Donnez-m'en mille encores,
 Amour n'a point de loi :
 A sa divinité
 Convient l'infinité.

En vous baisant, Maitresse,
Vous m'avez entamé
La langue chanteresse
De votre nom aimé.
Quoi ? Est-ce là le prix
Du travail qu'elle a pris ?

Elle par qui vous êtes
Déesse entre les dieux,
Qui vos beautés parfaites
Célébrait jusqu'aux cieus,
Ne faisant l'air sinon
Bruire de votre nom ?

De votre belle face,
Le beau logis d'Amour,
Où Venus et la Grâce
Ont choisi leur séjour,
Et de votre œil qui fait
Le soleil moins parfait .

De votre sein d'ivoire
Par deux ondes secous
Elle chantait la gloire,
Ne chantant rien que vous :
Maintenant en saignant,
De vous se va plaignant

Las ! de petite chose
Je me plains sans raison,
Non de la plaie enclose
Au cœur sans guérison,
Que l'Archer ocieux
M'y tira de vos yeux.

A LA MÈME

Ma dame ne donne pas
 Des baisers, mais des appas
 Qui seuls nourrissent mon âme,
 Les biens dont les dieux sont sous,
 Du nectar, du sucre doux,
 De la cannelle et du bame,

Du thym, du lis, de la rose
 Entre les lèvres éclore,
 Fleurante en toutes saisons,
 Et du miel tel qu'en Hymette
 La dérobe-fleur avette
 Remplit ses douces maisons

O dieux, que j'ai de plaisir
 Quand je sens mon col saisir
 De ses bras en mainte sorte.
 Sur moi se laissant courber,
 D'yeux clos je la vois tomber
 Sur mon sein à demi-morte.

Puis mettant la bouche sienne
 Tout à plat dessus la mienne,
 Me mord et je la remords :
 Je lui darde, elle me darde
 Sa languette frétilarde,
 Puis en ses bras je m'endors.

D'un baiser mignard et long
 Me ressuce l'âme adonc,
 Puis en soufflant la repousse,
 La ressuce encore un coup,
 La ressoufle tout à coup
 Avecque son haleine douce.

Tout ainsi les colombelles
 Trémoussant un peu des ailes
 Havement (1) se vont baisant,
 Après que l'oiseuse glace
 A quitté a froide place
 Au printemps doux et plaisant.

Hélas ! mais tempère un peu
 Les biens dont je suis repeu,
 Tempère un peu ma liesse :
 Tu me ferais immortel.
 Hé ! je ne veux être tel
 Si tu n'es aussi déesse.

A UNE JEUNE FILLE

Ma petite nymphe Macée,
 Plus blanche qu'ivoire taillé,
 Plus blanche que neige amassée,
 Plus blanche que le lait caillé,
 Ton beau teint ressemble les lis
 Avecque les roses cueillis.

Découvre-moi ton beau chef-d'œuvre,
 Tes cheveux où le ciel, donneur
 Des grâces, richement décœuvre
 Tous ses biens pour leur faire honneur ;
 Découvre ton beau front aussi,
 Heureux objet de mon souci.

Comme une Diane tu marches,
 Ton front est beau, tes yeux sont beaux.
 Qui flambent sous deux noires arches,
 Comme deux célestes flambeaux,
 D'où le brandon fut allumé,
 Qui tout le cœur m'a consumé

(1) Avidement

Ce fut ton œil, douce mignonne,
 Qui d'un fol regard écarté
 Les miens encore emprisonne,
 Peu soucieux de liberté,
 Tous deux au retour du printemps,
 Et sur l'avril de nos beaux ans.

Te voyant jeune, simple et belle,
 Tu me suces l'âme et le sang :
 Montre-moi ta rose nouvelle,
 Je dis ton sein d'ivoire blanc,
 Et tes deux rondelets tétons,
 Qui s'enflent comme deux boutons.

Las ! puisque ta beauté première
 Ne me daigne faire merci,
 Et me privant de ta lumière,
 Prend son plaisir de mon souci,
 Au moins regarde sur mon front
 Les maux que tes beaux yeux me font.

A LA FONTAINE BELLERIE

O fontaine Bellerie,
 Belle fontaine chérie
 De nos nymphes, quand ton eau
 Les cache au creux de ta source
 Qui les pourchasse à la course
 Jusqu'au bord de ton ruisseau.

Tu es la Nymphé éternelle
 De ma terre paternelle :
 Pour ce en ce pré verdelet
 Vois ton poète qui t'orne
 D'un petit chevreau de lait,
 A qui l'une et l'autre corne
 Sortent du front nouvelet.

L'été je dors ou repose
 Sur ton herbe, ou je compose,
 Caché sous tes saules vers,
 Je ne sais quoi, qui ta gloire
 Enverra par l'univers,
 Commandant à la Mémoire
 Que tu vives par mes vers.

L'ardeur de la canicule
 Ton vert rivage ne brûle, .
 Tellement qu'en toutes pars
 Ton ombre est épaisse et drue
 Aux pasteurs venant des parcs, .
 Aux bœufs las de la charrue,
 Et au bétail épars.

Io ! tu seras sans cesse
 Des fontaines la princesse,
 Moi célébrant le conduit
 Du rocher percé, qui darde,
 Avec un enroué bruit,
 L'eau de ta source jazarde
 Qui trépillante se suit.

A SON PAGE

Fais rafraîchir mon vin de sorte
 Qu'il passe en froideur un glaçon :
 Fais venir Jeanne, qu'elle apporte
 Son luth pour dire une chanson :
 Nous ballerons tous trois au son ;
 Et dis à Barbe qu'elle vienne,
 Les cheveux tors à la façon
 D'une folâtre Italienne.

Ne vois-tu que le jour se passe ?
 Je ne vis point au lendemain :
 Page, reverse dans ma tasse

Que ce grand verre soit tout plein :
 Maudit soit qui languit en vain :
 Ces vieux médecins je n'approuve :
 Mon cerveau n'est jamais bien sain,
 Si beaucoup de vin ne l'abreuve.

LA FORÊT DE GASTINE

Couché sous tes ombrages verts,
 Gastine, je te chante,
 Autant que les Grecs par leurs vers
 La forêt d'Erymanthe.
 Car, malin, cèler je ne puis
 A la race future,
 De combien obligé je suis
 A ta belle verdure :
 Toi qui sous l'abri de tes bois
 Ravi d'esprit m'amuses :
 Toi qui fais qu'à toutes les fois
 Me répondent les Muses :
 Toi par qui de l'importun soin
 Tout franc je me délivre,
 Lorsqu'en toi je me perds bien loin,
 Parlant avec un livre.
 Tes bocages soient toujours pleins
 D'amoureuses brigades,
 De Satyres et de Sylvains,
 La crainte des Naïades !
 En toi habite désormais
 Des Muses le collège,
 Et ton bois ne sente jamais
 La flamme sacrilège !

A CASSANDRE

Ma petite colombelle,
 Ma mignonne toute belle,
 Mon petit œil, baissez-moi ;
 D'une bouche toute pleine
 De musc, chassez-moi la peine
 De mon amoureux émoi.

Quand je vous dirai : Mignonne,
 Approchez-vous qu'on me donne
 Neuf baisers tout à la fois ;
 Donnez-m'en seulement trois :

Tels que Diane guerrière
 Les donne à Phèbus son frère,
 Et l'Aurore à son vieillard :
 Puis reculez votre bouche,
 Et bien loin toute farouche
 Fuyez d'un pied frétilard.

Comme un taureau par la préé
 Court après son amourée,
 Ainsi tout chaud de courroux
 Je courrai fol après vous ;

Et prise d'une main forte
 Vous tiendrai de telle sorte
 Qu'un aigle un cygne tremblant.
 Lors faisant de la modeste,
 De me redonner le reste
 Des baisers ferez semblant.

Mais en vain serez pendante
 Toute à mon col, attendante
 (Tenant un peu l'œil baissé)
 Pardon de m'avoir laissé.

Car en lieu de six, adonques
 J'en demanderai plus qu'onques
 Tout le ciel d'étoiles n'eut,
 Plus que d'arène poussée
 Aux bords, quand l'eau courroucée
 Contre les rives s'émeut.

Pour boire dessus l'herbe tendre
 Je veux sous un laurier m'étendre,
 Et veux qu'Amour d'un petit brin
 Ou de lin ou de chenevière
 Trousse au flanc sa robe légère,
 Et mi-nu me verse du vin.

L'incertaine vie de l'homme
 De jour en jour se roule comme
 Aux rives se roulent les flots :
 Puis après notre heure dernière
 Rien de nous ne reste en la bière
 Qu'une vieille carcasse d'os.

Je ne veux, selon la coutume,
 Que d'encens ma tombe on parfume,
 Ni qu'on y verse des odeurs :
 Mais tandis que je suis en vie,
 J'ai de me parfumer envie,
 Et de me couronner de fleurs.

De moi-même je me veux faire
 L'héritier pour me satisfaire :
 Je ne veux vivre pour autrui.
 Fol le pélican qui se blesse
 Pour les siens, et fol qui se laisse
 Pour les siens travailler d'ennui (1).

(1) Imité d'Anacréon.

Si j'aime depuis naguère
Une belle chambrière,
Hé ! qui m'oserait blâmer
De si bassement aimer ?

Non, l'amour n'est point vilaine,
Que maint brave capitaine,
Maint philosophe et maint roi
A trouvé digne de soi.

Hercule, dont l'honneur vole
Au ciel aima bien Iole,
Qui prisonnière doutait
Celui qui son maître était.

Achille, l'effroi de Troye,
De Briseïs fut la proie,
Dont si bien il s'échauffa
Que serve elle en trionfa.

Ajax eut pour sa maîtresse
Sa prisonnière Tecmesse,
Bien qu'il secoua au bras
Un bouclier à sept rebras.

Agamemnon se vit prendre
De sa captive Cassandre,
Qui sentit plus d'aise au cœur
D'être vaincu que vainqueur.

Le petit Amour veut être
Toujours des plus grands le maître
Et jamais il n'a été
Compagnon de majesté.

A qui dirai-je l'histoire
De Jupiter qui fait gloire
De se vêtir d'un oiseau,
D'un satyre et d'un taureau,

Pour abuser nos femelles ?
 Et bien que les Immortelles
 Soient à son commandement,
 Il veut aimer bassement.

L'amour des riches princesses
 Est un masque de tristesses :
 Qui veut avoir ses ébats,
 Il faut aimer en lieu bas.

Quant à moi je laisse dire
 Ceux qui sont prompts à médire,
 Je ne veux laisser pour eux
 En bas lieu d'être amoureux.

A JOACHIM DU BELLAY

Ecoute, DU BELLAY, ou les Muses ont peur
 De l'enfant de Vénus, ou l'aiment de bon cœur,
 Et toujours pas à pas accompagnent sa trace :
 Car celui qui ne veut les Amours dédaigner,
 Toutes à qui mieux-mieux le viennent enseigner,
 Et sa bouche mielleuse emplissent de leur grâce.

Mais au brave qui met les Amours à dédain,
 Toutes le dédaignant l'abandonnent soudain,
 Et plus ne lui font part de leur gentille veine :
 Mais Clion lui défend de ne se plus trouver
 En leur danse, et jamais ne venir abreuver
 Sa bouche non amante en leur fontaine.

Certes j'en suis témoin : car quand je veux louer
 Quelque homme, quelque dieu, soudain je sens nouer
 La langue à mon palais, et ma gorgè se bouche :
 Mais quand je veux d'Amour ou écrire ou parler,
 Ma langue se dénoue, et lors je sens couler
 Ma chanson d'elle-même aisément en la bouche.

A JEANNE IMPITOYABLE

Jeune beauté, mais trop outrecuidée
 Des présents de Vénus,
 Quand tu verras ta peau toute ridée
 Et tes cheveux chenus,
 Contre le temps et contre toi rebelle,
 Dira en te taçant :
 Que ne pensais-je alors que j'étais belle
 Ce que je vais pensant ?
 Ou bien pourquoi à mon désir pareille
 Ne suis-je maintenant ?
 La beauté semble à la rose vermeille
 Qui meurt incontinent.
 Voilà les vers tragiques, et la plainte
 Qu'au ciel tu enverras,
 Tout aussitôt que ta face dépeinte
 Par le temps tu verras.
 Tu sais combien ardemment je t'adore,
 Indocile à pitié,
 Et tu me fuis et tu ne veux encore
 Te joindre à ta moitié.
 O de Paphos et de Cypre régente,
 Déesse aux noirs sourcis,
 Plutôt encore que le temps sois vengeante
 Mes dédaignés soucis !
 Et du brandon dont les cœurs tu enflames
 Des juments tout autour,
 Brûle-la moi, afin que de ses flammes
 Je me rie à mon tour.

A CHARLES DE PISSELEU

D'où vient cela (PISSELEU), que les hommes
 De leur nature aiment le changement,
 Et qu'on ne voit en ce monde où nous sommes
 Un seul qui n'ait un divers jugement ?

L'un éloigné des foudres de la guerre,
 Veut par les champs son âge consumer
 A bien pétrir les mottes de sa terre,
 Pour de Cérès les présents y semer :

L'autre au contraire, ardent, aime les armes,
 Si qu'en sa peau ne saurait séjourner
 Sans bravement attaquer les alarmes,
 Et tout sanglant au logis retourner,

Qui le Palais de langue mise en vente
 Fait éclater devant un président,
 Et qui, piqué d'avarice suivante,
 Franchit la mer de l'Inde à l'Occident.

L'un de l'amour adore l'inconstance,
 L'autre, plus sain, ne met l'esprit sinon
 Au bien public, aux choses d'importance,
 Cherchant par peine un perdurable nom.

L'un suit la cour et les faveurs ensemble,
 Si que sa tête au ciel semble toucher :
 L'autre les fuit et est mort, ce lui semble,
 S'il voit le roi de son toit approcher.

Le pèlerin à l'ombre se délasse,
 Ou d'un sommeil le travail adoucit,
 Ou réveillé, avec la pleine tasse
 Des jours d'été la longueur accourcit.

Qui devant l'aube accourt triste à la porte
 Du conseiller, et là faisant maint tour
 Le sac au poing, attend que Monsieur sorte
 Pour lui donner humblement le bonjour.

Ici cestuy de la sage Nature
 Les faits divers remâche en y pensant,
 Et cestuy-là, par la linéature
 Des mains prédit le malheur menaçant.

L'un allumant ses vains fourneaux, se fonde
 Dessus la pierre incertaine, et combien
 Que l'invoqué Mercure ne réponde,
 Soufle en deux mois le meilleur de son bien.

L'un grave en bronze, et dans le marbre à force
 Veut le naïf de Nature imiter :
 Des corps errants l'astrologue s'efforce
 Oser par art le chemin limiter.

Mais tels états les piliers de la vie,
 Ne m'ont point plu, et me suis tellement
 Eloigné d'eux, que je n'eus onc envie
 D'abaisser l'œil pour les voir seulement.

L'honneur sans plus du vert laurier m'agrée,
 Par lui je hais le vulgaire odieux
 Voilà pourquoi Euterpe la sacrée
 M'a de mortel fait compagnon des dieux.

La belle m'aime et par ses bois m'amuse,
 Me tient, m'embrasse, et quand je veux sonner,
 De m'accorder ses flûtes ne refuse,
 Ni de m'apprendre à bien les entonner.

Dès mon enfance en l'eau de ses fontaines
 Pour prêtre sien me plongea de sa main,
 Me faisant part du haut honneur d'Athènes
 Et du savoir de l'antique Romain.

A ODET DE COLLIGNY

CARDINAL DE CHASTILLON

Mais d'où vient cela, mon ODET ?
 Si de fortune par la rue
 Quelque courtisan je salue
 Ou de la voix, ou du bonnet.

Ou d'un clin d'œil tant seulement
De la tête, ou d'un autre geste,
Soudain par serment il proteste
Qu'il est à mon commandement :

Soit qu'il me trouve chez le roi,
Soit que j'en sorte, ou qu'il y vienne,
Il met sa main dedans la mienne,
Et jure qu'il est tout à moi :

Mais quand une affaire de soin
Me presse à lui faire requête,
Tout soudain il tourne la tête,
Et devient sourd à mon besoin :

Et si je veux ou l'aborder,
Ou l'accoster en quelque sorte,
Mon courtisan passe une porte,
Et ne daigne me regarder,

Et plus je ne lui suis connu,
Ni mes vers ni ma poésie,
Non plus qu'un étranger d'Asie
Ou quelqu'un d'Afrique venu.

Mais vous, Prélat officieux,
Mon appui, mon ODET, que j'aime
Mille fois plus et que moi-même,
Et que mon cœur, et que mes yeux

Vous ne me faites pas ainsi :
Car si quelque affaire me presse,
Librement à vous je m'adresse,
Et soudain en avez souci.

Vous avez soin de mon honneur,
Et voulez que mon bien prospère,
M'aimant tout ainsi qu'un bon père,
Et non comme un rude seigneur :

Sans me promettre à tous les coups
 Ces monts, ces mers d'or ondoyantes :
 Telles bourdes trop impudantes
 Sont, ODET, indignes de vous.

La raison (Prélat) je l'entends.
 C'est que vous êtes véritable,
 Et non courtisan variable,
 Qui sert aux faveurs et au temps.

DE L'ÉLECTION DE SON SÉPULCRE

Antres, et vous, fontaines,
 De ces roches hautaines
 Qui tombez contre-bas
 D'un glissant pas ;

Et vous, forêts et ondes
 Par ces prés vagabondes,
 Et vous, rives et bois,
 Oyez ma voix.

Quand le ciel et mon heure
 Jugeront que je meure,
 Ravi du beau séjour
 Du commun jour ;

Je défends qu'on ne rompe
 Le marbre, pour la pompe
 De vouloir mon tombeau
 Bâtir plus beau.

Mais bien je veux qu'un arbre,
 M'ombrage en lieu d'un marbre,
 Arbre qui soit couvert
 Toujours de vert.

De moi puisse la terre
 Engendrer un lierre
 M'embrassant en maint tour
 Tout à l'entour :

Et la vigne tortisse
 Mon sépulcre embellisse,
 Faisant de toutes parts
 Une ombre épars !

Là viendront chaque année
 A ma fête ordonnée
 Avecque leurs taureaux
 Les pastoureaux :

Puis ayant fait l'office
 Du dévot sacrifice,
 Parlant à l'île ainsi,
 Diront ceci :

Que tu es renommée
 D'être tombe nommé
 D'un, de qui l'univers
 Chante les vers !

Qui oncques en sa vie
 Ne fut brulé d'envie
 D'acquérir les honneurs
 De grands seigneurs ;

Ni n'enseigna l'usage
 De l'amoureux breuvage,
 Ni l'art des anciens
 Magiciens ;

Mais bien à nos campagnes
 Fit voir les Sœurs compagne
 Foulantes l'herbe aux sons
 De ses chansons.

Car il fit à sa lyre
Si bons accords élire,
Qu'il orna de ses chants
 Nous et nos champs

La douce manne tombe
A jamais sur sa tombe,
Et l'humeur que produit
 En mai la nuit!

Tout à l'entour l'emmure
L'herbe et l'eau qui murmure,
L'un toujours verdoyant,
 L'autre ondoyant.

Et nous, ayant mémoire
De sa fameuse gloire,
Lui ferons comme à Pan
 Honneur à chaque an.

Ainsi dira la troupe,
Versant de mainte coupe
Le sang d'un agnelet
 Avec le lait

Dessus moi, qui à l'heure
Serai par la demeure
Où les heureux esprits
 Ont leur pourpris.

La grêle ni la neige
N'ont tels lieux pour leur siège,
Ni la foudre oncques là
 Ne dévala.

Mais bien constante y dure
L'immortelle verdure,
Et constant en tout temps
 Le beau printemps.

Et Zéphyre y haleine
Les myrtes de la plaine
Qui porte les couleurs
De mille fleurs.

Le soin, qui sollicite
Les rois, ne les incite
Leurs voisins ruiner
Pour dominer ;

Mais comme frères vivent,
Et morts encore suivent
Les métiers qu'ils avaient
Quand ils vivaient.

Là là j'oirrai d'Alcée
La lyre courroucée,
Et Saphon qui sur tous
Sonne plus doux.

Combien ceux qui entendent
Les chansons qu'ils répandent,
Se doivent réjouir
De les ouïr ;

Quand la peine reçue
Du rocher est déçue,
Et quand le vieil Tantal
N'endure mal !

La seule lyre douce
L'ennui des cœurs repousse,
Et va l'esprit flatant
De l'écoutant,

Quand je suis vingt ou trente mois
Sans retourner en Vendomois,
Plein de pensées vagabondes,
Plein d'un remors et d'un souci,
Aux rochers je me plains ainsi,
Aux bois, aux antres et aux ondes :

Rochers, bien que soyez âgés
De trois mil ans, vous ne changez
Jamais ni d'état ni de forme :
Mais toujours ma jeunesse fuit,
Et la vieillesse qui me suit,
De jeune en vicillard me transforme.

Bois, bien que perdiez tous les ans
En hiver vos cheveux mouvants,
L'an d'après qui se renouvelle
Renouvelle aussi votre chef :
Mais le mien ne peut derechef
R'avoit sa perruque nouvelle.

Antres, je me suis vu chez vous
Avoir jadis verts les genoux,
Le corps habile et la main bonne :
Mais ores j'ai le corps plus dur
Et les genoux, que n'est le mur
Qui froidement vous environne.

Ondes, sans fin vous promenez,
Et vous menez et ramenez
Vos flots d'un cours qui ne séjourne
Et moi sans faire long séjour,
Je m'en vais de nuit et de jour,
Au lieu d'où plus on ne retourne.

Si est-ce que je ne voudrois
Avoir été rocher ou bois,
Pour avoir la peau plus épaisse
Et vaincre le temps emplumé :
Car ainsi dur je n'eusse aimé
Toi qui m'as fait vieillir, Maitresse.

Ma douce jouvence est passée,
 Ma première force est cassée,
 J'ai la dent noire et le chef blanc,
 Mes nerfs sont dissouts, et mes veines,
 Tant j'ai le corps froid, ne sont pleines
 Que d'une eau rousse en lieu de sang.

Adieu, ma lyre, adieu, fillettes,
 Jadis mes douces amourettes,
 Adieu, je sens venir ma fin :
 Nul passe temps de ma jeunesse
 Ne m'accompagne en la vieillesse.
 Que le feu, le lit et le vin.

J'ai la tête toute étourdie
 De trop d'ans et de maladie ;
 De tous côtés le soin me mord :
 Et soit que j'aïlle ou que je tarde,
 Toujours après moi je regarde
 Si je verrai venir la Mort :

Qui doit, ce me semble, à toute heure
 Me mener là-bas, où demeure
 Je ne sais quel Pluton, qui tient
 Ouvert à tout venant un antre,
 Où bien facilement on entre,
 Mais d'où jamais on ne revient (1).

Le petit enfant Amour
 Cueillait des fleurs à l'entour
 D'une ruche, où les avettes
 Font leurs petites logettes.

Comme il les allait cueillant,
 Une avette sommeillant
 Dans le fond d'une fleurette
 Lui piqua la main douillette.

(1) Imité d'Anacréon.

Si tôt que piqué se vit :
Ah ! je suis perdu (ce dit) ;
Et s'en-courant vers sa mère
Lui montra sa plaie amère :

Ma mère, voyez ma main,
Ce disait Amour tout plein
De pleurs, voyez quelle enflure
M'a fait une égratignure !

Alors Vénus se sourit,
Et en le baisant le prit,
Puis sa main lui a soufflée
Pour guérir sa plaie enflée.

Qui t'a, dis-moi, faux garçon,
Blessé de telle façon ?
Sont-ce mes Grâces riantes
De leurs aiguilles poignantes ?

Nenny, c'est un serpentéau,
Qui vole au printemps nouveau
Avecque deux ailerettes
Çà et là sur les fleurettes.

Ah ! vraiment je le connois
(Dit Vénus) ; les villageois
De la montagne d'Hymette
Le surnomment Melissette.

Si doncques un animal
Si petit fait tant de mal,
Quand son halcine époiçonne
La main de quelque personne ;

Combien fais-tu de douleur
Auprès de lui, dans le cœur
De celui en qui tu jettes
Tes venimeuses sagettes ?

Dieu vous garde, messagers fidèles
 Du printemps, vites hirondelles,
 Huppés, cocous, rossignolets
 Tourtres (1) et vous oiseaux sauvages,
 Qui de cent sortes de ramages
 Animez les bois verdelets !

Dieu vous gard, belles pâquerettes,
 Belles roses, belles fleurettes,
 Et vous, boutons jadis connus
 Du sang d'Ajax et de Narcisse :
 Et vous, thym, anis et melisse,
 Vous soyez les bien revenus.

Dieu vous gard, troupe diaprée
 De papillons, qui par la prée
 Les douces herbes suçotez :
 Et vous, nouvel essaim d'abeilles
 Qui les fleurs jaunes et vermeilles
 De votre bouche baisotez !

Cent mille fois je resalu
 Votre belle et douce venue :
 O que j'aime cette saison
 Et ce doux caquet des rivages,
 Auprès des vents et des orages
 Qui m'enfermaient en la maison.

A UN AUBÉPIN

Bel aubépin verdissant,
 Fleurissant
 Le long de ce beau rivage,
 Tu es vêtu jusqu'au bas
 Des longs bras
 D'une lambrunche (2) sauvage.

(1) Tourterelles.

(2) Vigne sauvage

Deux camps de rouges fourmis
Se sont mis
En garnison sous ta souche :
Dans les pertuis de ton tronc
Tout du long
Les avettes ont leur couche.

Le chantre rossignolet
Nouvelet,
Courtisant sa bien-aimée,
Pour ses amours alléger,
Vient loger
Tous les ans en ta ramée.

Sur ta cime il fait son nid
Tout uni
De mousse et de fine soie,
Où ses petits éclosent,
Qui seront
De mes mains la douce proie.

Or vis, gentil aubépin,
Vis sans fin,
Vis sans que jamais tonnerre,
Ou la cognée, ou les vents,
Ou les temps
Te puissent ruer par terre.

A REMY BELLEAU

Du grand Turc je n'ai souci
Ni du grand Tartare aussi :
L'or ne maîtrise ma vie :
Aux rois je ne porte envie :
Je n'ai souci que d'aimer
Moi-même et me parfumer
D'odeurs, et qu'une couronne
De fleurs le chef m'environne.

Je suis, mon BELLEAU, celui
 Qui veut vivre aujourd'hui :
 L'homme ne saurait connaître
 Si un lendemain doit être.

Vulcain, en faveur de moi,
 Je te prie, dépêche-toi
 De me tourner une tasse,
 Qui de profondeur surpasse
 Celle du vieillard Nestor :
 Je ne veux qu'elle soit d'or,
 Sans plus fai-la-moi de chêne,
 Ou de lierre, ou de frêne.

Ne m'engrave point dedans
 Ces grands panaches pendants,
 Plastrons, morions, ni armes :
 Qu'ai-je souci des allarmes,
 Des assauts et des combats ?

Aussi ne m'y grave pas
 Ni le soleil ni la lune,
 Ni le jour, ni la nuit brune,
 Ni les astres, ni les Ours ! (1)
 Je n'ai souci de leurs cours,
 Encor moins de leur Charrette,
 D'Orion, ni de Boëte.

Mais peins-moi, je te suppli,
 D'une treille le repli
 Non encore vendangée :
 Peins une vigne chargée
 De grappes et de raisins ;
 Peins-y des fouteurs de vins,
 Le nez et la rouge trogne
 D'un Silène et d'un ivrogne.

Imité de deux odes d'Anacréon réunies en une seule.

(1) Les Ourses, constellations.

Les Muses lièrent un jour
 De chaînes de roses Amour,
 Et pour le garder, le donnèrent
 Aux Grâces et à la Beauté,
 Qui voyant sa déloyauté
 Sur Parnasse l'emprisonnèrent.

Si tôt que Vénus l'entendit,
 Son beau ceston (1) elle vendit
 A Vulcain, pour la délivrance
 De son enfant, et tout soudain,
 Ayant l'argent dedans la main,
 Fit aux Muses la révérence.

Muses, déesses des chansons,
 Quand il faudrait quatre rançons
 Pour mon enfant, je les apporte;
 Délivrez mon fils prisonnier:
 Mais les Muses l'ont fait lier
 D'une chaîne encore plus forte

Courage donc, Amoureux,
 Vous ne serez plus langoureux;
 Amour est au bout de ses ruses;
 Plus n'oserait ce faux garçon
 Vous refuser quelque chanson,
 Puisqu'il est prisonnier des Muses (2).

Plusieurs de leurs corps dénués
 Se sont vus en diverse terre,
 Miraculeusement mués,
 L'un en serpent et l'autre en pierre;

L'un en fleur, l'autre en arbrisseau,
 L'un en loup, l'autre en colombe:
 L'un se vit changer en ruisseau,
 Et l'autre devint hirondelle.

(1) Ceinture

(2) Imité d'Anacréon.

Mais je voudrais être miroir
 Afin que toujours tu me visses :
 Chemise je voudrais me voir,
 Afin que souvent tu me prisses.

Volontiers eau je deviendrais,
 Afin que ton corps je lavasse :
 Etre du parfum je voudrais,
 Afin que je te parfumasse.

Je voudrais être le ruban
 Qui serre ta belle poitrine :
 Je voudrais être le carquan
 Qui orne ta gorge ivoirine.

Je voudrais être tout autour
 Le corail que tes lèvres touche,
 Afin de baiser nuit et jour
 Tes belles lèvres et ta bouche (1).

LOUANGES DE LA ROSE

Versons ces roses en ce vin,
 En ce bon vin versons ces roses,
 Et buvons l'un et l'autre afin
 Qu'au cœur nos tristesses encloses
 Prennent, en buvant, quelque fin.

La belle rose du printemps,
 AUBERT, admoneste les hommes
 Passer joyeusement le temps,
 Et, pendant que jeunes nous sommes,
 Ebattre la fleur de nos ans.

(1) Imité d'Anacréon.

Tout ainsi quelle défleurit
Fanée en une matinée,
Ainsi notre âge se flétrit,
Las ! et en moins d'une journée
Le printemps d'un homme périt.

Ne vis-tu pas hier BRINON
Parlant et faisant bonne chère
Qui, las ! aujourd'hui n'est sinon
Qu'un peu de poudre en une bière,
Qui de lui n'a rien que le nom ?

Nul ne dérobe son trépas ;
Charon serre tout en sa nasse ;
Rois et pauvres tombent là bas :
Mais cependant le temps se passe,
Rose, et je ne te chante pas.

La rose est l'honneur d'un pourpris,
La rose est des fleurs la plus belle,
Et dessus toutes a le prix :
C'est pour cela que je l'appelle
La violette de Cypris.

La rose est le bouquet d'Amour,
La rose est le jeu des Charites ;
La rose blanchit tout autour
Au matin de perles petites,
Qu'elle emprunte du point du jour.

La rose est le parfum des dieux,
La rose est l'honneur des pucelles,
Qui leur sein beaucoup aiment mieux
Enrichir de roses nouvelles,
Que d'un or tant soit précieux.

Est-il rien sans elle de beau ?
La rose embellit toutes choses :

Vénus de roses a la peau,
 Et l'Aurore a les doigts de roses,
 Et le front le Soleil nouveau.

Les Nymphes de rose ont le sein,
 Les coudes, les flancs et les hanches :
 Hébé de roses a la main,
 Et les Charites, tant soient blanches,
 Ont le front de roses tout plein.

Que le mien en soit couronné,
 Ce m'est un laurier de victoire :
 Sus, Appelon le deux-fois-né,
 Le bon Père, et le faisons boire,
 De cent roses environné.

Bacchus, épris de la beauté
 Des roses aux feuilles vermeilles,
 Sans elle n'a jamais été,
 Quand en chemise sous les treilles
 Il boit au plus chaud de l'été.

Si tôt que tu sens arriver
 La froide saison de l'hiver,
 En octobre, douce hirondelle
 Tu t'envoles bien loin d'ici ;
 Puis quand l'hiver est adouci,
 Tu retournes toute nouvelle.

Mais amour, oiseau comme toi,
 Ne s'enfuit jamais de chez moi :
 Toujours mon hôte je le trouve :
 Il se niche en mon cœur toujours,
 Et pond mille petite Amours,
 Qu'au fond de ma poitrine il couve.

L'un a des ailerons au flanc,
 L'autre de duvet est tout blanc,
 Et l'autre dans le nid s'essore :
 L'un de la coque à demi sort,
 Et l'autre en becquette le bord,
 Et l'autre est dans la glaire encore.

J'entends, soit de jour, soit de nuit,
 De ces petits Amours le bruit,
 Béans pour avoir la bechée,
 Qui sont nourris par les plus grands,
 Et grands devenus tous les ans
 Font une nouvelle nichée.

Quel remède aurai-je BRINON,
 Encontre tant d'Amours, sinon
 (Puisque d'eux je me désespère)
 Pour soudain guérir ma langueur,
 D'une dague m'ouvrant le cœur,
 Tuer les petits et la mère ? (1)

La belle Vénus un jour
 M'amena son fils Amour ;
 Et l'amenant me vint dire :
 Ecoute, mon cher RONSARD,
 Enseigne à mon enfant l'art
 De bien jouer de la lyre.

Incontinent je le pris,
 Et soigneux je lui appris
 Comme Mercure eut la peine
 De premier la façonner,
 Et de premier en sonner
 Dessus le mont de Cyllène :

(1) Imité d'Anacréon.

Comme Minerve inventa
 Le hautbois, qu'elle jeta
 Dedans l'eau toute marrie :
 Comme Pan le chalumeau,
 Qu'il pertuisa du roseau
 Formé du corps de s'amie.

Ainsi, pauvre que j'étais,
 Tout mon art je recordais
 A cet enfant pour l'apprendre :
 Mais lui, comme un faux garçon,
 Se moquait de ma chanson,
 Et ne la voulait entendre.

Pauvre sot, ce me dit-il,
 Tu te penses bien subtil !
 Mais tu as la tête folle
 D'oser t'égalier à moi,
 Qui jeune en sais plus que toi,
 Et que ceux de ton école.

Et alors il me sourit,
 Et en me flattant m'apprit
 Tous les œuvres de sa mère,
 Et comme, pour trop aimer,
 Il avait fait transformer
 En cent figures son père.

Il me dit tous ses attrait,
 Tous ses jeux, et de quels trait
 Il blesse les fantaisies
 Et des hommes et des dieux,
 Tous ses tourments gracieux,
 Et toutes ses jalousies.

Et en me les disant alors
 J'oubliai tous les accords
 De ma lyre dédaignée,
 Pour retenir en leur lieu
 L'autre chanson que ce dieu
 M'avait par cœur enseignée (1).

(1) Imité de Bion

ODELETTE

Cependant que ce beau mois dure,
 Mignonne, allons sur la verdure,
 Ne laissons perdre en vain le temps,
 L'âge glissant qui ne s'arrête,
 Mêlant le poil de notre tête,
 S'enfuit ainsi que le printemps.

Donc cependant que notre vie
 Et le temps d'aimer nous convie,
 Aimons, moissonnons nos désirs,
 Passons l'amour de veine en veine :
 Incontinent la mort prochaine
 Viendra dérober nos plaisirs.

LIVRET DE FOLATRIES

FOLATRIE

Une jeune pucelette,
 Pucelette grasselette,
 Qu'éperdument j'aime mieux
 Que mon cœur et que mes yeux,
 A la moitié de ma vie
 Eperdument asservie
 De son grasset embonpoint ;
 Mais fâché je ne suis point
 D'être serf pour l'amour d'elle,
 Pour l'embonpoint de la belle
 Qu'éperdument j'aime mieux
 Que mon cœur, et que mes yeux.

Las ! une autre pucelette,
 Pucelette maigrelette,
 Qu'éperdument j'aime mieux
 Que mon cœur, et que mes yeux,
 Eperdument a ravie

L'autre moitié de ma vie
 De son maigret enbonpoint ;
 Mais fâché je ne suis point
 D'être serf pour l'amour d'elle,
 Pour la maigreur de la belle,
 Qu'éperdument j'aime mieux
 Que mon cœur et que mes yeux.

Autant me plaît la grassette
 Comme me plaît la maigrette,
 Et l'une, à son tour, autant
 Que l'autre me rend content.
 Je puisse mourir, grassette,
 Je puisse mourir, maigrette,
 Si je ne vous aime mieux,
 Toutes deux, que mes deux yeux,
 Et qu'une jeune pucelle
 N'aime un nid de tourterelle,
 Ou son petit chien mignon,
 Du passereau compagnon,

Qui, ores l'un en grondant,
 Ou en tirant, ou mordant,
 La basquine (1) de la belle,
 Et or' l'autre de son aile
 Voletant dedans son sein,
 Ou pepian sur sa main,
 Lui font mille singeries,
 Mille douces fâcheries,
 L'un derrière, l'autre devant,
 Lors que penchée en avant
 D'estomac, et de visage,
 Diligente son ouvrage :

Pour aller se reposer
 Ou pour aller arroser
 (Sous la brunette vèprée

(1) Sorte de jupe.

Au plus secret d'une prée
 Quelque beau bouton rosin,
 Près d'un ruisselet voisin,
 Que soigneuse elle baignote
 D'une ondelette mignote,
 Pour en faire un chapelet
 A son beau chef crèpelet (1).
 Et si je ments, grasselette,
 Et si je ments maigrelette,
 Si je ments, Amour archer
 Dans mon cœur puisse cacher
 Ses flèches d'or barbelées,
 Et dans vous les plombelées,
 Si je ne vous aime mieux
 Toutes deux, que mes deux yeux.

Bien est-il vrai, grasselette,
 Bien est-il vrai, maigrelette,
 Que l'appât trop douxereux
 De l'hameçon amoureux
 Dont vous ne savez attraire,
 Est l'un à l'autre contraire.
 L'une, d'un sein grasselet,
 Et d'un bel œil brunelet,
 Dans ses beautés tient ma vie
 Eperdument asservie.
 Or, lui tâtonnant le flanc,

Or, le bel ivoire blanc
 De sa cuisse rondelette,
 Or sa grosse motelette,
 Où les deux troupeaux ailés
 Des frères en carquelés
 Dix mille flèches décochent

Aux muguets qui s'en approchent.
 Mais par dessus tout me point

(1) Frisé, ondulé.

Un regard interrompé,
 Une voix interrompue,
 Une posture interrompue
 Et tout interrompé l'un par l'autre,
 Et l'un interrompé l'autre,
 Comme si ces trois beaux traits d'union,
 Et d'un air en lui de son air,
 Plus qu'un air tout seul
 Eussent interrompu elle à
 Et se soit quelle l'autre,
 Et se soit quelle l'autre,
 Qui fait que je l'ai vu si souvent
 Que mon cœur et que mon cœur.

L'autre regard interrompé
 A son cœur qui se lève ;
 Elle a les yeux interrompés ;
 Et les autres interrompés ;
 Son cœur, se lève, se lève
 N'est pas le cœur de l'autre
 Comme à l'autre, et si l'autre
 Et tout se lève l'autre ;
 Le regard de se lève
 N'a l'autre et l'autre,
 Et son cœur n'est pas
 Et l'autre et si l'autre ;
 Et tout que quand je le vois,
 Et tout se lève d'un air,
 L'autre qui l'autre l'autre
 Qui se lève les deux air.

Mais en lui de l'autre l'autre ;
 Elle en a l'autre de plus l'autre,
 Et tout qui tout mon cœur,
 Et qui l'autre tout l'autre ;
 Tout se lève l'autre ;
 Une l'autre interrompue,
 Et tout l'autre de son cœur,
 Et tout l'autre l'autre.

Quand on dit que nous sommes
 La douceur d'une innocente,
 Belle ainsi qu'elle est devenue
 Et que son jeu de jeunesse
 On s'achète par amour ;
 Belle ainsi que son visage
 Par les traits de Cupidon,
 Par son nez, par son menton,
 Si j'en suis une autre qu'elle
 Belle ainsi que si j'étais elle
 La bouche, quand on a vu
 Voir nos deux yeux si beaux,
 Et qu'on s'en soit aperçu
 Que nous je devrais être ?
 Et si je suis si innocente
 Pourquoi nous elle se vante
 Qu'une innocente se donne
 À toi, qui j'en suis si sûre,
 Que non sans en que non point,
 Jamais lui je ne m'en ferois
 Pour en la servir à l'aise,
 Car quand je suis au point
 De donner plaisir point,
 Elle le fait je suis si sûre
 Qui n'a rien de nous elle,
 Et si on veut profiter en point
 De nous l'air d'un point,
 Elle qu'elle se donne
 À nous à la première,
 Pour s'en être si sûre (1) d'être
 Avant d'en d'être si sûre
 De point d'une si sûre,
 Car nous n'estelle si sûre,
 Sans qu'elle s'en soit aperçu,
 On se ferois d'en si sûre

(1) Non point.

(2) Point.

Mais d'où vient cela, grassette,
 Mais d'où vient cela, maigrette,
 Que depuis deux ou trois mois
 Je n'embrassais qu'une fois
 (Encor' ce fut à l'embrée
 Et d'une joie troublée)
 Votre estomac grasselet
 Et votre sein maigrelet ?

A' vous (1) peur d'être nommées
 Pucelles mal renommées ?
 A' vous peur qu'un blasonneur
 Caquette de votre honneur ?
 Et qu'il dise : Ces deux belles
 Qui font le jour les rebelles,
 Toute nuit d'un bras mignon
 Echauffent un compagnon,
 Qui les paye en chansonnettes,
 En rimes et en sornettes ?
 Las ! mignardes, je sais bien
 Qui vous empêche, et combien
 Le tyran de ce village
 Vous souille de son langage,
 Médisant de votre nom
 Qui plus que le sien est bon.

Ah ! à grand tort, grasselette,
 Ah ! à grand tort, maigrelette,
 Ah ! à grand tort cet ennui
 Me procède de celui
 Qui me dut servir de père,
 De Sœur, de Frère et de Mère.

Mais lui, voyant que je suis
 Votre cœur, et que je puis

(1) Pour : *Avez-vous* .

Davantage entre les dames,
Il farcit vos noms de blâmes,
D'un médire trop amer.
Pour vous engarder d'aimer
Celui qui vous aime mieux,
Que son cœur, et que ses yeux.

Bien, bien, laissez-le médire,
Dût-il tout vif crever d'ire,
Et forcené se manger,
Il ne saurait étranger
L'amitié que je vous porte,
Tant elle est constante et forte.

Ni le temps ni son effort,
Ni violence de mort,
Ni les mutines injures,
Ni les médisan's parjures,
Ni les outrageux brocars
De vos voisins babillards,
Ni la trop soigneuse garde
D'une cousine bavarde,
Ni le soupçon des passants,
Ni les maris menaçants,
Ni les audaces des frères,
Ni les pr chements des mères,
Ni les oncles sourcilleux,
Ni les dangers périlleux,
Qui l'amcur peuvent défaire,
N'auront puissance de faire
Que toujours je n'aime mieux
Que mon cœur et que mes yeux
L'une et l'autre pucelette,
Grasselette et maigrelette.

FOLATRIE III

Et cependant que la jeunesse
 D'une trémoussante souplesse
 Et de maniments frétille
 Agitait les rognons paillards
 De Catin, à gauche et à droite :
 Jamais ni à Clerc ni à Prêtre,
 Moine, Chanoine ou Cordelier,
 N'a refusé son atelier.

Car le métier de l'un sur l'autre
 Ou l'un dessus l'autre se vautre,
 Lui plaisait tant, qu'en remuant,
 En haletant, et en suant,
 Tel bouc sortait de ses aisselles,
 Et tel parfum de ses mamelles,
 Qu'un mont Liban ensafrané
 En eût été bien embrené.

Cette Catin, en sa jeunesse,
 Fut si naïve de simplesse,
 Qu'autant le pauvre lui plaisait
 Comme le riche, et ne faisait
 Le soubresaut pour l'avarice,
 Mais ell'disait que c'était vice
 De prendre chaîne ou diamant
 De pauvre et de riche amant,
 Pourvu qu'il servit bien en chambre
 Et qu'il eût plus d'un pied de membre ;

Autant le beau comme le laid,
 Et le maître que le valet,
 Etaient reçus de la doucette
 A la lutte de la fossette,
 Et si bien les ressecouait
 Les repoussait et remouvait
 De mainte paillarde venue,
 Qu'après, la fièvre continue
 Ne faillait point de les saisir

Pour payment d'avoir fait plaisir
 A Catin, non jamais soulée,
 De tuer, pour être foulée,
 Et qui de tourdions (1) a mis
 Au tombeau ses plus grands amis.

Mais quoi ! Il n'est rien que l'année
 Ne change en une matinée ;
 Catin, qui le brelan tenait
 Au premier joueur qui venait,
 Or, se voyant décolorée
 Comme une image dédorée,
 Se voyant dehors et dedans,
 Chancreuses et noires les dents,
 Se voyant rider la mamelle
 Comme un Escouillé de Cybèle (2),
 Se voyant grisons les cheveux,
 L'œil chassieux, le nez morveux,
 Et par ses deux conduits, soufflante
 A bas une haleine puante,
 Elle changea de volonté,
 Et son premier train effronté
 Par ne sais quelle frénésie
 A couvert d'une hypocrisie.

Maintenant dès le plus matin,
 Le Sacristain ouvre à Catin
 Le petit guichet de l'église ;
 Et pour mieux voiler sa feintise,
 Dedans un coin va marmotant.
 Rebarbotant, rebigotant
 Jusqu'au soir où le curé sonne
 Le couvre-feu, puis cette bonne
 Bonne putain, va pas à pas,
 Pieusement, le nez tout bas,
 Triste, pensive et solitaire,
 Entre les croix du Cimetière.

(1) Contorsions.

(2) Les *Corybantes*, prêtres du Culte de Cybèle se mutilaient.

Et là, se vautrant sur les corps,
 Appelle les ombres des morts ;
 Ores se levant toute droite,
 Ores sur une fosse étroite,
 Se tapissant comme un fouyn (1)
 Contrefait quelque mitouin (2),
 D'un drap mortuaire voilée
 Tant qu'elle, et la nuit étoilée
 Ayant fait peur au plus hardi,
 Qui, passant là le mercredi,
 Vient de la Chartre ou de la foire
 De l'Avardin ou de Montoire.

Catin a mille inventions,
 De mille bigotations.
 Quand la terre est la plus éprise
 De froidure, elle, en sa chemise,
 Masquant son nez de toile blanche,
 D'un gros cailloux se bat la hanche,
 L'estomac, les yeux et le front,
 Ainsi comme l'on dit que font
 Ceux qui sont maris de leurs mères,
 Ou ceux qui meurent leurs pères,
 Expiant l'horrible forfait
 Qu'innocemment ils avaient fait.

Et toutefois cette insensée,
 Ayant banni de sa pensée
 Le souvenir d'avoir été
 L'exemple de méchanceté,
 Ose bien prêcher ma pucelle,
 Pour la convertir ainsi qu'elle
 A mille bigotations,
 Dont elle a mille inventions.

Et quoi (dit-elle), ma mignonne ?
 Ce n'est pas une chose bonne

(1) Le sens en dépit de la rime, veut : *fouine*.

(2) Hypocrite, flatteur.

D'aimer ainsi les jouvenceaux ;
 Amour est un gouffre de maux,
 Amour affole le plus sage,
 Amour n'est sinon qu'une rage,
 Amour aveugle les raisons,
 Amour renverse les maisons,
 Amour honnit la renommée,
 Amour n'est rien qu'une fumée
 Qui par l'air en vent se répand.
 Toujours d'aimer on se repent.

Fuyez les banquets et les danses,
 Les chaînes d'or, les grandes bombances,
 Les bagues et les grands atours !
 Pour avoir suivi les amours
 Les saints n'ont pas sauvé leur âme.
 Ainsi Catin, la bonne dame
 (Maintenant miroir de tout bien),
 Prêcha dernièrement si bien,
 La jeune raison de ma mie,
 Qu'en bigote l'a convertie.
 Si qu'or', quand baiser, je la veux,
 Elle me tire les cheveux :
 Si je veux tâter sa cuissette,
 Ou fesser sa fesse grossette,
 Ou si je mets la main dedans
 Ses tétins, elle, à coups de dents,
 Me déchire tout le visage
 Comme un singe ému contre un page.

Puis elle me dit en courroux :
 Si autrefois avec vous
 M'abandonnant, j'ai fait la folle,
 Je ne veux plus que l'on m'acolle ;
 Pource otez votre main d'à bas,
 Catin m'a dit qu'il ne faut pas
 Que charnellement on me touche.
 Holà ! ma Cousine, il me couche,
 Ha, ha ! laissez, laissez, laissez,

Bran ! pour néant vous me pressez,
 Bran ! j'aimerais mieux être morte,
 Que vous m'eussiez de telle sorte ;
 Otez-vous doncques aussi bien
 Merci dieu ! vous ne gagnez rien,
 Ma cuisse en biais accoustrée
 Vous défendra toujours l'entrée
 Et plus les bras vous m'entorsez,
 Et plus en vain vous efforcez.

Ainsi depuis une semaine,
 La longue roideur de ma veine,
 Pour néant rouge et bien en point,
 Bat ma chemise et mon pourpoint.
 Qu'à cent diables soit la prêtresse
 Qui a bigotté ma maîtresse.

Sus donc ! pour venger mon émoi,
 Sus, iambes, secourez-moi,
 Venez, iambes, sur la tête
 De ce luitton, de cette bête,
 Qui ores (1) femme n'étant plus,
 Mais ombre d'un tombeau reclus,
 Misérablement porte envie
 Aux doux passe temps de ma vie
 Qui Dieu me faisaient devenir.
 Et si ne veut se souvenir,
 Qu'en cependant que la jeunesse,
 D'une trémoussante souplesse
 Et de maniments frétillants,
 Agitait ses rognons paillards,
 Ores à gauche, ores à droite,
 Jamais ni à Clerc ni à Prêtre,
 Moine, Chanoine ou Cordelier,
 N'a refusé son atelier.

(1) Maintenant.

FOLATRIE VI

Jaquet aime autant sa Robine
 Qu'une pucelle sa poupine ;
 Robine aime autant son Jaquet
 Qu'un amoureux fait son bouquet.
 O amourettes doucelettes,
 O doucelettes amourettes,
 O couple d'amis bien heureux,
 Ensemble aimez et amoureux !
 O Robine bien fortunée
 De s'être au bon Jaquet donnée !
 O bon Jaquet bien fortuné
 De s'être à Rodine donné !
 Que ni les cottes violettes
 Les rubans, ni les ceinturettes,
 Les brasselets, les chaperons,
 Les devantaux, les mancherons,
 N'ont eu la puissance d'époindre
 Pour maq'reaux ensemble les joindre.
 Mais les rivages babillards,
 L'oisiveté des prés mignards,
 Les fontaines argentelettes
 Qui attrainent leurs ondelettes
 Par un petit trac moussulet
 Du creux d'un antre verdelet,
 Les grand's forêts renouvelées,
 Le solitaire des vallées
 Closes d'effroi tout à l'entour,
 Furent cause de telle amour.

En la saison que l'hiver dure,
 Tous deux pour tromper la froidure
 Au pied d'un chêne mi-mangé
 De main tremblante ont arrangé
 Des chenevotes (1), des fougères,
 Des feuilles de tremble légères,

(1) Brin de chanvre.

Des buchettes et des brochars,
 Et soufflant le feu des deux parts,
 Chauffaient à fesse accroupies
 Le clair dégoût de leurs roupies.

Après qu'ils furent un petit
 Désengourdis, un appétit
 Se vint ruer dans la poitrine
 Et de Jaquet et de Robine.
 Robine tira de son sein
 Un gros quignon beurré de pain,
 Qu'elle avait fait de pure aveine,
 Pour tout le long de la semaine ;
 Et le trempant au jus des eaux
 Et dans le brouet des poureaux,
 De l'autre côté reculée
 Mangeant à part son éculée.

D'autre côté Jaquet, épris
 D'une faim merveilleuse a pris
 Du ventre de sa panetière
 Une galette tout entière,
 Cuite sur les charbons du four,
 Et blanche de sel tout autour,
 Que Guillemine, sa marraine,
 Lui avait donné pour étrenne.
 Comme il repaissait, il a veu,
 Guignant par le travers du feu,
 De sa Robine recoursée (1)
 La grosse motte retroussée,
 Et son petit cas barbelu
 D'un or jaunement crépelu,
 Dont le fond semblait une rose
 Non encor' à demi déclose.

Robine aussi, d'une autre part,
 De Jaquet guignait le tribart,

(1) Retroussée.

Qui lui pendait entre les jambes,
 Plus rouge que les rouges flambes
 Qu'elle attisait soigneusement.
 Après avoir vu longuement
 Ce membre gros et renfrogné,
 Robine ne l'a dédaigné,
 Mais en levant un peu la tête,
 A Jaquet fit cette requête :

Jaquet (dit-elle') que j'aime mieux
 Et que mon cœur, et que mes yeux,
 Si tu n'aimes mieux ta galette
 Que ta mignarde Robinette,
 Je te prie, Jaquet, jauche-moi
 Et mets le grand pau (1) que je vois
 Dedans le rond de ma fossette.

Hélas ! (dit Jaquet), ma doucette,
 Si plus cher ne t'est ton grignon (2)
 Que moi, Jaquinot, ton mignon,
 Approche-toi, mignardelette,
 Doucellette, paillardette,
 Mon pain, ma faim, mon appétit,
 Pour mieux te chouser un petit.

A peine eut dit qu'elle s'approche,
 Et le bon Jaquet, qui l'embroche,
 Fit trépigner tous les Sylvains
 Du dru maniment de ses reins.
 Les boucs barbus qui l'aguêtèrent,
 Paillards, sur les chèvres montèrent
 Et ce Jaquet contr'aguignant,
 Allaient à l'envi trépignant.

O bien heureuses amourettes,
 O amourettes doucelettes,

(1) *Pau*, pieu.

(2) *Grignon*, sorte de ragoût expression populaire.

O couple d'amants bien heureux,
 Ensemble aimez et amoureux !
 O Robine bien fortunée
 De s'être au bon Jaquet donnée !
 O bon Jaquet bien fortuné
 De s'être à Robine donné !
 O doucelettes amourettes,
 O amourettes doucelettes !

SONNETS (1)

I

Lance au bout d'or, qui sais et poindre et oindre,
 De qui jamais la roideur ne défaut,
 Quand en champs clos, bras à bras, il me faut
 Toutes les nuits au doux combat me joindre ;

Lance vraiment qui ne fus jamais moindre
 A ton dernier qu'à ton premier assaut,
 De qui le bout bravement dressé haut
 Est toujours prêt de choquer et de poindre !

Sans toi le Monde un Chaos se ferait,
 Nature manque inhabile serait,
 Sans tes combats d'accomplir ses offices.

Donc, si tu es l'instrument de bonheur
 Par qui l'on vit, combien à ton honneur
 Doit-on de vœux, combien de sacrifices ?

(1) Ces deux sonnets n'ont jamais été reproduits dans les œuvres de Ronsard, et on les chercherait en vain dans ses éditions posthumes. Nous les empruntons au *Livret de Folatrics*, réimprimé par M. Ad. Van Bever. *Mercur*, 1907.

II

L. M. F.

Je te salue, ô vermeillette fente
 Qui vivement entre ces flancs reluis ;
 Je te salue, ô bienheureux pertuis
 Qui rends ma vie heureusement contente.

C'est toi qui fais que plus ne me tourmente
 L'archer volant qui causait mes ennuis.
 T'ayant tenu seulement quatre nuits
 Je sens sa force en moi déjà plus lente.

O petit trou, trou mignard, trou velu
 D'un poil folet mollement crépelu,
 Qui, à ton gré, dompte les plus rebelles.

Tous verts galants devraient pour t'honorer
 A beaux genoux te venir adorer
 Tenant au poing leurs flambantes chandelles.

ODES BACHIQUES & SATYRIQUES

A JACQUES PELETIER DU MANS

DES BEAUTÉS QU'IL VOUDRAIT EN SA MIE

Quand je serai si heureux de choisir
 Ma'tresse selon mon désir,
 Sais-tu quelle je la prendrai
 Et à qui sujet me rendrai,
 Pour la servir, constant, à son plaisir ?

L'âge non mûr, mais verdelet encore,
 C'est l'âge seul qui me dévore
 Le cœur, d'impatience atteint,
 Noir je veux l'œil et brun le teint,
 Bien que l'œil vert toute la France adore.

J'aime la bouche imitante la rose
 Au lent soleil de mai décroise ;
 Un petit tétin nouvelet
 Qui se fait déjà rondelet,
 Et sur l'ivoire élevé se repose ;

La taille droite à la beauté pareille,
 Et dessous la coiffe une oreille
 Qui toute se montre dehors ;
 En cent façons les cheveux tors ;
 La joue égale à l'Aurore vermeille ;

L'estomac plein ; la jambe de bon tour,
 Pleine de chair tout à l'entour,
 Que volontiers on tâterait
 Un sein qui, les dieux tenterait
 Le flanc haussé, la cuisse faite au tour ;

La dent d'ivoire, odorante l'haleine,
 A qui s'égaleraient à peine
 Les doux parfums de la Sabée,
 Ou toute l'odeur dérobée
 Que l'Arabie heureusement amène ;

L'esprit naïf, et naïve la grâce ;
 La main lascive, ou qu'elle embrasse
 L'ami en son giron couché,
 Ou que son luth en soit touché,
 Et une voix qui même son luth passe ;

Le pied petit, la main languette et belle,
 Douptant tout cœur dur et rebelle,
 En un ris qui, en découvrant
 Maint diamant, allat ouvrant
 Le beau séjour d'une grâce nouvelle ;

Qu'elle sut par cœur tout cela qu'a chanté
 Pétrarque, en amour tant vanté,
 Ou la rose si bien décrite,
 Et contre les femmes dépité,
 Par qui je fus, dès enfance, enchanté.

Quant au maintien, inconstant et volage
Folâtre et digne de tel âge,
Le regard errant çà et là ;
Un naturel avec cela
Qui plus que l'art misérable soulage,

Je ne voudrai avoir en ma puissance
A tous coups d'elle jouissance ;
Souvent le nier un petit
En amour donne l'appétit,
Et fait durer la longue obéissance.

D'elle le temps ne pourrait m'étranger,
N'autre amour, ni l'or étranger,
Ni à tout le bien qui arrive
De l'Orient à notre rive
Je ne voudrai ma Brunette changer,

Lorsque sa bouche à me baiser tendrait,
Ou qu'approcher ne la voudrait
Feignant la cruelle fâchée,
Ou, quand en quelque coin cachée,
Sans l'aviser prendre au col me viendrait.

DES BAISERS

Baiser fils de deux lèvres closes
Filles de deux boutons de roses,
Qui serrent et ouvrent le ris
Qui déride les plus marris ;

Baiser ambroisin, que j'adore
Comme ma vie, et dont encore
Je sens en ma bouche, souvent,
Plus d'un jour après le doux vent ;

Baiser qui fais que l'amant meure
 Puis qu'il revive tout à l'heure,
 Resoufflant l'âme qui pendait
 Aux lèvres où ell' t'attendait ;

Et vous, bouche de sucre pleine
 Qui m'engendrez de votre haleine
 Un pré de fleurs, en chaque part
 Où votre douce humeur s'épart ;

Et vous, mes petites montagnes,
 Je parle à vous, lèvres comp gnes,
 Dont le Coral naïf et franc
 Cache deux rangs d'ivoire blanc,

Je vous supplie, n'avez envie
 D'être homicide, de ma vie
 Sans vous baiser vivre ne puis,
 Et vous baisant, vivant je suis.

LES DONS DE JAQUET A ISABEAU

Sitôt, ma doucette Isabeau
 Que l'aube, à ta couleur semblable,
 Aura chassé dehors l'étable
 Parmi les champs notre troupeau,

Au marché porter il me faut,
 Ma mère Jeanne m'y envoie,
 Notre grand cochon et notre oie
 Qui le matin criait si haut.

Tu veux que j'achète pour toi
 Une ceinture verdelette
 Et une bague joliette,
 Pour en orner ton petit doigt.

Tu veux l'épingler (1) de velours,
 Et une bourse toute telle
 Qu'à Toinon, la sœur de Michelle,
 Qui vient aux champs avec nous.

Bien ; à mon retour du marché
 Tu les auras, pourvu bergère,
 Qu'au premier somme de ta mère,
 Quand le m'tin (2) sera couché,

(Si l'amour de Jaquet tu sens
 T'ardre les moelles tendrettes)
 Seule derrière ces coudrettes
 Tu viennes quérir mes présents.

LE BOCAGE ROYAL

AU ROI HENRI III

A vous, race de rois, prince de tant de princes,
 Qui tenez dessous vous deux si grandes provinces,
 Qui par toute l'Europe éclairez tout ainsi
 Qu'un beau soleil d'été de flammes éclaire,
 Que l'étranger admire et le sujet honore,
 Et dont la majesté notre siècle redore ;
 A vous qui avez tout, je ne saurais donner
 Présent, tant soit-il grand, qui vous puisse étrenner,
 La terre est presque vôtre, et dans le ciel vous mettre,
 Je ne suis pas un dieu, je ne puis le promettre,
 C'est affaire au flatteur : je vous puis mon métier
 Promettre seulement, de l'encre et du papier.
 Je ne suis courtisan ni vendeur de fumées,
 Je n'ai d'ambition les veines allumées,
 Je ne saurais mentir, je ne puis embrasser
 Genoux, ni baiser mains, ni suivre, ni presser,
 Adorer, bonneter, je suis trop fantastique :
 Mon humeur d'écolier, ma liberté rustique

(1) Pour épinglier de velours.

(2) Chien

Me devrait excuser, si la simplicité
 Trouvait aujourd'hui place entre la vanité.
 C'est à vous, mon grand prince, à supporter ma faut
 Et me louer d'avoir l'âme superbe et haute,
 Et l'esprit non servil, comme ayant de HENRI
 Votre père et de vous trente ans été nourri.

Un gentil chevalier qui aime de nature
 A nourrir des haras, s'il trouve d'aventure
 Un coursier généreux, qui courant des premiers
 Couronne son seigneur de palme et de lauriers,
 Et, couvert de sueur, d'écume et de poussière,
 Rapporte à la maison le prix de la carrière ;
 Quand ses membres sont froids, débiles et perclus,
 Que vieillesse l'assaut, que vieil il ne court plus,
 N'ayant rien du passé que la montre honorable,
 Son bon maître le loge au plus haut de l'étable,
 Lui donne avoine et foin, soigneux de le panser,
 Et d'avoir bien servi le fait récompenser,
 L'appelle par son nom, et, si quelqu'un arrive,
 Dit : « Voyez ce cheval qui d'haleine pousse
 Et d'ahan maintenant bat ses flancs à l'entour.
 J'étais monté dessus au camp de Montcontour,
 Je l'avais à Jarnac ; mais tout enfin se change ».
 Et lors le vieil coursier qui entend sa louange,
 Hennissant et frappant la terre, se sourit,
 Et bénit son seigneur qui si bien le nourrit.
 Vous aurez envers moi (s'il vous plaît) tel courage,
 Sinon à vous le blâme, et à moi le dommage.

.....

A JEAN GALLAND

PRINCIPAL DU COLLÈGE DE BONCOURT

Mon GALLAND, tous les arts appris dès la jeunesse
 Servent à l'artisan jusques à la vieillesse,
 Et jamais le métier en qui l'homme est expert,
 Abandonnant l'ouvrier, par l'âge ne se perd,

Bien que le philosophe ait la tête chenue,
 Son esprit toutefois se pousse outre la nue :
 Plus le corps est pesant, plus il est vif et prompt,
 Et forçant sa prison s'envole contre-mont.
 L'orateur qui le peuple attire par l'oreille,
 Celui qui, disputant, la vérité réveille,
 Et le vieux médecin, plus il court en avant,
 Plus il a de pratique, et plus devient savant.

Mais ce bonheur n'est propre à notre poésie,
 Qui ne se voit jamais d'une fureur saisie
 Qu'au temps de la jeunesse, et n'a point de vigueur
 Si le sang jeune et chaud n'écume dans le cœur,
 Sang qui en bouillonnant agite la pensée
 Par diverses fureurs brusquement élançée,
 Et pousse notre esprit ore bas, ore haut,
 Comme le sang de l'homme est généreux et chaut,
 Et selon son ardeur nous trouvant d'aventure
 Au métier d'Apollon préparés de nature.

Comme on voit en septembre aux tonneaux angevins
 Bouillir en écumant la jeunesse des vins,
 Qui chaude en son berceau 1) à toute force gronde,
 Et voudrait tout d'un coup sortir hors de sa bonde,
 Ardente, impatiente et n'a point de repos
 De s'enfler, d'écumer, de jaillir à gros flots,
 Tant que le froid hiver lui ait dompté sa force,
 Rembarrant sa puissance es prisons d'une écorce :
 Ainsi la poésie en la jeune saison
 Bouillonne dans nos cœurs ; qui n'a soin de raison,
 Serve de l'appétit, et brusquement anime
 D'un poète gaillard la fureur magnanime :
 Il devient amoureux, il suit les grands seigneurs,
 Il aime les faveurs, il cherche les honneurs,
 Et plein de passions ni l'esprit ne repose
 Que de nuit et de jour ardent il ne compose ;
 Soupçonneux, furieux, superbe et dédaigneux ;

(1) Les anciens appelaient le poinçon où on mettait le nouveau vin le berceau de Bacchus (*Note de Ronsard, 1560.*)

Et de lui seulement curieux et soigneux,
 Se feignant quelque dieu : tant la rage félonne
 De son jeune désir son courage aiguillonne.

Mais quand trente-cinq ans ou quarante ont tiédi,
 Ou plutôt refroidi le sang acouardi,
 Et que les cheveux blancs des catharres apportent,
 Et que les genoux froids leurs bâtimens ne portent,
 Et que le front se ride en diverses façons ;
 Lors la Muse s'enfuit et nos belles chansons.
 Pégase tarit, et n'y a plus de trace
 Qui nous puisse conduire au sommet de Parnasse
 Nos lauriers sont séchés, et le train de nos vers
 Se présente à nos yeux boiteux et de travers :
 Toujours quelque malheur en marchant les retarde,
 Et comme par dépit la Muse les regarde :
 Car l'âme leur défaut, la force, et la grandeur
 Que produisait le sang en sa première ardeur

Et pource si quelqu'un désire être poète,
 Il faut que sans vieillir être jeune il souhaite,
 Prompt, gaillard, amoureux : car depuis que le temps
 Aura dessus sa tête amassé quarante ans,
 Ainsi qu'un rossignol tiendra la bouche close,
 Qui près de ses petits sans chanter se repose.

Au rossignol muet tout semblable je suis,
 Qui maintenant un vers dégoiser je ne puis,
 Et fallait que des rois la courtoise largesse,
 Alors que tout mon sang bouillonnait de jeunesse,
 Par un riche bienfait invitât mes écrits
 Sans me laisser vieillir sans honneur et sans prix,
 Mais Dieu ne l'a voulu, ni la dure Fortune
 Qui les poltrons élève, et les bons importune.

Entre tous les Français j'ai seul le plus écrit,
 Et jamais Calliope en un cœur ne se prit
 Si ardent que le mien, pour célébrer les gestes

De nos rois, que j'ai mis au nombre des célestes.
 Par mon noble travail ils sont devenus dieux,
 J'ai rempli de leurs noms les terres et les cieux,
 Et si de mes labeurs qui honorent la France,
 Je ne remporte rien qu'un rien pour récompense.

LE VERRE

A JEAN BRINON

(Brinon avait fait présent à Ronsard d'un beau verre)

Ceux que la Muse aimera mieux que moi
 (Comme un DAURAT, qui la loge chez soi)
 Dessus leur luth qui hautement résonne
 Diront en vers de la race BRINONNE,
 Comme à l'envi, les grades et l'honneur,
 Digne sujet d'un excellent sonneur.
 Moi d'esprit bas qui rampe contre terre
 Dirai sans plus les louanges d'un verre
 Qu'un des BRINONS m'a présenté le jour
 Que l'an commence à faire son retour.
 O gentil verre ! oserai-je bien dire
 Combien je t'aime, et combien je t'admire ?
 Tu es heureux, et plus heureux celui
 Qui t'inventa pour noyer notre ennui !

Ceux qui jadis les canons inventèrent,
 Et qui d'Enfer le fer nous apportèrent,
 Méritaient bien que là bas Rhadamant
 Les tourmentât d'un juste châtement :
 Mais l'inventeur qui d'un esprit agile
 Te façonna (fût-ce le grand Virgile),
 Ou fût quelque autre, à qui Bacchus avait
 Montré le sien, où gaillard il buvait,
 Méritaient bien de bailler en la place
 De Ganymède à Jupiter la tasse,
 Et que leur verre aussi transparent qu'eau
 Se fit au ciel un bel astre nouveau.

Non, ce n'est moi qui blâme Prométhée
 D'avoir la flamme à Jupiter ôtée :
 Il fit très bien, sans le larcin du feu,
 Verre gentil jamais on ne t'eût eu,
 Et seulement les fougères ailées
 Eussent servi aux sorcières pelées.
 Aussi vraiment c'était bien la raison
 Qu'un feu venant de si noble maison
 Comme est le ciel, fut la cause première,
 Verre gentil, de te mettre en lumière,
 Toi retenant comme célestial
 Le rond, le creux et la couleur du ciel :

Toi, dis-je, toi le joyau délectable
 Qui sers les dieux et les rois à la table,
 Qui aimes mieux en pièces t'en-aller
 Qu'à ton seigneur le poison recéler ;
 Toi compagnon de Vénus la joyeuse,
 Toi qui guéris la tristesse épineuse,
 Toi de Bacchus et des Grâces le soin,
 Toi qui l'ami ne laisses au besoin,
 Toi qui dans l'œil nous fait couler le somme,
 Toi qui fais naître à la tête de l'homme
 Un front cornu, toi qui nous changes, toi
 Qui fais au soir d'un crocheteur un roi !
 Aux cœurs chétifs tu remets l'espérance,
 La vérité tu mets en évidence ;
 Le laboureur songe par toi de nuit
 Que de ses champs le fin or est le fruit ;
 Et le pêcheur, qui ne dort qu'à grand'peine,
 Songe par toi que sa nacelle est pleine
 De poissons d'or, et le dur bucheron
 Ses fagots d'or, son plant le vigneron.

Mais contemplons de combien tu surpasses,
 Verre gentil, ces monstrueuses tasses,
 Et fût-ce celle horrible masse d'or
 Que le vieillard Gerynean Nestor
 Buvait d'un trait, et que nul de la bande
 N'eut su lever, tant sa masse était grande.

Premièrement devant que les tirer
 Hors de la mine, il nous faut déchirer
 La terre mère, et cent fois en une heure
 Craindre le heurt d'une voûte mal-seure :
 Puis quand cet or par fonte et par marteaux
 Laborieux s'arrondit en vaisseaux,
 Tout ciselé de fables poétiques,
 Et buriné de médailles antiques,
 Père Bacchus ! quel plaisir ou quel fruit
 Peut-il donner ? sinon faire de nuit
 Couper la gorge à ceux qui le possèdent,
 Ou d'irriter, quand les pères décèdent,
 Les héritiers à cent mille procès,
 Ou bien à table après dix mille excès
 Lors que le vin sans raison nous délasse,
 Faire casser par sa grosseur épaisse
 Le chef de ceux qui naguères amis
 Entre les pots deviennent ennemis ?
 Comme jadis après trop boire firent
 Les Lapithois, qui les monstres défirent
 Demi chevaux. Mais toi, verre joli,
 Loin de tout meurtre, en te voyant poli,
 Net, beau, luisant, tu es plus agréable
 Qu'un vaisseau d'or, lourd fardeau de la table :
 Si tu n'étais aux hommes si commun
 Comme tu es, par miracle un chacun
 T'estimerait de plus grande value
 Qu'un diamant ou qu'une perle élue.

C'est un plaisir que de voir renfrogné,
 Un grand Cyclope à l'œuvre embesogné.
 Qui te parfait de cendres de fougère,
 Et du seul vent de son haleine ouvrière.

Comme l'esprit enclos dans l'univers
 Engendre seul mille genres divers,
 Et seul en tout mille espèces diverses,
 Au ciel, en terre, et dans les ondes perses 1).

(1) Pers, bleu foncé.

Ainsi le vent de qui tu es formé,
 De l'artisan en la bouche enfermé,
 Large, petit, creux ou grand te façonne,
 Selon l'esprit et le feu qu'il te donne.
 Que dirai plus ? par épreuve je crois
 Que Bacchus fut jadis lavé dans toi,
 Lorsque sa mère, atteinte de la foudre,
 En avorta plein de sang et de poudre ;
 Et que dès lors quelque reste de feu
 Te demeura : car quiconques a beu
 Un coup dans toi, tout le temps de sa vie
 Plus y reboit, plus a de boire envie,
 Et de Bacchus toujours le feu cruel
 Ard son gosier d'un chaud continuel.

Je te salue, heureux verre propice
 Pour l'amitié et pour le sacrifice.
 Quiconque soit l'héritier, qui t'aura
 Quand je mourrai, de long temps ne verra
 Son vin ni gras ni poussé dans sa tonne ;
 Et tous les ans il verra sur l'automne
 Bacchus lui rire, et plus que ses voisins
 Dans son pressoir gênera de raisins :
 Car tu es seul le meilleur héritage
 Qui puisse aux miens arriver en partage.

ÉGLOGUE

ORLEANTIN (1) COMMENCE

Puisque le lieu, le temps, la saison et l'envie,
 Qui s'échauffent d'amour, à chanter nous convie,
 Chantons doncques, bergers et en mille façons
 A ces vertes forêts apprenons nos chansons.

(1) Le duc d'Orléans.

Ici de cent couleurs s'émaille la prairie,
 Ici la tendre vigne aux ormeaux se marie,
 Ici l'ombrage frais va les feuilles mouvant
 Errantes çà et là sous l'haleine du vent :
 Ici de pré en pré les soigneuses avettes
 Vont baisant et suçant les odeurs des fleurettes :
 Ici le gazouillis-enroué des ruisseaux
 S'accorde doucement aux plaintes des oiseaux :
 Ici entre les pins les Zéphires s'entendent.

Nos flûtes cependant trop paresseuses pendent
 A nos cols endormis, et semble que ce temps
 Soit à nous un hiver, aux autres un printemps.

Sus donques en cet antre ou dessous cet ombrage
 Disons une chanson : quant à ma part je gage,
 Pour le prix de celui qui chantera le mieux,
 Un cerf apprivoisé qui me suit en tous lieux.

Je le dérobaï jeune au fond d'une vallée
 A sa mère au dos peint d'une peau martelée,
 Et le nourris si bien, que souvent le grattant,
 Le chatouillant, touchant, le peignant et flattant.
 Tantôt auprès d'une eau, tantôt sur la verdure,
 En douce je tournai sa sauvage nature.

Je l'ai toujours gardé pour ma belle Thoinon,
 Laquelle en ma faveur l'appelle de mon nom :
 Tantôt elle le baise, et de fleurs odorées
 Environne son front et ses cornes rameuses,
 Et tantôt son beau col vient enfermer
 D'un carcan enrichi de coquilles de mer,
 D'où pend la croche dent d'un sanglier (1), qui ressemble
 En rondeur le Croissant qui se rejoint ensemble.
 Il va seul et pensif où son pied le conduit :
 Maintenant des forêts les ombrages il suit,
 Ou se mire dans l'eau d'une source moussue,

(1) *Sanglier*, de deux syllabes.

Ou s'endort sous le creux d'une roche bossue.
 Puis il retourne au soir, et gaillard prend du pain
 Tantôt dessus la table et tantôt en ma main.
 Saute à l'entour de moi, et de sa corne essaye
 De cosser (1) brusquement mon mâtin qui l'abaye (2),
 Fait bruire son clairon, puis il va se coucher
 Au giron de Thoinon qui l'estime si cher.
 Il souffre que sa main le chevestre (3) lui mette,
 Fait à houpes de soie et à mainte sonnette :
 Dessus son dos privé met (4) le bast embourré
 De fougère et de mousse, et d'un cœur assuré
 Sans crainte de tomber, le tient par une corne
 D'une main, et de l'autre en cent façons elle orne
 Sa croupe de bouquets et de petits rameaux ;
 Puis le conduit au soir à la fraîcheur des eaux,
 Et de sa blanche main seule lui donne à boire.
 Or quiconques aura l'honneur de la victoire,
 Sera maître du cerf, bien-heureux et content
 De donner amie une présent qui vaut tant.

ANGELOT (5)

Je gage mon grand bouc, qui par mont et par plaine
 Conduit seul un troupeau comme un grand capitaine ;
 Il est fort et hardi, corpulent et puissant,
 Brusque, prompt, éveillé, sautant et bondissant,
 Qui gratte, en se jouant, de l'ergot de derrière
 (Regardant les passants) sa barbe mentonnaire.
 Il a le front sévère et le pas mesuré,
 La contenance fière et l'œil bien assuré :
 Il ne doute les loups, tant soient-ils redoutables,
 Ni les mâtins armés de colliers effroyables,
 Mais planté sur le haut d'un rocher épineux
 Les regarde passer et si se moque d'eux.

(1) *Cosser*, heurter.(2) *Aboyer*.(3) *Chevestre*, licol.(4) *Met*, sous-entendu *elle*.

(5) le duc d'Anjou.

Son front est réparé de quatre grandes cornes ;
 Les deux proches des yeux sont droites comme bornes
 Qu'un père de famille élève sur le bord
 De son champ qui était naguères en discord ;
 Les deux autres qui sont prochaines des oreilles,
 En douze ou quinze plis se courbent à merveilles
 D'une entorse ridée, et en tournant s'en vont
 Cacher dessous le poil qui lui pend sur le front.

Dès la pointe du jour ce grand bouc qui sommeille
 N'attend que le pasteur son troupelet réveille,
 Mais il fait un grand bruit dedans l'étable, et puis
 En poussant le crouillet, de sa corne ouvre l'huis,
 Et guide les chevreaux qu'à grands pas il devance
 Comme de la longueur d'une moyenne lance,
 Puis les ramène au soir à pas comptés et longs
 Faisant sous ses ergots poudroyer les sablons.

Jamais en nul combat n'a perdu la bataille,
 Rusé dès sa jeunesse, en quelque part qu'il aille
 D'emporter la victoire : aussi les autres boucs
 Ont crainte de sa corne, et le révèrent tous.
 Je le gage pourtant : vois comme il se regarde,
 Il vaut mieux que le cerf que ta Thoinon te garde.

NAVARRIN (1).

J'ai dans ma gibecière un vaisseau fait au tour,
 De racine de buis, dont les anses d'autour
 D'artifice excellent de même bois sont faites,
 Où maintes choses sont diversement portraites.

Presque tout au milieu du gobelet est peint
 Un satyre cornu, qui de ses bras étreint
 Tout au travers du corps une jeune bergère,
 Et la veut faire choir dessous une fougère.
 Son couvre chef lui tombe, et a de toutes parts

(1) Le rol de Navarre.

A l'abandon du vent ses beaux cheveux épars :
 La nymphe courroucée, ardente en son courage,
 Tourne loin du satyre arrière le visage,
 Essayant d'échapper. et de la dextre main
 Lui arrache le poil du menton et du sein,
 Et lui froisse le nez de l'autre main senestre,
 Mais en vain ; car toujours le satyre est le maître.

Trois petits enfants nus de jambes et de bras,
 Taillés au naturel, tous potelés et gras
 Sont gravés à l'entour : l'un par vive entreprise
 Veut faire abandonner au satyre sa prise,
 Et d'une infante main par deux et par trois fois
 Prend celle du bouquin et lui ouvre les doigts.

L'autre, enflé de courroux, d'une dent bien aigue
 Mort ce dieu ravisseur par la cuisse pelue,
 Se tient contre sa grève, et si fort l'a mordu
 Que le sang sur la jambe est par tout descendu,
 Faisant signe du pouce à l'autre enfant qu'il vienne,
 Et que l'autre cuisse à belles dents le tienne :
 Mais lui tout renfrogné, pour néant supplié,
 Se tire à dos courbé une épine du pied.
 Assis sur un gazon de verte pimpernelle,
 Sans se donner souci de l'autre qui l'appelle.
 Une génisse auprès lui pend sur le talon,
 Qui regarde tirer le poignant aiguillon
 De l'épine cachée au fond de la chair vive,
 Et toute est tellement à ce fait attentive,
 Que béante elle oublie à boire et à manger :
 Tant elle prend plaisir à ce petit berger,
 Qui en grinçant des dents tire à la fin l'épine,
 Et tombe de douleur renversé sur l'échine.

Un houbelon (1) rampant à bras longs et retors
 De ce creux gobelet passementé les bords,
 Et court en se pliant à l'entour de l'ouvrage :
 Tel qu'il est toutefois je le mets pour mon gaze.

(1) *Houbelon*, houblon.

GUISIN (1).

Je mets une houlette en lieu de ton vaisseau.
 L'autre jour que j'étais assis près d'un ruisseau,
 Radoubant ma musette avecque mon alêne,
 Je vis dessus le bord le tige d'un beau frère
 Droit, sans nœuds, et sans plis : lors me levant soudain
 J'empoignai d'all'gresse un goy (2) dedans la main,
 Puis coupant par le pied le tige armé d'écorce,
 Je le fis chanceler et trébucher à force
 Dessus le pré voisin étendu de son long :
 En quatre gros quartiers j'en fis scier le tronc,
 Au soleil je séchai sa verdure consumée,
 Puis j'endurcis le bois pendu à la fumée.

A la fin le baillant à Jean, ce bon ouvrier
 M'en fit une houlette, et il n'y a chevrier
 Ni berger en ce bois, qui ne donna pour elle
 La valeur d'un taureau, tant elle semble belle :
 Elle a par artifice un million de nœuds,
 Pour mieux tenir la main, tous marqués de clous ;
 Et afin que son pied ne se gâte à la terre,
 Un cercle fait d'airain de tous côtés le serre :
 Une pointe de fer le bout du pied soutient,
 Rempart de la houlette, où le pasteur se tient
 Dessus la jambe gauche, et du haut il appuye
 Sa main, quand d'entonner sa lourette (3) il s'ennuye :
 L'anse est faite de cuivre, et le haut de fer blanc
 Un peu long et courbé, où pourraient bien de rang
 Deux mottes pour jeter au troupeau qui s'égare,
 Tant le fer est creusé d'un artifice rare.

Une nymphe y est peinte, ouvrage non pareil,
 Essuyant ses cheveux aux rayons du soleil.
 Qui deçà qui delà dessus le col lui pendent,
 Et dessus la houlette à petits flots descendent.
 Elle fait d'une main semblant de ramasser

(1) Henri de Guise.

(2) Goy, serpette.

(3) Lourette, petite m. v. v.

Ceux du côté senestre et de les retrousser
 En frisons sur l'oreille, et de l'autre elle allonge
 Ceux du dextre côté mignotés d'une éponge
 Et tirés fil à fil, faisant entre ses doigts
 Sortir en pressurant l'écume sur le bois.

Aux pieds de cette nymphe est un garçon qui semble
 Cueillir des brins de jonc, et les lier ensemble
 De long et de travers, courbé sur le genou :
 Il les presse du pouce et les serre d'un noud,
 Puis il fait entre-deux des espaces égales,
 Façonnant une cage à mettre des cigales,
 Loin derrière son dos est gisante à l'écart
 Sa paneti re enflée, en laquelle un renard
 Met le nez finement, et d'une ruse étrange
 Trouve le déjeuner du garçon et le mange,
 Dont l'enfant s'aperçoit sans être courroucé ;
 Tant il est attentif à l'œuvre commencé.

Si mettrai-je pourtant une telle houlette,
 Que j'estime en valeur autant qu'une musette.

MARGOT (1).

Je mettrai, pour celui qui gagnera le prix,
 Un merle qu'à la glu en nos forêts je pris :
 Puis vous dirai comment il fut serf de ma cage,
 Et comme il oublia son naturel ramage.
 Un jour en l'écoutant siffler dedans ce bois
 J'eus plaisir de son vol et plaisir de sa voix,
 Et de sa robe noire, et de son bec qui semble
 Etre plein de safran, tant jaune il lui ressemble :
 Et pource j'épiais l'endroit où il buvait,
 Quand au plus chaud du jour ses plumes il lavait.

Or en semant le bord de vergettes gluées,
 Où les premières eaux du vent sont remuées,
 Je me cachai sous l'herbe au pied d'un arbrisseau,

(1) Madame Marguerite, duchesse de Savoie

Attendant que la soif ferait venir l'oiseau.
 Aussitôt que le chaud eut la terre enflammée,
 Et que les bois feuillus, hérissés de ramée,
 N'empêchaient que l'ardeur des rayons les plus chauds
 Ne vinsent altérer le cœur des animaux.
 Ce merle ouvrant la gorge, et laissant l'aile pendre,
 Matté d'ardente soif, en volant vint descendre
 Dessus le bord glué, et comme il allongeait
 Le col pour s'abreuver (pauvret qui ne songeait
 Qu'à prendre son plaisir!) se voit outre coutume
 Engluer tout le col et puis toute la plume,
 Si bien qu'il ne faisait, en lieu de s'envoler,
 Si non à petits bonds sur le bord sauteler.
 Incontinent je cours, et prompte lui déroba
 Sa douce liberté, le cachant sous ma robe :
 Puis repliant d'osier un petit labyrinthe
 Pour son buisson natal prisonnier il devint
 De ma cage, et depuis, fut le soleil sous l'onde,
 Fut qu'il montra au jour sa belle tresse blonde,
 Fut au plus chaud midi, alors que nos troupeaux
 Étaient en remachant couchés sous les ormeaux,
 Si bien je le veillai parlant à son oreille,
 Qu'en moins de quinze jours il fut une merveille ;
 Et lui fis oublier sa rustique chanson,
 Pour retenir par cœur mainte belle leçon,
 Toute pleine d'amour : j'ai souvenance d'une
 Bien que l'invention en soit assez commune,
 Je la dirai pourtant : car par là se verra
 Si l'oiseau sera cher à celui qui l'aura.

« XANDRIN, mon doux souci, mon œillet, et ma rose,
 Qui peut de mes troupeaux et de moi disposer,
 Le soleil tous les soirs dedans l'eau se repose !
 Mais Margot pour t'amour ne saurait reposer. »

Il en sait mille encore et mille de plus belles
 Qu'il écoute en ces bois chanter aux pastourelles :
 Car il apprend par cœur tout cela qu'il entend,
 Et bien qu'il me soit cher, je le gage pourtant.

ÉLEGIES

Hier quand bouche à bouche assis auprès de vous
 Je contemplais vos yeux si cruels et si doux,
 Dont Amour fit le coup qui me rend fantastique,
 Vous demandiez pourquoi j'étais mélancolique,
 Et que toutes les fois que me verriez ainsi,
 Vouliez savoir le mal qui causait mon souci.

Or afin qu'une fois pour toutes je vous die
 La seule occasion de telle maladie,
 Lisez ces vers, Madame, et vous verrez comment
 Et pourquoi je me deuls d'Amour incessamment.

Quand je suis près de vous, en vous voyant si belle,
 Et vos cheveux frisés d'une crêpe cautelle,
 Qui vous servent d'un rets, où vous pourriez lier
 Seulement d'un filet un Scythe le plus fier,
 Et voyant votre front et votre œil qui ressemble
 Le ciel quand ses beaux feux reluisent tous ensemble,
 Et voyant votre teint où les plus belles fleurs
 Perdraient le plus naïf de leurs vives couleurs,
 Et voyant votre ris et votre belle bouche
 Qu'Amour baise tout seul, car autre ne la touche :
 Bref, voyant votre port, votre grâce et beauté,
 Votre fière douceur, votre humble cruauté,
 Et voyant d'autre part que je ne puis atteindre
 A vos perfections, j'ai cause de me plaindre,
 D'être mélancolique, et de porter au front
 Les maux que vos beaux yeux si doucement me font.
 J'ai peur que votre amour par le temps ne s'efface,
 Je doute qu'un plus grand ne gagne votre grâce,
 J'ai peur aussi que Dieu ne vous emporte aux cieux :
 Je suis jaloux de moi, de mon cœur, de mes yeux,
 De mon corps, de mon ombre, et mon âme est éprise
 De frayer, si quelqu'un avecque vous devise.

Je ressemble aux serpents, qui gardent les vergers
 Où sont les Pomes d'or : si quelques passagers
 Approchent du jardin, ces serpents les bannissent,
 Bien que d'un si beau fruit eux-mêmes ne jouissent.

.....

A GENEVRE

.....

Amour impatient qui cause mes regrets,
 Toute une nuit sur mon cœur aiguise tous ses traits,
 M'aiguillonne, me poingt, me pique et me tourmente,
 Et ta jeune beauté toujours me représente.

Mais sitôt que le coq planté dessus un pau (1)
 A trois fois salué le beau soleil nouveau,
 Je m'habille, et m'en vois où le désir me mène
 Par les prés non frayés de nulle trace humaine,

Et là je ne vois ni herbe ni bouton,
 Qui ne me ramentoive ores ton beau tétou,
 Et ores tes beaux yeux en qui Amour se joue,
 Ores ta belle bouche, ores ta belle joue.

Puis foulant la rosée, en pensant je m'en vais
 Trouver quelque genèvre au beau milieu d'un bois,
 Où loin de toutes gens je me couche à l'ombrage
 De cet arbre grené dans l'ombre me soulage : (2)
 Je l'embrasse et le baise, et l'arraisonne ainsi :
 Comme s'il entendait ma peine et mon souci :
 Genèvre qui le nom de ma maîtresse portes,
 Au moins je te supplie, que tu me réconfortes

(1) *Pau*, pal, pieu.

(2) Pourtant Virgile a dit : *Juniperi gravis umbra*. Ronsard imite ici Pétrarque, qui confond volontiers *Laure* avec le *laurier*.

Couché sous tes rameaux, puisqu'absent je ne puis
 Ni baiser ni revoir la dame à qui je suis.
 Je te puis assurer que l'arbre de Thessale,
 De Phœbus tant chéri, n'aura louange égale
 A la tienne amoureuse, et mes écrits feront
 Que les genèvres verts les lauriers passeront.

Or sus embrasse-moi, ou bien que je t'embrasso,
 Abaisse un peu ta cime à fin que j'entrelasse
 Mes bras à tes rameaux, et que cent mille fois
 Je baise ton écorce et embrasse ton bois.

Jamais du bûcheron la pénible cognée
 A te couper le pied ne soit embesognée.
 Jamais tes verts rameaux ne sentent nul meschef
 Toujours l'ire du ciel s'éloigne de ton chef,
 Foudres, grêles et pluie; et jamais la froidure
 Qui effeuille les bois n'effeuille ta verdure.

Tous les dieux forestiers, les Faunes et les Panes
 Te puissent honorer de bouquets tous les ans,
 De guirlande de fleurs, et leur bande cornue
 Fasse toujours honneur à ta plante connue.

A l'entour de ton pied, soit de jour, soit de nuit,
 Un petit ruisselet caquette d'un doux bruit,
 Murmurant ton beau nom par ses rives sacrées;
 Où les nymphes des bois et les nymphes des prés
 Couvertes de bouquets y puissent tous les jours,
 En dansant main à main, te conter mes amours.
 Pour les bailler en garde, en faisant leurs caroles,
 A la nymphe des bois qui se pait de paroles (1).

Ainsi je parle à l'arbre, et puis en le baisant
 Et rebaisant encor je lui vais redisant:
 Genèvre bien-aimé, certes je te ressemble;
 Avec toi le destin sympath'sant m'assemble:

(Echo.

Ta cime est toute verte, et mes pensers tous vers
 Ne mûrissent jamais : sur le printemps tu sers
 A percher les oiseaux. et l'Amour qui me cherche,
 Ainsi qu'un jeune oiseau, dessus mon cœur se perche :
 Ton chef est hérissé, poignant est mon souci :
 Ta racine est amère, et mon mal l'est aussi :
 Ta graine est toute ronde, et mon amour est ronde,
 Constante en fermeté qui toute en elle abonde :
 Ton écorce est bien dure, et dur aussi je suis
 A supporter d'amour la peine et les ennuis.
 Tu parfumes les champs de ton odeur prochaine,
 Et d'une bonne odeur m'amour est toute pleine :
 Tu vis dedans les bois, et bocager je vis
 Solitaire et tout seul, si je ne suis suivi
 D'amour qui m'accompagne, et jamais ne me laisse
 Sans me représenter notre belle maîtresse :
 Notre, car elle est mienne et tienne : car je crois
 Que tu languis pour elle aussi bien comme moi.

Ainsi je parle à l'arbre, et lui, branlant la cime,
 Fait semblant de m'entendre et d'apprendre ma rime :
 Puis la rechante aux vents, et se dit bien-heureux
 D'être honoré du nom dont je suis amoureux.

.....

Nous fîmes un contrat ensemble l'autre jour,
 Que tu me donnerais mille baisers d'amour,
 Colombins, tourterins, à lèvres demi-closes,
 A soupirs soupirants la même odeur des roses,
 A langue serpentine, à tremblotants regards,
 De pareille façon que Vénus baise Mars,
 Quand il se pâme d'aise au sein de sa maîtresse.
 Tu as parfait le nombre, hélas ! je le confesse :
 Mais Amour sans milieu, ami d'extrémité,
 Ne se contente point d'un nombre limité.

Qui ferait sacrifice à Baccus pour trois grappes,
 A Pan pour trois agneaux ? Jupiter, quand tu frappes
 De ta foudre la terre (ayant pétri dans l'air
 Une poisseuse nue enceinte d'un éclair),
 Ta Majesté sans nombre élance pêle-mêle
 Pluie sur pluie épaisse et grêle dessus grêle
 Sur champs, mers et forêts, sans regarder combien :
 Un prince est indigent qui peut nombrer son bien.
 L'abondance appartient à la Maison royale.
 D'abondance en baisers ma maîtresse l'égale.

Or, toi doncques, cent fois plus belle que n'était
 Celle qu'aux bords de Cypre une conque portait,
 Pressurant les cheveux de sa tête immortelle,
 Encore tout moiteux de la mer maternelle ;
 Imite-moi ce dieu, sans être chiche ainsi
 De tes almes baisers, dont mon cœur vit ici.
 Si tu ne veux compter les langueurs et les peines,
 Ni les larmes qui font de mes yeux deux fontaines,
 Pourquoi me comptes-tu les biens que je reçois,
 Quand je ne compte point les maux que j'ai pour toi ?
 Car ce n'est la raison de donner par mesure
 Tes baisers, quand des maux innombrables j'endure.
 Donne-moi donc au lit, ensemble bien unis,
 Tes baisers infinis pour mes maux infinis.

A GENEVRE

Le temps se passe, et se passant, Madame,
 Il fait passer mon amoureuse flamme.

.
 Ah ! quand je pense aux extrêmes plaisirs
 Que je reçus durant toute une année,
 J'ai d'y penser l'âme si étonnée

Qu'elle me fait tout tremblant devenir,
 Tant d'y penser m'est doux le souvenir.
 Quand le printemps poussait l'herbe nouvelle,
 Qui de couleurs se faisait aussi belle
 Qu'est la couleur d'un gaillard papegay (1)
 Bleu, pers, gris, jaune, incarnat et vert-gay,
 Dès le matin avant que les avettes
 Eussent sucé la douceur des fleurettes
 Qui embaumaient les jardins d'environ,
 Vous amassiez dedans votre giron,
 Comme une fleur entre les fleurs assise,
 La couleur jaune, incarnate et la grise,
 Tantôt la rousse et la blanche, et aussi
 Le rouge œillet, le jaunissant souci,
 La pâquerette aux petites pensées :
 L'une sur l'autre en un rond amassées,
 Un beau bouquet faisiez de votre main,
 Que vous cachiez une heure en votre sein :
 Puis me baisant, au sortir de la porte
 Me le donniez d'une si douce sorte,
 Que tout le jour j'en sentais revenir,
 La fleur à l'œil, au cœur le souvenir.

A mon retour des champs ou de la ville,
 D'une main blanche à presser bien subtile
 Vous m'accolliez, et en cent et cent lieux
 Vous me baisiez et la bouche et les yeux
 De votre langue à baiser bien apprise.

Tantôt froncez les plis de ma chemise,
 A chaque pli me baisant, ou mordant
 D'un petit trait mon front de votre dent
 Tantôt frisiez de votre main vermeille
 Mes blonds cheveux à l'entour de l'oreille,
 Ou me pinciez, chatouilliez, et j'étais
 Si hors de moi que rien je ne sentais,
 Mort de plaisir, tant le plaisir extrême
 Avait perdu ma raison et moi-même.

(1) *Papegay*, perroquet.

Mais ce plaisir que j'allais recevant,
 En peu de jours se perdit comme vent,
 Et l'amitié chaudement allumée
 S'assoupit toute et devint en fumée,
 Soit que le ciel le commandât ainsi,
 Soit votre faute ou fut la mienne aussi,
 Soit par malheur ou par cas d'aventure,
 Soit que chacun ensuive sa nature
 Par trop encline aux nouvelles amours.
 Ah ! fier destin, nous rompîmes le cours,
 Sans y penser, de l'amitié première,
 Quand plus l'ardeur courait en sa carrière ;
 Si que laissant le vieil pour le nouveau,
 Par inconstance et fureur de cerveau,
 Tous deux piquez d'étranges frénésies,
 En autre part mêmes nos fantaisies :
 Si que tous deux fâchés de trop de loi,
 Fûmes contents de rompre notre foi
 Pour la donner à de moindres peut-être :
 Ainsi Amour de toutes choses maître,
 Ainsi le ciel et la saison des temps
 Furent et sont et seront inconstants.

Puis de tel fait la faute est excusable.
 Vénus qui fut la déesse vénérable,
 Navrée au cœur des flammes et des dards
 De son enfant, aima bien le dieu Mars,
 Ce grand guerrier nourrisson de la Thrace,
 Peste et terreur de notre humaine race :
 Puis en quittant les amours de ce dieu,
 Elle choisit Adonis en son lieu :
 Puis se fâchant d'Adonis, fut éprise
 D'un pastoureau, d'un Phrygian Anchise
 Qui habitait le sommet Idean :
 Puis en laissant ce pasteur Phrygian
 Aima Paris de la même contrée,
 Tant elle fut de son plaisir outrée.
 Elle fit bien d'avoir de tous pitié :
 Rien n'est si sot qu'une vieille amitié.

CONTRE LES BUCHERONS

DE LA FORÊT DE GASTINE

Quiconque aura premier la main embesognée
 A te couper, forêt, d'une dure cognée,
 Qu'il puisse s'enferrer de son propre bâton,
 Et sente en l'estomac la faim d'Erisichthon,
 Qui coupa de Cérès le chêne vénérable,
 Et qui gourmand de tout, de tout insatiable,
 Les bœufs et les moutons de sa mère égorgea,
 Puis pressé de la faim soi-même se mangea :
 Ainsi puisse engloutir ses rentes et sa terre,
 Et se dévore après par les dents de la guerre !

Qu'il puisse pour venger le sang de nos forêts.
 Toujours nouveaux emprunts sur nouveaux intérêts
 Devoir à l'usurier, et qu'en fin il consomme
 Tout son bien à payer la principale somme !

Que toujours sans repos ne face en son cerveau
 Que tramer pour néant quelque dessein nouveau,
 Porté d'impatience et de fureur diverse,
 Et de mauvais conseil qui les hommes renverse !

Ecoute, bucheron, arrête un peu le bras.
 Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas ;
 Ne vois-tu pas le sang lequel dégoûte à force
 Des nymphes qui vivaient dessous la dure écorce ?
 Sacrilège meurtrier, si on pend un voleur
 Pour piller un butin de bien peu de valeur,
 Combien de feux, de fers, de morts, et de détresses
 Mérites-tu, méchant, pour tuer nos déesses ?

Forêt, haute maison des oiseaux bocagers !
 Plus le cerf solitaire et les chevreuils légers
 Ne paîtront sous ton ombre, et ta verte crinière
 Plus du soleil d'été ne rompra la lumière.

Plus l'amoureux pasteur sur un tronc adossé,
 Enflant son flageolet à quatre trous percé,
 Son matin à ses pieds, à son flanc la houlette,
 Ne dira plus l'ardeur de sa belle Janette :
 Tout deviendra muet ; Echo sera sans voix ;
 Tu deviendras campagnè, et en lieu de tes bois,
 Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
 Tu sentiras le soc, le coutre, et la charrue ;
 Tu perdras ton silence, et Satyres et Pans,
 Et plus le cerf chez toi ne cachera ses fans.

Adieu, vieille forêt, le jouet de Zéphire,
 Où premier j'accordai les langues de ma lyre,
 Où premier j'entendis les flèches résonner
 D'Apollon, qui me vint tout le cœur étonner,
 Où premier admirant la belle Calliope,
 Je devins amoureux de sa neuvaine trope,
 Quand sa main sur le front cent roses me jeta,
 Et de son propre lait Euterpe m'allaita.

Adieu, vieille forêt, adieu, têtes sacrées,
 De tableaux et de fleurs en tout temps révérees,
 Maintenant le dédain des passants altérés,
 Qui, brulés en l'été des rayons éthérés,
 Sans plus trouver le frais de tes douces verdurees,
 Accusent tes meurtriers, et leur disent injures !

Adieu, chênes, couronne aux vaillants citoyens,
 Arbres de Jupiter, germes Dodonéens.
 Qui premiers aux humains donnâtes à repaitre ;
 Peuples vraiment ingrats, qui n'ont su reconnaître
 Les biens reçus de vous, peuples vraiment grossiers,
 De massacrer ainsi leurs pères nourriciers !

Que l'homme est malheureux qui au monde se fie !
 O dieux, que véritable est la philosophie,
 Qui dit que toute chose à la fin périra,
 Et qu'en changeant de formes une autre vêtira !

De Tempé la vallée un jour sera montagne,
 Et la cyme d'Athos une large campagne :
 Neptune quelquefois de blé sera couvert :
 La matière demeure et la forme se perd.

POÈMES

PROMESSE

C'était au point du jour que les songes certains
 D'un faux imaginer n'abusent les humains,
 Par la porte de corne entrés en nos pensées
 Des labeurs journaliers débiles et lassées,
 Songes qui, sans tromper par une vanité,
 Dessous un voile obscur montrent la vérité,

Pendant que je dormais donnant repos à l'âme,
 En songe m'apparut l'image d'une dame,
 Qui montrait à son port n'être point de bas lieu,
 Mais semblait, à la voir, sœur ou femme d'un dieu.

Ses cheveux étaient beaux, et les traits de sa face
 Montraient diversement je ne sais quelle grâce
 Qui domptait les plus fiers, et d'un tour de ses yeux
 Eût apaisé la mer et sereiné les cieux.
 Elle portait au front une majesté sainte ;
 Sa bouche en souriant de roses était peinte :
 Elle était vénérable, et quand elle parlait
 Un parler emmiellé de sa lèvre coulait :
 Elle avait le sein beau, la taille droite et belle :
 Et soit qu'elle marchât, soit qu'on approchât d'elle,
 Soit riant, soit parlant, soit en mouvant le pas,
 Devisant, discourant, elle avait des appas,
 Des rets, des hameçons, et de la glu pour prendre
 Les crédules esprits qui la voulaient attendre :
 Car on ne peut fuir, si tôt qu'on l'aperçoit,
 Que de son doux attrait prisonnier on ne soit,
 Tant elle a de moyens, d'engins, et de manières
 Pour captiver à soi les âmes prisonnières.

Sa robe était dorée à boutons par devant :
 Elle avait en ses mains des ballons pleins de vent,
 Des sacs pleins de fumée, et des bouteilles pleines
 D'honneur et de faveurs, et de paroles vaines :
 Si quelque homme avisé les cassait de la main,
 En lieu d'un ferme corps n'en sortait que du vain.
 Telle enflure se voit ès torrents des vallées,
 Quand le dos écumeux des ondes ampoulées
 S'enfle dessous la pluie en bouteilles, qui font
 Un monstre d'un rien, puis en rien se défont.

Autour de cette Nymphé errait une grande bande
 Qui d'un bruit importun mille choses demande,
 Seigneurs, soldats, marchands, courtisans, marinièrs :
 Les uns vont les premiers, les autres les derniers,
 Selon le bon visage, et selon la caresse
 Que leur fait en riant cette brave déesse :
 Elle allaite un chacun d'espérance, et pourtant
 Sans être contenté chacun s'en va content.
 Elle donne à ceux-ci tantôt une accolade,
 Tantôt un clin de tête, et tantôt un œillade :
 Aux autres elle donne et faveurs et honneurs,
 Et de petits valets en fait de grands seigneurs.
 A son côté pendille une grande escarcelle
 Large profonde, creuse, où cette damoiselle
 Découvrait sa boutique, et en montrait le front
 Tout riche d'apparence, à la façon que font
 Les marchands plus rusés, afin qu'on eût envie,
 Voyant l'ombre du bien, de lui sacrer la vie.
 Dedans cette escarcelle étaient les évéchés,
 Abbayes, prieurés, marquisats et duchés,
 Comtés, gouvernements, pensions, et sans ordre,
 Pendaient au fond du sac Saint Michel et son Ordre,
 Crédits, faveurs, honneurs, états petits et hauts,
 Connétables et pairs, maréchaux, amiraux,
 Chanceliers, présidents, et autre maint office
 Qu'elle promet à fin qu'on lui fasse service.
 Tous les peuples étaient envieux et ardents
 D'empoigner l'escarcelle et de fouiller dedans ;

Admiraient son enflure, et avaient l'âme émue
 D'extrême ambition sitôt qu'ils l'avaient vue :
 Ils ne pensaient qu'en elle, et sans plus leurs desseins
 Étaient de la surprendre et d'y mettre les mains :
 Et pource ils accouraient autour de l'escarcelle,
 Comme guêpes autour d'une grappe nouvelle.
 Quand quelqu'un murmurait, la dame l'apaisait
 Car de sa gibecière un leurre elle faisait,
 Qu'elle montrait au peuple, et comme trop légère,
 Aux uns était marâtre, aux autres était mère.
 L'un devenait content sans attendre qu'un jour :
 L'autre attendait vingt ans (misérable séjour),
 L'autre dix, l'autre cinq ; puis au lieu d'un office,
 Etat ou pension, remboursait leur service,
 Ou bien d'un *Attendez*, ou bien, *Il m'en souvient* :
 Mais telle souvenance en souvenir ne vient.

Le peuple, cependant, soufflait à grosse haleine,
 Qui, suant et pressant et courant, mettait peine
 De courtoiser la Nymphé, et d'un cœur indompté,
 Sans craindre le travail, lui pendait au coté.
 En pompe devant elle était dame Fortune,
 Qui sourde, aveugle, sotté, et sans raison aucune
 Par le milieu du peuple à l'aventure allait,
 Abaissant et haussant tous ceux qu'elle voulait,
 Et folle et variable, et pleine de malice
 Méprisait la vertu et chérissait le vice.

Au bruit de telle gent, qui murmurait plus haut
 Qu'un grand torrent d'hiver, je m'éveille en sursaut,
 Et voyant près de mon lit une dame si belle,
 Je m'enquiers de son nom, et devise avec elle :
 Déesse, approche-toi, conte-moi ta vertu,
 D'où es-tu ? d'où viens-tu ? et où te loges tu ?
 A voir tant seulement ta brave contenance,
 D'un pauvre laboureur tu n'as pris ta naissance :
 Tes mains, ton front, ta face, et tes yeux ne sont pas
 Semblables aux mortels qui naissent ici bas.

Ainsi je lui demande, et ainsi la déesse
 Me répond à son tour : Amy, je suis *Promesse*.

.....

GAÏETÉS

L'ALOUETTE

Hé Dieu, que je porte d'envie
 Aux plaisirs de ta douce vie,
 Alouette, qui de l'amour
 Dégoises dès le point du jour,
 Secouant en l'air la rosée
 Dont la plume est toute arrosée !
 Devant que Phœbus soit levé,
 Tu enlèves ton corps lavé
 Pour l'essuyer près de la nue,
 Trémoussant d'une aile menue ;
 Et te sourdant à petits bons,
 Tu dis en l'air de si doux sons
 Composés de ta tirelire,
 Qu'il n'est amant qui ne désire,
 T'oyant chanter au Renouveau,
 Comme toi devenir oiseau.

Quand ton chant t'a bien amusée,
 De l'air tu tombes en fusée.
 Qu'une jeune pucelle au soir
 De sa quenouille laisse choir
 Quand au foyer elle sommeille,
 Frappant son sein de son oreille ;
 Ou bien quand en filant le jour
 Voit celui qui lui fait l'amour
 Venir près d'elle à l'impourvue,
 De honte elle baisse la vue,
 Et son tors fuseau delié
 Loin de sa main roule à son pied.
 Ainsi tu roules, alouette,
 Ma doucelette mignonnette,

Qui plus qu'un rossignol me plais
 Qui chante en un bocage épais.

Tu vis sans offenser personne ;
 Ton bec innocent ne moissonne
 Le froment, comme les oiseaux
 Qui font aux hommes mille maux,
 Soit que le blé rongent en herbe,
 Ou soit qu'ils l'égrènent en gerbe :
 Mais tu vis par les sillons vers
 De petites fourmis et de verts,
 Ou d'une mouche ou d'une achée
 Tu portes aux tiens la becquée,
 A tes fils non encor ailés
 D'un blond duvet emmantelés.

A grand tort les fables des poëtes
 Vous accusent vous, alouettes,
 D'avoir votre père haï
 Jadis jusqu'à l'avoir trahi,
 Coupant de sa tête royale
 La blonde perruque fatale,
 En laquelle un poil il portait
 En qui toute sa force était.

Mais quoi ! vous n'êtes pas seulettes
 A qui la langue des poètes
 A fait grand tort : dedans le bois
 Le rossignol à haute voix,
 Caché dessous quelque verdure,
 Se plaint d'eux et leur dit injure.
 Si fait bien l'hirondelle aussi
 Quand elle chante son cossi :
 Ne laissez pas pourtant de dire
 Mieux que devant la tirelire,
 Et faites crever par dépit
 Ces menteurs de ce qu'ils ont dit.

Ne laissez pour cela de vivre
 Joyeusement, et de poursuivre
 A chaque retour du printemps
 Vos accoutumés passetemps :
 Ainsi jamais la main pillarde
 D'une pastourelle mignarde,
 Parmi les sillons épiant
 Votre nouveau nid pépant,
 Quand vous chantez, ne le dérobe
 Ou dans sa cage ou sous sa robe.

Vivez oiseaux, et vous haussez
 Toujours en l'air, et annoncez
 De votre chant et de votre aile
 Que le printemps se renouvelle.

LE FRELON

A REMY BELLEAU, POÈTE

Qui ne te chanterait frêlon,
 De qui le piquant aiguillon
 Releva l'âne de Sil ne,
 Quand les Indoïs parmi la plaine
 Au milieu des sanglants combats
 Le firent trébucher à bas ?
 Bien peu servit au vieillard d'être
 De Bacchus gouverneur et prêtre,
 Captif ils l'eussent fait mourir
 Sans toi qui le vins secourir.

Déjà la troupe des M'nades,
 Des Mimallons et des Thyades,
 Tournaient le dos, et de Bacchus
 Jà déjà les soldats vaincus

Jettaient leurs lances enthyrsées,
 Et leurs armures hérissées
 De peaux de lynces, et leur roi
 Déjà fuyait en désarroi,
 Quand Jupiter eut souvenance
 Qu'il était né de sa semence.

Pour aider à son fils peureux,
 Il fit sortir d'un chêne creux
 De frelons une fière bande,
 Et les irritant leur commande
 De piquer la bouche et les yeux
 Des nus Indoïs victorieux.

A peine eut dit, qu'une grande nue
 De poignants frelons est venue
 Se déborder tout à la fois
 Dessus la face des Indoïs,
 Qui plus fort qu'un grêleux orage
 De coups martela leur visage.

Là sur tous un frelon était,
 Qui brave par l'air se portait
 Sur quatre grandes ailes dorées :
 L'n maintes lames colorées
 Son dos luisait par la moitié :
 Lui courageux, ayant pitié
 De voir au milieu de la guerre
 Silène et son âne par terre,
 Piqua cet âne dans le flanc
 Quatre ou cinq coups jusques au sang
 L'âne qui soudain se réveille
 Dessous le vieillard fit merveille
 De si bien mordre à coup de dents,
 Ruant des pieds, que le dedans
 Des plus épaisses embuscades
 Ouvrit en deux de ses ruades,
 Tellement que lui seul tourna
 En fuite l'Indoïs, et donna

A Bacchus étonné la gloire
Et le butin de la victoire.

Lors Bacchus, en lieu du bienfait
Que les frelons lui avaient fait,
Leur ordonna pour récompense
D'avoir à tout jamais puissance
Sur les vignes, et de manger
Les raisins prêts à vendanger,
Et boire du mout dans la tonne
En bourdonnant, lorsque l'automne
Amasse des coteaux voisins
Dedans le pressoir les raisins,
Et que le vin nouveau s'écoule
Sous le pied glueux qui le foule.

Or vivez, bien heureux fre'ons,
Toujours de moi vos aiguillons
Et de BELLEAU soient loin à l'heure
Que la vendange sera mûre :
Et rien ne murmurez sinon
Par l'air que de BELLEAU le nom,
Nom qui serait beaucoup plus digne
D'être dit par la voix d'un cygne.

POÉSIES DIVERSES

Je vous envoie un bouquet que ma main
Vient de trier de ces fleurs épanies :
Qui ne les eut à ce vêpre cueillies,
Chutes à terre elles fussent demain.

Cela vous soit un exemple certain
Que vos beautés, bien qu'elles soient fleuries,
En peu de temps seront toutes flétries,
Et comme fleurs périront tout soudain.

Le temps s'en va, le temps s'en va, ma Dame.
 Las ! le temps non, mais nous nous en allons,
 Et tôt serons étendus sous la lame :

Et des amours desquelles nous parlons,
 Quand serons morts, ne sera plus nouvelle :
 Pour ce aimez-moi, cependant qu'êtes belle.

Je ne suis seulement amoureux de Marie,
 Anne me tient aussi dans les liens d'amour ;
 Ore l'une me plaît, ore l'autre à son tour ·
 Ainsi Tibulle aimait Némésis et Délie.

Un loyal me dira que c'est une folie
 D'en aimer, inconstant, deux ou trois en un jour,
 Voire, et qu'il faudrait bien un homme de séjour,
 Pour, gaillard, satisfaire à une seule amie.

Je réponds, CHEROUVRIER, (1) que je suis amoureux,
 Et non pas jouissant de ce bien doucereux
 Que tout amant souhaite avoir à sa commande.

Quant à moi, seulement je leur baise la main,
 Les yeux, le front, le col, les lèvres et le sein,
 Et rien que ces biens-là, CHEROUVRIER, ne demande.

Bien que vous surpassiez en grâce et en richesse
 Celles de ce pays et de toute autre part,
 Vous ne devez pourtant, et fussiez-vous princesse,
 Jamais vous repentir d'avoir aimé Ronsard.

C'est lui, Dame, qui peut avec son bel art,
 Vous affranchir des ans, et vous faire déesse :
 Il vous promet ce bien, car rien de lui ne part
 Qui ne soit bien poli, son siècle le confesse.

(1) Ami de Ronsard.

Vous me répondez qu'il est un peu sourdaut,
 Et que c'est déplaisir en amour parler haut.
 Vous dites vérité, mais vous celez après

Que lui, pour vous ouïr, s'approche à votre oreille,
 Et qu'il baise à tous coups votre bouche vermeille,
 Au milieu des propos, d'autant qu'il en est près (1).

L'an se rajeunissait en sa verte jouvence,
 Quand je m'épris de vous, ma Sinope cruelle :
 Seize ans était la fleur de votre âge nouvelle,
 Et votre teint sentait encore son enfance.

Vous aviez d'une infante encore la contenance,
 La parole et les pas : votre bouche était belle,
 Votre front et vos mains dignes d'une Immortelle,
 Et votre œil qui me fait trépasser quand j'y pense.

Amour, qui ce jour-là si grandes beautés vit,
 Dans un marbre, en mon cœur d'un trait les écrivit :
 Et si pour le jourd'hui vos beautés si parfaites

Ne sont comme autrefois, je n'en suis moins ravi :
 Car je n'ai pas égard à cela que vous êtes
 Mais au doux souvenir des beautés que je vis.

AU ROSSIGNOL

Gentil rossignol passager,
 Qui t'es encore venu loger
 Dedans cette fraîche ramée
 Sur ta branchette accoutumée,
 Et qui nuit et jour de ta voix
 Assourdis les monts et les bois,
 Redoublant la vieille querelle
 De Térée et de Philomèle ;

(1) On sait que Ronsard ét ait affligé de surdité.

Je te supplie (ainsi toujours
Puisses jouir de tes amours !)
De dire à ma douce inhumaine,
Au soir, quand elle se promène
Ici pour ton nid épier,
Que jamais ne faut se fier
En la beauté ni en la grâce
Qui plutôt qu'un songe se passe.

Dis-lui que les plus belles fleurs
En janvier perdent leurs couleurs,
Et quand le mois d'avril arrive
Qu'ell' revêtent leur beauté vive ;
Mais quand des filles le beau teint
Par l'âge est une fois éteint,
Dis-lui que plus il ne retourne,
Mais bien qu'en sa place séjourne
Au haut du front je ne sais quoi
De creux à coucher tout le doigt :
Et toute la face séchée
Devient comme une fleur touchée
Du soc aigu. Dis-lui encore
Qu'après qu'elle aura changé l'or
De ses blonds cheveux, et que l'âge
Aura crêpé son beau visage,
Qu'en vain lors elle pleurera
De quoi jeunette elle n'aura
Pris les plaisirs qu'on ne peut prendre
Quand la vieillesse nous vient rendre
Si froids d'amours et si perclus,
Que les plaisirs ne plaisent plus.

Mais, rossignol, que ne vient-elle
Maintenant sur l'herbe nouvelle
Avecques moi dans ce buisson ?
Au bruit de ta douce chanson,
Je lui ferais sous la coudrette
Sa couleur blanche vermeillette.

EPITAPHE

DE FRANÇOIS RABELAIS

Si d'un mort qui pourrit repose
 Nature engendre quelque chose,
 Et si la génération
 Est faite de corruption,
 Une vigne prendra naissance
 De l'estomac et de la pance
 Du bon biberon qui buvait
 Toujours ce pendant qu'il vivait.
 Car d'un seul trait sa grande gueule
 Eut plus de vin toute seule
 (L'épuisant du nez en deux coups)
 Qu'un porc ne hume de lait doux,
 Qu'Iris de fleuves, ni qu'encore
 De vagues le rivage More.

Jamais le soleil ne l'a vu,
 Tant fut-il matin, qu'il n'eût bu,
 Et jamais au soir la nuit noire,
 Tant fut tard, ne l'a vu sans boire,
 Car altéré sans nul séjour
 Le galant buvait nuit et jour.

Mais quand l'ardente canicule
 Ramenait la saison qui brûle,
 Demi-nus se troussait les bras,
 Et se couchait tout plat à bas
 Sur la jonchée entre les tasses,
 Et parmi des écuelles grasses
 Sans nulle houte se touillant,
 Allait dans le vin barbouillant
 Comme une grenouille en la fange;

Puis ivre chantait la louange
De son ami le bon Bacchus
Comme sous lui furent vaincus

Les Thébains, et comme sa mère
Trop chaudement reçut son père,
Qui en lieu de faire cela
Las ! toute vive la brûla.

Il chantait la grande massue,
Et la jument de Gargantue,
Le grand Panurge, et le pays
Des Papimanes ébahis,
Leurs lois, leurs façons et demeures,
Et frère Jean des Antoumeures,

Et l'Epistème les combats ;
Mais la Mort, qui ne buvait pas,
Tira le buveur de ce monde,
Et ores le fait boire en l'onde
Qui fuit trouble dans le giron
Du large fleuve d'Achéron.

Or toi, quiconque sois, qui passes,
Sur sa fosse répands des tasses,
Répands du bril et des flacons,
Des cervelas et des jambons :
Car si encore dessous la lame
Quelque sentiment a son âme,
Il les aime mieux que les lis,
Tant soient-ils fraîchement cueillis.

Quand en songeant ma follatre j'accolle
Laisant mes flancs sur les siens s'allonger.
Et que d'un branle habilement léger
En sa moitié ma moitié je recolle :

Amour adonc si follement m'affolle
 Qu'un tel abus je ne voudrais changer,
 Non au butin d'un rivage étranger,
 Non au sablon qui jaunie en Pactole,

Mon Dieu quel heur, et quel contentement
 M'a fait sentir ce faux recollement,
 Changeant ma vie en cent métamorphoses!

Combien de fois doucement irrité,
 Suis-je ore mort, ore ressuscité,
 Parmi l'odeur de mille et mille roses!

Plut-il à Dieu n'avoir jamais tâté
 Si follement le tétin de ma mie!
 Sans lui vraiment l'autre plus grande envie
 Hélas! ne m'eût jamais tenté.

Comme un poisson, pour s'être trop hâté,
 Par un appât suit la fin de sa vie,
 Ainsi je vais où la mort me convie,
 D'un beau tétin doucement appâté

Qui eût pensé que ce cruel destin
 Eût enfermé sous un si beau t'tin
 Un si grand feu pour m'en faire la proie?

Avisez-donc quel serait le coucher
 Entre ses bras, puisqu'un simple toucher
 De mille morts, innocent, me foudroye!

Mon ami puisse aimer une femme de ville,
 Belle, courtoise, honnête et de doux entretien;
 Mon haineux puisse aimer au village une fille
 Qui soit badine, sottre, et qui ne sache rien.

Tout ainsi qu'en amour le plus excellent bien
 Est d'aimer une femme et savante et gentille,
 Aussi le plus grand mal à ceux qui aiment bien,
 C'est d'aimer une femme indocte et mal habile.

Une gentille dame entendra de nature
 Quel plaisir c'est d'aimer ; l'autre n'en aura cure,
 Se peignant un honneur dedans son esprit sot.

Vous l'aurez beau prêcher et dire qu'elle est belle
 Sans s'émouvoir de rien, vous entendra près d'elle
 Parler un jour entier et ne répondra mot.

A LOUIS DE BOURBON PRINCE DE CONDÉ

Prince du sang royal, je suis d'une nature
 Constante, opiniâtre, et qui n'admire rien ;
 Je vois passer le mal, je vois passer le bien,
 Sans me donner souci d'une telle aventure.

Qui va haut, qui va bas, qui ne garde mesure.
 Qui fuit, qui suit, qui tient, qui dit que tout est sien ;
 L'un se dit zuinglien, l'autre luthérien,
 Et fait de l'habile homme au sens de l'écriture,

Tandis que nous aurons des muscles et des veines
 Et du sang, nous aurons des passions humaines ;
 Chacun songe et discourt, et dit qu'il a raison.

Chacun s'opiniâtre, et se dit véritable ;
 Après une saison vient une autre saison,
 Et l'homme cependant n'est si non qu'une fable.

TABLE DES MATIÈRES

Notice Biographique et Bibliographique.....	vii
---	-----

AMOURS DE CASSANDEE

Qui vaudra voir comme amour me surmonte (<i>Sonnet</i>).....	1
Avant le temps tes tempes fleuriront (<i>Sonnet</i>).....	1
Si je trépassé entre tes bras, madame (<i>Sonnet</i>).....	2
Quand au temple nous serons (<i>Stances</i>).....	2
Quand je te vois discourant à part toi (<i>Sonnet</i>).....	4

AMOURS DE MARIE

Marie, levez-vous, vous êtes paresseuse (<i>Sonnet</i>).....	4
Amour est un charmeur ; si je suis une année (<i>Sonnet</i>).....	5
Cache pour cette nuit ta corne, bonne Lune (<i>Sonnet</i>).....	5
Fleur angevine de quinze ans (<i>Chanson</i>).....	6
Vous méprisez nature : êtes-vous si cruelle (<i>Sonnet</i>).....	6
Le voyage de Tours.....	7
Ha ! que je porte et de haine et d'envie (<i>Sonnet</i>).....	17
J'ai l'âme pour un lit de regrets si touchée (<i>Sonnet</i>).....	17
Quand j'étais libre, ains qu'une amour nouvelle (<i>Chanson</i>).....	18
Amourette.....	20
La quenouille.....	21
Quand ce beau printemps je vois (<i>Chanson</i>).....	22
La mort de Marie.....	26
Épithaphe de Marie.....	28
Douce maîtresse, touche (<i>Chanson</i>).....	28
Comme on voit sur la branche au mois de mai la rose (<i>Sonnet</i>)...	30

AMOURS D'ASTRÉE

Jamais Hector aux guerres n'était lâche (<i>Sonnet</i>).....	30
A mon retour (hé, je m'en désespère !) (<i>Sonnet</i>).....	31
Élégie du Printemps.....	31

POESIES POUR HÉLÈNE

Adieu belle Cassandre, et vous belle Marie (<i>Sonnet</i>).....	34
Otez votre beauté, ôtez votre jeunesse (<i>Sonnet</i>)	34
Je plante en ta faveur cet arbre de Cybelle (<i>Sonnet</i>).....	35
Vous triomphez de moi, et pour ce je vous donne (<i>Sonnet</i>).....	35
Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle (<i>Sonnet</i>).....	36
Qu'il me soit arraché des tétins de sa mère (<i>Sonnet</i>).....	36
Afin que ton renom s'étende par la plaine (<i>Sonnet</i>).....	37

AMOURS DIVERSES

Au Seigneur de Villeroy.....	37
D'autant que l'arrogance est pire que l'humblesse. (<i>Sonnet</i>).....	39
Quand l'été dans ton lit tu te couches malade (<i>Sonnet</i>)	39
Que me servent mes vers et les sons de ma lyre (<i>Sonnet</i>)	40
Vœu à Vénus (<i>Sonnet</i>).....	40
Je faisais ces sonnets en l'ancre Pieride (<i>Sonnet</i>).....	41

ODES

A Michel de l'Hospital	42
A Cassandre : Mignonne, allons voir si la rose.....	50
— La Lune est coutumière	50
— Madame ne donne pas	52
A une jeune fille	53
A la fontaine Bellerie	54
A son page.....	55
A la fêret de Gastine.....	56
A Cassandre : Ma petite colombelle.....	57
Pour boire dessus l'herbe tendre.....	58
Si j'aime depuis naguère	59
A Joachim Du Bellay.....	60
A Jeanne impitoyable	61
A Charles de Pisseleu.....	61
A Odet de Colligny	63
De l'élection de son sépulcre	65
Quand je suis vingt ou trente mois.....	69
Ma douce jouvence est passée	70

Le petit enfant Amour	70
Dieu vous gard messagers fidèles.....	72
A un aubépin	73
A Remy Belleau	73
Les muses lièrent un jour	75
Plusieurs de leurs corps dénoués	75
Louanges de la rose.....	76
Sitôt que tu sens arriver.....	78
La belle Vénus un jour	79
Odelette : Cependant que ce beau mois dure	81

FOLATRIES

Une jeune pucelette	81
Et cependant que la jeunesse.....	88
Jaquet aime autant sa Robine.....	93
Lance au bout d'or, qui sais et poindre et oindre. (<i>Sonnet</i>).....	93
Je te salue, ô vermeillette fente (<i>Sonnet</i>)	97

ODES BACHIQUES ET SATYRIQUES

A Jacques Peletier Du Mans (Des beautés qu'il voudrait en sa mie .	97
Des baisers	99
Les dons de Jacquet à Isabeau	100

LE BOCAGE ROYAL

Au roi Henri III	101
A Jean Galland	102
Le verre	105

EGLOGUE

Puisque le lieu, le temps, la saison et l'envie.....	108
--	-----

ELÉGIES

Hier quand bouche à bouche assis auprès de vous.....	116
A Genève	117
Nous fimes un contrat ensemble l'autre jour	119
A Genève : Le temps se passe, et se passant, madame.....	120
Contre les bûcherons de la forêt de Gastine	123

POÈMES

Promesse	125
----------------	-----

GAIÉTÉS

L'alouette	123
Le Frelon	130

POÉSIES DIVERSES

Je vous envoie un bouquet que ma main (<i>Sonnet</i>).....	132
Je ne suis seulement amoureux de Marie (<i>Sonnet</i>).....	133
Bien que vous surpassiez en grâce et en richesse (<i>Sonnet</i>).....	133
L'an se rajeunissait en sa verte jouvence (<i>Sonnet</i>)	134
Au Rossignol	134
Épitaphe de François Rabelais	136
Quand en songeant ma folâtre j'accolle (<i>Sonnet</i>).....	137
Pnt-il à Dieu n'avoir jamais tâté	138
Mon ami puisse aimer une femme de ville	138
A Louis de Bourbon, prince de Condé.....	139

